

LE SCOPIT



Ce livre est moins un roman qu'on pourrait le supposer . . .

J'ai vécu pendant quatre ans au milieu des Scopits, en contact forcé et presque journalier avec eux, et en écrivant ces pages il ne m'a pas fallu faire de grands efforts pour classer sur le papier les notes de cette histoire, tant il est vrai qu'il me semble entendré toujours glapir à mes oreilles les fanatiques préches bibliques de cette méprisable race de castrés.....

Ma part d'imagination est donc minime, j'ai connu les principaux héros de ce drame dont l'agencement ne m'a pas forcé à recourir à l'invention . . .

(Extrait d'une lettre de l'auteur.)

Le Scopit

HISTOIRE D'UN ENUQUE EUROPÉEN



SE TROUVE A BRUXELLES
CHEZ L'EDITEUR HENRY KISTEMAECKERS
25, rue Royale, 25
et en France chez les libraires correspondants.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



INTRODUCTION

LA SECTE DES SCOPITS

Avant de nous engager dans ce récit, nous dirons à nos lecteurs, et cela le plus succinctement possible, ce que l'on entend par *Scopits*.

Le mot roumain *Scopit* correspond à notre mot eunuque. Qu'il nous soit donc permis de continuer d'appeler scopitisme la religion dont le caractère spécial repose tout entier dans la castration du croyant. Le scopit professe tous les dogmes de la religion chrétienne orthodoxe.

La pensée que la mortification ici-bas peut seule procurer le bonheur éternel dans l'autre vie, est l'idée qui domine dans toute la religion ; c'est cette même pensée qui guide l'Indien, lorsqu'il se précipite sous les pieds de l'éléphant sacré de Bangkok, aussi bien que la vieille dévote lorsque, dans les somptuosités de son hôtel, elle s'astreint à un jeûne, à un carême dont les rigueurs dérangent l'économie de son estomac

délicat. Tout bien pesé le sacrifice de l'un vaut peut-être le sacrifice de l'autre, bien qu'à première vue une disproportion énorme semble surgir. Ce fut aussi cette pensée de mortification, qui après avoir donné naissance au clytisme en Russie, enfanta l'horrible monstruosité du scopitisme.

Le clytisme imposait à ses membres des privations inouïes, tout y était sujet à règlement, aussi bien le boire que le manger, aussi bien le repos que la veille; mais ce qui surtout y était l'objet d'un commandement plus direct, c'était la continence.

Beaucoup de femmes avaient embrassé cette religion, et ce fut Anna Romanovna, prêtresse des clytistes, qui, en 1769, enseigna à Sélivanoff les préceptes du clytisme.

Le nouveau converti embrassa avec ardeur la foi nouvelle; il y mit tant de zèle, que bientôt il s'éleva des plaintes contre le genre de vie de ses initiateurs, qui, dit-il lui-même, « prêchaient la continence et contrairement à ces prédictions, s'adonnaient aux plaisirs charnels, en faisant abus, tant entre parents qu'entre mari et femme.» Son esprit exalté ne vit plus qu'une seule cause à la perte de l'homme, et prenant dans le sens littéral le texte de l'Evangile selon saint Mathieu (XIX, 10, 11 et 12), il en retrancha ce que plus tard, dans leur style imagé, ses adeptes devaient appeler la clef de l'abîme.

A partir de ce jour un schisme profond divisa les clytistes, une haine mortelle s'éleva entre

les deux sectes, car les scopits cherchaient leurs adeptes parmi les clytistes tout en professant pour ceux-ci un mépris profond fondé sur ce qu'ils étaient d'un degré moins élevé qu'eux vers le Seigneur. Il semblerait au premier abord qu'une religion semblable ne saurait exister longtemps, puisqu'elle se détruit elle-même en empêchant l'engendrement. Mais il est à remarquer que le principe du mariage existe chez les scopits, qu'il y est même recommandé, mais qu'en même temps l'exercice en est limité, en ce sens, que les époux *doivent se soumettre* à la castration, sitôt la naissance du second enfant.

Le mérite de l'œuvre dans ce cas est beaucoup plus grand à leurs yeux, car le sujet fait un sacrifice dont il connaît toute la portée, ce qui n'est pas le cas, disent-ils, lorsqu'il s'agit d'un célibataire.

Sélivanoff devenu apôtre commença à prêcher sa doctrine dans les gouvernements d'Orole et de Tula.

Son succès fut immense.

S'appuyant sur le texte de saint Mathieu; commentant avec ardeur ces paroles d'Esaïe : (LVI, 3, 4, 5) : « Et que l'eunuque ne dise point : Voici, je suis un arbre sec.

4. — Car voici ce que l'Éternel a dit touchant les eunuques : Ceux qui garderont mes sabbats, et choisiront ce qui m'est agréable et qui seront fermes dans mon alliance ;

5. — Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murailles une place, et un meilleur nom que

celui de fils *et de filles*; je leur donnerai à chacun un renom perpétuel, qui ne sera pas retranché ». Il fit en peu de temps de si nombreux adeptes, que le gouvernement s'en émût et qu'en 1772, sous le règne de Catherine II, une commission chargée de réprimer cette monstrueuse hérésie, fut envoyée à Orole où elle comptait le plus de partisans.

Dans cette ville cependant, elle manqua sa mission, parce que tous les nouveaux convertis étaient en ce moment à Tula, où prêchait Sélivanoff.

Instruit des poursuites dont il était l'objet, celui-ci prit ses mesures et parvint à échapper aux recherches de la police, et quelque temps encore put répandre ses doctrines. Ce fut alors qu'il convertit Ivanovichi Silova qui devait devenir un des plus fervents propagateurs des idées nouvelles; il le châtra lui-même et le bénit en prononçant cette singulière formule parvenue jusqu'à nous et dont voici la traduction littérale :

« Marche pendant la nuit vers l'Orient, pour « tous il fera nuit, mais pour toi il fera jour, « jamais la paresse ne t'asservira. — Servons « Dieu et n'épargnons pas nos épaules... Quant « aux autres, ils seront consumés par la pa- « resse. — J'ai parcouru tous nos cercles (litté- « ralement : vaisseaux), j'ai remarqué que tous « étaient enchaînés par la paresse et cela parce « que le frère et la sœur sont habitués à vivre « ensemble dans le même lieu. Va, je te bénis. »

Pendant longtemps les deux fanatiques prêchèrent leur doctrine et firent beaucoup de conversions. Ivanovichi fut le premier saisi par la police; condamné, il fut enfermé dans la forteresse de Tiga. Dans sa prison même, il continua sa propagande et réussit à châtrer plusieurs de ses co-détenus, en même temps que deux de ses gardiens.

Transporté dans le fort de Dinansindis, il dut encore en être extrait à cause des nombreuses conversions qu'il opérait.

Enfin le gouvernement, qui ne pouvait vaincre cette farouche obstination, ordonna qu'il fut étroitement séquestré dans un des cachots de la forteresse de Schlisselbourg. Silova y mourut deux ans après, sanctifié par ses disciples qui le surnommèrent « le Messager de Dieu. » Peu de temps après Silova Sélivanoff fut à son tour arrêté; on le trouva caché dans le grenier de la maison d'une veuve, Féodosia Jevlevna. Condamné à être interné dans la colonie d'Ircutsk, Sélivanow y fut mené d'étape en étape. Le voyage fut long, les fatigues inouïes, l'apôtre en prit occasion pour se poser en martyr de la foi. Il fit en un style emphatique et plein de mysticisme le récit de ses souffrances, et ce récit, colporté par ses adeptes, se répandit dans toute la Russie où la sainteté de Sélivanoff devint un article de foi.

Ce fut pendant son internement à Ircutsk qu'il vint à la pensée du fanatique de se dire le fils légitime de l'impératrice Elisabeth Petrovna.

— Quel but poursuivait l'inspiré? — Rêvait-il la couronne? — Peut-être. N'avait-on pas vu, en 1602, Jouri-Otrepieff, fils d'un centenier des Strelitz, conquérir le trône de Russie, l'occuper pendant de longues années, en se donnant faussement pour le Tsarevitche Dimitre assassiné par Godounoff? Toujours est-il qu'un fait assez insignifiant en lui-même, vint donner créance au dire du fanatique.

En 1801, cinq scopits arrêtés dans le gouvernement de Galuga, confessèrent hautement avoir été convertis par Sélivanoff, le fils de Paul I^e, par celui qui était leur Czar, mais qui, par amour pour eux et par l'ordre de Dieu, avait abandonné ses palais, ses capitales pour vivre au milieu d'eux et leur marquer le chemin du salut. — Ces révélations firent grand bruit dans l'empire où les sectateurs se comptaient par milliers, et Paul III eut la curiosité de voir ce singulier prétendant au trône.

De ce voyage de Sélivanoff à Saint-Pétersbourg naquit une légende, qui, transmise de génération en génération, est considérée aujourd'hui par les Scopits comme une vérité incontestable. Il serait trop long d'en rapporter les détails, de redire les péripéties diverses qui accompagnèrent la rentrée du prétendu fils de Petrovna dans la capitale, les entretiens qu'il eut avec le Czar, les objurgations de celui-ci le conjurant de reprendre son trône et sa couronne. Qu'il nous suffise de dire, que convaincu de mensonge, et enfermé dans un étroit cachot, Séli-

vanoff obtint bientôt sa liberté; établi à Saint-Pétersbourg où il avait acheté un palais, il se prit à répandre sa doctrine, convertissant à sa foi des personnes de tout rang, de toutes classes.

Ce fut alors l'ère de la plus grande prospérité de la secte, actuellement les Scopits l'appellent encore « l'âge d'or », « l'été chaud et prospère », « l'époque de la venue du Sauveur ».

Cette ère de prospérité, préparée par le voltérianisme de Catherine II, dura jusqu'en 1806. Alexandre, alors sur le trône, ordonna de traiter les scopits en ennemis de toutes lois divines et humaines, en destructeurs de toute morale, en ennemis du genre humain (1), et la secte se vit proscrire.

Elle continua cependant à agir dans l'ombre.

En 1818, la castration de deux riches négociants de Saint-Pétersbourg, et surtout la mutilation d'une jeune femme (2) d'un rang élevé et d'une rare beauté, nommée Bogoroditra, fit redoubler de sévérité. Les scopits, traqués de tous côtés, durent émigrer; ils continuèrent pourtant à exister en Russie où de nos jours leurs sectes exercent encore leurs infâmes pratiques dans de nombreux districts, notamment dans ceux d'Orèle, de Costroma, de Moscou, de Courlande, de Saint-Pétersbourg, de Tombove...

Disons, pour terminer cette courte notice, que

(1) Ce sont les termes mêmes de l'ukase.

(2) De vieux Scopits affirment cependant que la castration de la femme n'avait point été prêchée par Sélivanoff, et qu'elle ne fut pratiquée pour la première fois à Saint-Pétersbourg qu'en 1816.

Sélivanoff se retira à Suzdalu, où il continua à prêcher toutes ses doctrines, défiant les recherches de la police. Ce fut là qu'il mourut en 1832, sanctifié par ses adeptes, et leur laissant, pour continuer son œuvre, un fils adoptif âgé de 55 ans nommé Pétravitch Sélivanoff.

Dès 1820, les Scopits s'établirent à Ismaïl. Là, leur secte s'accrut rapidement tant par le nombre de conversions que par les nombreux émigrants qui arrivèrent de Russie. Le gouvernement roumain ne les inquiéta pas; bientôt des centres considérables se formèrent à Vovotraitika, non loin de Kilia, à Vasilievca, à Viculaeva près de la mer noire, et surtout à Galatz.

En 1840, les premiers parurent à Bucharest.

La tranquillité dont ils jouissaient fut cependant troublée plusieurs fois; différentes poursuites furent dirigées contre eux, la plus considérable fut celle qui eut lieu à Ismail en 1859 à propos de la mort de trois jeunes gens des principales familles de la ville qui avaient succombé aux suites de la mutilation.

L'argent que la secte sut répandre à profusion affaira la justice sur laquelle, en Roumanie, cet argument a une puissance absolue; les Scopits furent absous, mais poursuivis par la vindicte publique, ils durent momentanément quitter la ville.

Beaucoup se retirèrent à Bucharest et y fondèrent une puissante colonie qui bientôt occupa tout un vaste quartier entre la Strada Romana et la Calea Mosilor. Depuis lors, ils se livrèrent

sans crainte à leurs infâmes pratiques, connues de tous et tolérées par la justice, sous prétexte que la constitution roumaine garantit la liberté des cultes! Forts de cette impunité et retranchés dans ce quartier qui leur appartient en entier, les Scopits y ont élevé des Temples, construit leurs demeures, établi le centre de leurs affaires.

La plupart exercent le métier de birjards et se font remarquer par l'excellente tenue de leurs équipages, la beauté de leurs chevaux. D'autres font le négoce et possèdent des fortunes considérables.

Après au gain, d'une sobriété rare que leur prescrivent d'ailleurs leurs préceptes; à l'abri des exigences des passions, animés d'un puissant esprit de solidarité, tous voient prospérer leurs industries. Ils observent d'ailleurs avec une rigidité dont il est difficile de se faire une idée, les règles de leur religion. Jamais (et ce mot *Jamais* est rigoureusement exact), jamais on ne vit un scopit prendre un verre de Rakion; jamais, pendant la durée de leurs jeûnes, qui comprennent cependant plus de la moitié de l'année, on ne leur vit manger autre chose que du poisson séché, des légumes ou des fruits.

Ils semblent former entre eux une vaste famille, tous se connaissent et se saluent amicalement lorsqu'ils se rencontrent, une chose surtout, chez eux, est frappante, c'est la respectueuse déférence qu'ils montrent vis-à-vis des vieillards de leur secte.

Ceux-ci laissent aux jeunes gens la tâche du travail, ne conservant pour eux-mêmes que la direction des affaires.

Combien de fois, parcourant ce quartier silencieux, n'avons-nous pas remarqué ces espèces de conseils, que semblent se tenir entre eux les vieillards, lorsque, assis sur ces bancs qui d'ordinaire règnent le long de la façade de leurs maisons, les uns causent à voix basse, tandis que les autres, les coudes appuyés sur leurs genoux, la tête dans les mains, regardent fixement la terre. Quel est le sujet de ces interminables entretiens toujours tenus à voix basse et dans une langue étrangère? — Nul ne pourrait le savoir. — Le mystère enveloppe la secte entière; les Scopits n'ont avec les étrangers d'autres conversations que celles relatives à leurs affaires; ils fuient les lieux publics, évitent les cafés et restent d'autant plus impénétrables, que jamais on ne vit le vin leur communiquer cette gaieté expansive qui anime les conversations et porte aux confidences. Ils se sont en quelque sorte formé un moule dans cette grande ville de Bucharest et y vivent isolés au milieu de la foule. Leur nombre cependant s'accroît de jour en jour d'une façon inquiétante. — Ainsi que nous l'avons dit, beaucoup de scopits sont birjards; le soin de leurs attelages les forcent à prendre à leur service de nombreux palefreniers, presque tous pauvres diables, ignorants, paresseux, dépourvus de tout bon sens, qui viennent des montagnes de la Transylvanie à Bucharest dans

l'espoir d'y trouver le pain que leur refusent leurs âpres contrées. — C'est parmi ces malheureux qu'ils recrutent nombre de leurs adeptes; ils circonviennent de mille manières la victime, emploient la ruse, la douceur, quelquefois la violence, mais surtout les promesses pour triompher de ses répulsions.

Généralement, le don de six chevaux, de deux voitures suffit pour vaincre les hésitations de l'infortuné néophyte; la promesse d'un certain nombre de ducats après la consommation du sacrifice triomphe des dernières hésitations. Beaucoup vont même jusqu'à promettre leurs filles en mariage avec des dots magnifiques à ces pauvres hères que l'appât d'une offre si considérable ne manque jamais de séduire.

Parfois cependant les choses ne se passent pas de cette façon persuasive, et des fanatiques emploient la violence. Un fait arrivé dans les premiers mois de l'année 1878, et qui nous a été conté par des témoins de la scène, prouve jusqu'où le fanatisme pousse souvent ces malheureux. Un jeune homme de 18 ans, récemment arrivé de Liebenbürg, était entré au service d'un scopit de la Callea Mossilor vers le mois d'août 1877. Il fut bientôt circonvenu et pressé d'entrer dans la secte monstrueuse. Instruit par ses camarades de la portée des propositions qui lui étaient faites, l'infortuné résista à toutes les offres, mais, soit crainte de perdre sa place, soit toute autre cause, il n'osa lutter ouvertement contre ces ignobles tentatives. Son maître prit

pour un demi consentement ce manque d'énergique protestation et un soir que le palefrenier rentrait ivre, le scopit lui renouvela ses offres. Le malheureux, hébété par la boisson, consentit, et, ivre-mort, se laissa tomber sur le foin qui lui servait de couche.

Durant la nuit il fut saisi et châtré malgré sa résistance désespérée.

Ce crime serait resté inconnu comme tant d'autres peut-être, si le malheureux vaincu, n'avait conservé un reste d'énergie que suscitait en lui une rage insensée. Les cris horribles qu'il poussait pouvant être entendus des voisins, on l'avait relégué dans la cave d'un bâtiment retiré. — Au bout de quinze jours, reconnaissant l'inutilité de la résistance, il feignit d'être résigné à son sort, et demanda l'exécution des promesses qui lui avaient été faites. Les scopits ravis le comblèrent de caresses, et à peine rétabli, quatre d'entre eux vinrent le chercher et le conduire au temple pour l'initier.

C'était le moment qu'attendait la victime.

A peine arrivé dans la Calea Mossilor où se trouve toujours un grand courant de population, il avisa un échallas qui se trouvait à terre et, s'en saisissant, il se prit à houspiller d'importance ses persécuteurs.

Le peuple s'ameuta, se joignit à lui et les scopits dans leur retraite eussent été massacrés, sans l'intervention de quelques policiers qui arrêtèrent en bloc tous les acteurs de la scène.

Qu'advint-il? Les scopits furent-ils traduits

devant la justice? Nul n'a pu nous le dire, mais tout le monde nous a assuré que l'argent aplatisait toutes les difficultés, que les prévenus et le plaignant seraient relâchés et que personne ne parlerait plus de cette affaire.

Un mot de statistique pour finir.

Un recensement fait en 1865 accusa, en Roumanie, la présence de 8,375 scopits, hommes et femmes; un autre fait en 1871, en releva 16,098 : soit 7,723 en plus en 6 ans.

Cette progression est effrayante; elle prouve l'ardente propagande des scopits, car leur infâme religion ne peut guère se recruter par la génération, les conversions seules peuvent l'empêcher de disparaître.



LE SCOPIT

HISTOIRE D'UN ENUQUE EUROPÉEN

I

C'était en 187..., par une sombre et froide journée de novembre. Un épais brouillard voilait le ciel, s'étendant morne et glacial sur les contrées avoisinant le Danube.

Le soir venait, le froid augmentait; la neige suspendue dans les airs allait bientôt s'abattre sur la terre et la recouvrir pendant son sommeil. La solitude immense s'étendait au loin. Les corbeaux regagnaient les forêts, et passaient, rasant la terre, jetant leur cri lugubre qu'étouffait en partie l'épaisseur de la brume; — partout régnait un silence de mort, on eut dit que la nature expirante se sentait déjà saisie par le froid du tombeau.

Sur la route qui mène de Braïla à Silistria, deux chariots venant de Kischenew, recouverts d'immenses et épaisses nattes de paille appelées rogochines, et trainés

chacun par quatre chevaux, s'avançaient lentement. Un homme, vêtu comme le sont les paysans russes du district de Tula, portant la longue houpelande garnie de fourrures et serrée à la taille, le bonnet de laine enfoncé sur les yeux, menait les chevaux du premier chariot et tâchait de les exciter tantôt en leur parlant un langage qui semblait être celui de la prière, tantôt en agitant son fouet au manche raccourci.

L'attelage cependant, succombant de fatigue, n'avancait plus qu'avec peine, et, après chaque court effort, reprenait ses allures désespérées.

C'étaient pourtant de fiers chevaux, à l'encolure gracieuse quoique puissante, aux membres fins et nerveux, à la tête intelligente. A la voix du conducteur ils redoublaient d'efforts, mais on sentait que ces efforts seraient bientôt les derniers.

L'homme cependant ne perdait pas courage, son œil sondait l'épaisseur de la brume cherchant à découvrir un clocher, un toit, un signe quelconque qui indiquât un terme à sa course; mais rien n'apparaissait, la route s'étendait toujours et les plaines brumeuses se succédaient sans cesse.

Le brouillard allait toujours s'épaississant, ses lourdes couches s'entassaient, s'appesantissaient les unes sur les autres, une obscurité blasarde enveloppait tous les objets, une épouvante muette étreignait la nature...

Que se préparait-il dans ce silence?

On le sait, chaque contrée comme chaque mer a ses tempêtes, ses convulsions qui lui sont propres; aux unes les cyclones, aux autres les trombes gigantesques, à

celles-ci les tremblements de terre, à celles-là les pluies de feu, ici le chasse neige, là-bas le simoun... Le Danube, lui, a ses brouillards.

Qui n'a vu une tempête de brouillard ne saurait s'en imaginer l'horreur. Lente, morne, froide, elle s'étend par degrés avec une sûreté implacable. Elle enlace la nature comme un serpent sa proie, elle l'étouffe par son étreinte, l'asphyxie. — Moins horrible est la tempête de l'orage, elle a une voix, tandis que la tempête du brouillard n'en a point. En sillonnant la nue l'éclair vous montre le terrifiant spectacle de la nature qui se tord dans des convulsions suprêmes, le brouillard au contraire couvre de ses plis pesants sa victime pantelante, il paralyse le regard et fait une nuit d'autant plus lugubre que cette nuit est encore le jour.

Les grondements de la foudre, les hurlements du vent font frissonner, ce sont des voix contre lesquelles le cœur au moins se rassure; le brouillard au contraire, morne, muet, s'étend sur une terre morte et glace de l'épouvante de la mort. Etreint par lui, vous êtes aveugle et vous voyez, vous êtes sourd et vous entendez, vous avez la voix et vous êtes muet, vous vivez et pourtant vous sentez la mort au dedans et au dehors.

Puis un froid vous saisit :

Est-ce un vent qui se glisse?

Non, le vent serait le salut; ce que vous sentez c'est une couche plus dense, plus glacée qui va remplacer celle qui vous environne en épaisissant les mailles qui vous enserrent... Ce que vous sentez, c'est l'humidité du tombeau sur un corps qui se refroidit.

Au milieu de cette épouvante, l'homme marchait toujours; — morne il s'avancait vers sa destinée, son pas appesanti, traînait.

Un des chevaux de timon trébucha, en voulant se redresser ses pieds glissèrent dans la boue, il s'abattit.

L'attelage s'arrêta.

L'homme eut un geste de désespoir, et courut à la bête; ses efforts la remirent sur pied. Mais quand il fallut reprendre le trait, les chevaux de flèche s'abattirent à leur tour.

— Dieu le veut! dit-il, et ses bras retombèrent inertes le long de son corps, son regard consterné s'abaissa sur les chevaux abattus; affaissé sous le poids de ses misérables pensées, un instant il resta immobile, mais soudain sortant de sa torpeur, il jeta son fouet à terre et courut au second chariot dont il souleva la natte.

Sous ces rogochines sombres, l'ombre régnait déjà, les objets étaient vagues, on ne discernait rien.

Il plongea son regard à l'intérieur.

— Marguerita! s'écria-t-il, Marguerita!

Une voix faible répondit : Ivan! Ivan!

— Marguerita, fit l'homme d'une voix sourde, que tu m'as fait peur! Comment te sens-tu? Un peu mieux?... Dis,... et l'enfant?

Puis, escaladant le rebord du chariot, il se glissa sous les nattes. Une lanterne en corne était là qui se balançait à l'espèce de voûte formée par les arceaux de la voiture; Ivan l'alluma.

Voici la scène qui se présenta à ses yeux.

Le fond du chariot était encombré de caisses de toutes

grandeur; sur ces caisses se trouvaient étalés deux matelas carrés, bourrés de paille. Contre les parois étaient rangés toutes espèces d'outils aratoires, mêlés à des instruments de pêche et de chasse. Cet intérieur de chariot ressemblait à une espèce de tente très-basse, écrasée sur elle-même. Sur les matelas, entourée de grossières couvertures de laine, était assise, le dos appuyé contre le rebord du chariot, une femme, tenant dans ses bras un enfant âgé d'un an à peine.

Cette femme était jeune; sa figure amaigrie par la souffrance conservait néanmoins la marque de la plus grande beauté; le nez finement arqué se perdait dans un front haut et droit, auquel d'épais sourcils noirs auraient peut-être donné une expression trop dure, si de grands yeux bleus, ombragés de longs cils châtais n'étaient venus jeter dans l'ensemble de la physionomie un reflet étrange de douceur. La bouche était petite, mais les lèvres décolorées; un cercle bleuâtre et profond, indice de la souffrance, entourait les paupières. Un mouchoir serré sur les tempes et flottant par derrière, retenait, pour les rejeter sur les épaules, d'épais cheveux noirs.

Assise comme elle était, on ne pouvait juger de sa taille, mais ses épaules gracieusement arrondies, laissaient deviner des membres délicats et forts, un buste élégant et souple. Le regard de cette femme brillant de fièvre, s'adoucissait en se reportant sur l'homme qu'elle avait devant elle; elle le regardait avec cet amour inquiet qui semble guetter la souffrance chez l'être que l'on aime et ses yeux paraissaient vouloir découvrir les peines qu'on voulait leur cacher.

Cependant de faibles vagissements se firent entendre, l'enfant qu'elle tenait dans ses bras n'étant plus bercé par le mouvement de la voiture s'était réveillé et de ses petites mains semblait chercher le sein de sa mère.

— Ivan, il a soif, dit cette dernière.

Ce mot sembla réveiller l'homme qu'une puissance surnaturelle avait depuis quelques instants rivé sur place devant le groupe que nous venons de décrire. Il étendit les mains pour saisir une gourde en bois gisant sur les matelas.

— Ivan, il n'y a plus de lait!

— Plus de lait! plus de lait, répéta-t-il, comme s'il eut cherché à se ressouvenir au son de sa propre voix.

— Non, Ivan, non, il n'y en a plus, mais donne seulement un peu d'eau..., et celle qui lui parlait adoucissait la voix comme si elle eut voulu en faire une caresse.

— Malheureux que je suis d'avoir négligé de remplir la gourde, ma pauvre Rita, mais de l'eau pour l'enfant et pour toi, sais-tu que cela est mauvais? Tu as froid, pauvre chérie?

— Non, non, Ivan, donne, c'est tout ce qu'il nous faut, pourquoi t'affliger? N'arriverons-nous pas bientôt?

Un soupir profond souleva la poitrine de l'homme, il leva les yeux au ciel comme pour y chercher un soutien et, se baissant, il prit une cruche en grès, maintenue droite entre les caisses et les parois du chariot.

En la soulevant il la sentit vide.

— Rita, Rita! s'écria-t-il, la cruche est vide!

Celui qui a parcouru à l'époque où commence ce récit les vastes plaines de la Roumanie, et par suite connaît

les distances énormes qu'on avait à franchir parfois sans rencontrer ni puits, ni fontaine, ni source quelconque, celui-là comprendra l'angoisse qui étreignit le cœur d'Ivan.

Il porta la main sur son front avec un geste de désespoir.

— De l'eau! de l'eau! répéta-t-il, Rita! ma pauvre Rita! Attends! Attends!

D'un bond il fut hors de la voiture. Au dehors, l'horizon de plus en plus lugubre s'était effacé dans la brume épaisse, nauséabonde, et l'on ne distinguait plus le sol.

— De l'eau! murmura Ivan, de l'eau! — ses deux mains se serrèrent convulsivement.

Que se passa-t-il dans cette âme? Le silence qui l'environnait seul aurait pu le comprendre.

Soudain un vagissement plus fort parvint à son oreille.

De l'eau! — et il courut au bord de la route. Le fond du fossé était noir, il y mit la main, c'était de la vase!

D'un brusque élan il s'élança en avant, plus loin c'était de la vase, et plus loin encore. Il jeta un regard en arrière, les chariots avaient disparu dans la brume. Une sueur glacée lui perla le front; — d'une course rapide il regagna le chariot, — les vagissements avaient redoublé.

— Ivan, donne vite, s'écria la femme en tendant la main. Mais à la tremblante clarté répandue sous les nattes elle vit la figure désespérée d'Ivan, et sa main retomba.

Une larme monta à sa paupière.

— Rita, ne pleure pas, attends, l'eau n'est pas loin,

attends, attends, et saisissant la gourde il disparut dans la nuit.

Qui eut vu alors cet homme s'élançant dans l'ombre, se courbant et glissant sur la terre, plongeant ses mains dans la fange, se relevant pour fuir de nouveau, puis se courber encore et reprendre sa course, eut cru voir le fantôme éperdu d'une sombre légende emportant avec lui ses crimes et ses remords.

Soudain un cri de joie lui échappa. L'eau était là!

Plus rapide que la pensée, il eut bientôt rejoint les attelages.

— Rita, voici de l'eau ! s'écria-t-il en tendant la gourde. Mais l'enfant, épuisé, s'était rendormi.

La femme saisit pourtant la gourde, et sa main toucha la main de l'homme.

— Rita, ta main est glacée, s'écria-t-il, Rita, tu souffres ? Réponds-moi.

La femme ne répondit point. Ses lèvres desséchées s'étaient collées à la gourde, elle buvait l'eau fangeuse et glacée.

— Assez, assez, fit l'homme en retirant par un violent effort la main qui retenait la gourde. Je t'en conjure !

— Oh ! merci, Ivan, merci. Cela va mieux. Mais toi, dis, tu n'as donc pas soif ?

Et ses yeux brillants de fièvre interrogèrent Ivan.

Une vive rougeur avait coloré ses joues d'un subit éclat.

— Viens, dit-elle, viens près de moi, Ivan, viens te reposer, pauvre chère créature. Viens t'échauffer, on est si bien ici, et puis nous causerons, tu as bien des choses à

me dire ? — Sais-tu que je ne t'ai pas vu de tout le jour ?

— Tu es fatigué ? Mais demain est la saint Nicoloïef, tu te reposeras ; notre bon Zélef doit venir. Il va nous donner encore comme l'an passé une belle génisse blanche. Ivan, tiens, la vois-tu ? Comme elle est belle. Vois-tu l'étoile noire de son front ?

Un long silence suivit ces paroles dites d'une voix saccadée et brève. Un frisson glacé avait parcouru les membres d'Ivan ; les yeux fixes, hagards, il regardait sa femme qu'il étreignait maintenant dans ses bras. Des frémissements parcouraient les membres de la pauvre créature. Soudain, par un violent effort, elle se releva :

— Ivan ! Ivan ! crie-t-elle, le feu ! le feu consume notre chaumièr ! Ivan, sauve notre enfant !

— Rita ! Rita ! que dis-tu ? Reviens à toi ! c'est moi qui te parle, reconnaîs-moi, Rita !

Mais le délire envahissait ce pauvre être malade ; serrée dans les bras de celui qu'elle adorait, elle ne le reconnaissait plus.

Le délire redoublait.

Le brouillard morne et froid s'était glissé sous les tentures, il enveloppa de son suaire ces deux êtres et les glaça par degrés.

Marguerita succombait lentement sous l'effort de la fièvre...

Que se passa-t-il donc dans cette lugubre retraite ? — La mort y était-elle entrée ?

La lampe s'était peu à peu éteinte, et c'est dans la nuit que doit s'achever ce lugubre drame.

L'homme tient toujours le corps glacé de sa compagne, l'épouvanter l'a saisi. Il la tient sur son cœur, il cherche à la réchauffer.

Ses lèvres s'agitent, murmure-t-il une prière? — Non, il parle bas à cette femme expirante. Que lui dit-il? Quelles paroles mystérieuses son âme prononce-t-il à son âme? Lui parle-t-il de leurs heureux amours? Lui rappelle-t-il les heures d'un bonheur passé?...

L'aube naissante pourtant jette une lueur grisâtre au milieu de cette épouvanter. Tout se taisait à l'intérieur du chariot, la femme vaincue par la fièvre était allongée dans les bras de l'homme, celui-ci, l'œil fixé vers la terre, semblait sonder l'infini. L'enfant, lui, ne bougeait pas. Un tremblement convulsif agita les membres de la femme, ses yeux se rouvrirent et d'un mouvement instinctif elle blottit plus profondément la tête dans la poitrine de l'homme.

Elle finit par lever sur lui son regard et se prit à le contempler avec la muette extase de ceux qui voient pour la dernière fois un être adoré.

Un long temps s'écoula.

Soudain un sanglot horrible, déchirant, s'échappa de la poitrine de l'homme.

— Marguerita!.....

Le corps raidi de la femme se détendit dans une convulsion suprême et sa tête flottante retomba sur son sein.

Une sueur glacée perla sur le front d'Ivan, ses lèvres effleurèrent la bouche violacée de sa compagne, il enlaça la mourante d'une étreinte désespérée, et le

silence se fit, morne, glacial, éternel sur cette immense solitude.

L'enfant s'était remis à crier.

II

— Ainsi, tu dis que l'on a trouvé ces deux chariots au Patru Kreuz? — Allons, parle, ou faut-il te délier la langue à coups de canne?

— Seigneur, c'est Vaé qui, en menant son troupeau, a vu ces deux chariots arrêtés. Comme les chevaux du premier avaient cassé leurs traits, qu'il y en avait un mort tout contre le fossé, que les autres étaient abandonnés, cela lui a semblé drôle, il a cru que des voleurs avaient fait un coup.

Alors il s'en est approché avec précaution. N'entendant rien, il s'est mis à appeler, personne ne répondant il s'est avancé jusque près des chariots, et il a vu ce que je vous ai dit.

— Ce que tu m'as dit, brute! mais tu ne m'as rien dit du tout! — Est-ce le Rakiou qui retient ta langue de chien?

— Seigneur, il a vu l'homme et la femme morts, il croyait d'abord qu'ils dormaient, mais après les avoir tâtés, il a senti qu'ils étaient froids, alors il n'a pas osé toucher à l'enfant et il est accouru. — Pour sûr, cela n'est pas naturel, le diable.....

— Tairas-tu ta langue infernale, et me laisseras-tu en

repos? — Allons, hors d'ici, s'écria celui qu'on appelait seigneur, en voyant les signes de croix multiples dont se couvrait avec une risible précipitation son interlocuteur, va faire tes grimaces dehors! — Hola! Ferrnez, crie-t-il abandonnant la langue valaque pour s'exprimer en hongrois, hola, Ferrnez! vite un cheval que j'aille voir ce qui se passe, car ces brutes m'ont bien l'air de laisser mourir des malheureux de froid et de faim peut-être! — Prends aussi ton cheval, et viens avec moi.

En ce moment la porte d'une chambre voisine s'ouvrit, et sur le seuil parut une jeune femme tenant un enfant dans ses bras.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc, Vilmos? dit-elle.

— Vite ma pelisse, Véronka, vite, vite! Ces stupides gens ont découvert là-bas, aux Patru Kreuz, un homme, une femme et un enfant, qui se meurent abandonnés sur la grand'route; et au lieu de les secourir, ils se sont sauvés de peur d'un sortilège! des diables... que sais-je? Oh! les brutes!... Vite, vite, Véronka...

Mais déjà celle-ci avait disparu, et s'était empressée de courir chercher l'équipement demandé.

Deux minutes après, Vilmos, suivi de Ferrnez, galopait bride abattue dans la direction des Patru Kreuz.

Quelques mots sur l'état des provinces roumaines en 1854, et sur Vilmos Kéményffy, sont indispensables pour éclairer le récit qui va suivre.

A cette époque, placées sous la suzeraineté de la Porte, les provinces Moldo-valaques étaient dans ce long sommeil qui précède l'éclosion d'une nation, et attendaient ce réveil glorieux que devait consacrer le traité du 30 mars

1856 en leur permettant de reprendre leur place parmi les peuples.

Elles étaient cependant déjà loin de ces temps où les princes phanariotes, aidés des hatti-schérifs du sultan, les rançonnaient impitoyablement, amassaient ruines sur ruines dans ce riche pays, et ne laissaient de cette nation héroïque que les lambeaux mutilés. Durant cette longue période d'oppressions que l'on peut dater des premières années de 1700, les provinces moldo-valaques avaient été sans cesse le théâtre de luttes acharnées; le peuple, à force de souffrir, en était arrivé à un degré d'anéantissement complet. Malheureusement pour lui, après l'époque des luttes sanglantes, vint, en 1826, la période des intrigues politiques, et ce malheureux pays, victime de la politique russe, alla toujours s'affaiblissant; un instant même, il sembla que sa perte était certaine.

Au moment où commence ce récit, il n'existant dans la population que deux classes : les seigneurs et les serfs. Les seigneurs, propriétaires du sol, comprenaient les boyards (*bojarii*, vieux mot signifiant non pas nobles, mais guerriers) et les membres du clergé dont les nombreux couvents couvraient la Roumanie.

Ces derniers possédaient le tiers du territoire; ignorants, paresseux, adonnés à la débauche, ils ne prenaient aucun souci de leurs vastes propriétés et ne cherchaient qu'à rançonner les paysans; la loi ne leur en donnait que trop la facilité.

Quant aux seigneurs, ruinés par des luttes incessantes, victimes des mille intrigues qui s'agitaient, ils étaient sans force morale, et les plus grandes familles avaient dû

chercher dans l'exil, la sécurité qu'elles ne trouvaient plus dans leur patrie. La terre, peu ou point cultivée, suffisait à peine à l'entretien de la population, et l'on voyait en jachères ces belles et fertiles plaines qui eussent pu devenir le grenier d'abondance de l'Europe entière.

Nous avons dit que les paysans étaient serfs; ce mot demande une courte explication.

Leur servage ne réunissait pas, il est vrai, toutes les conditions du servage tel qu'il était établi en Russie; le mot, si l'on veut, n'existe pas, mais la chose y était. Ainsi le paysan n'avait même pas le droit de possession (7 pognons) que le seigneur devait lui laisser en culture, puisque celui-ci pouvait le chasser de son domaine.

Astreint à certaines redevances, sa présence sur une terre en assurait le revenu, celui-ci s'estimait d'après le nombre de familles qui vivaient sur la mochée.

Des conditions exorbitantes étant attachées à son émigration, il se trouvait en quelque sorte enchaîné à la terre.

Et si l'on joint à tout cela la dîme que prélevait le seigneur; le droit qu'avait celui-ci de recueillir la succession vacante du paysan sans que l'Etat intervint; les priviléges qu'il s'était réservés, tels que ceux de vendre le vin et le rakiou, d'avoir seul des moulins, de tenir seul boucherie, épicerie; d'avoir seul le droit de pêche et de chasse, on conviendra que le nom de serf était le seul que l'on pouvait à cette époque appliquer au paysan roumain.

N'est-ce pas d'ailleurs l'essence même du servage que d'être astreint à un travail perpétuel et obligatoire, sans jamais pouvoir devenir propriétaire?

— Ces quelques mots sur l'état des provinces moldo-vala-

ques en 1854, étaient nécessaires pour permettre au lecteur de croire à la réalité des faits que nous allons rapporter; ils étaient surtout nécessaires pour lui faire admettre la possibilité de la présence du *Scopit* dans la société roumaine actuelle.

Les nations jeunes encore peuvent seules présenter d'aussi étranges monstruosités que celle du *scopit*, vivant et se développant au milieu d'une civilisation déjà florissante.

Un tel état de choses avait amené la ruine du pays.

Des champs immenses restaient abandonnés sans culture, et les propriétaires les donnaient en location pour des prix dérisoires; aussi, lorsqu'il fut forcé d'abandonner la Hongrie après les événements de 1848, Vilmos Kéményffy se dirigea-t-il vers la Valachie, dont les terres abandonnées offraient un établissement facile.

Tout le monde connaît cette lutte héroïque que la Hongrie soutint, en 1848, contre l'Autriche, et l'on sait aussi combien l'intervention de la Russie sauva seule cet empire de sa ruine.

Vilmos Kéményffy avait été l'un des premiers à se jeter dans la mêlée; issu d'une ancienne famille aussi pauvre d'argent que riche en héros, Vilmos Kéményffy, orphelin à 20 ans, avait réalisé son maigre patrimoine et s'était engagé dans un régiment de hussards dont son oncle était colonel.

La jeunesse de Vilmos avait été celle de tous les magyars hongrois. Habitué dès son enfance à braver les intempéries des saisons, il avait de bonne heure suivi son père dans ses expéditions aventureuses.

Karoly Kéményffy avait pour son fils une affection sans bornes, aussi ne voulant confier à d'autres une éducation si précieuse, s'était-il réservé le soin exclusif de la diriger.

Arrivé à l'âge de 18 ans, Vilmos domptait les chevaux les plus sauvages, maniait l'épée et le sabre à faire envie à un maître d'armes, rendait par son audace, son intrépidité, son sang-froid, son adresse des points à tous les chasseurs des environs, en un mot, il offrait avec sa haute taille, ses membres souples et forts, sa figure d'une mâle beauté, le type parfait du magyar.

A cet âge, son cœur vierge encore, n'avait qu'un seul amour, celui de la patrie, que son père, fidèle aux traditions, lui avait inculqué dès l'enfance.

Ses manières rudes cachaient un cœur d'une sensibilité exquise; il ne pouvait supporter la vue d'une souffrance, sans chercher à la soulager, et bien qu'il essayât en tous temps de dissimuler cette bonté extrême qu'il croyait être de la faiblesse, on la retrouvait toujours, on la sentait dans ses moindres actions.

Karoly Kéményffy qui méprisait profondément les sciences, avait trouvé que son fils en saurait assez, s'il parvenait à lui enseigner ce que lui-même en possédait. Cette partie de l'éducation de Vilmos avait été la plus difficile; néanmoins, aidé en cela par le supérieur d'un petit monastère voisin qu'une généreuse hospitalité attirait souvent au château de Kéményffy, Karoly enseigna trois choses à son fils : à écrire, à lire, à compter, et quant à l'histoire, il la lui apprit en lui racontant les guerres auxquelles ses ancêtres avaient pris part.

A côté de Vilmos avait grandi un enfant de quelques

années plus âgé, fils d'un serviteur de Karoly tué à ses côtés. Il était devenu le compagnon de son jeune maître et avait conçu pour lui un attachement profond. Ferrnez, c'était son nom, plus faible que Vilmos de corps et d'intelligence, reconnaissait en lui une supériorité à laquelle il obéissait aveuglément; aussi, lorsqu'après la mort de Karoly Kéményffy, Vilmos résolut de s'enrôler, Ferrnez le supplia-t-il tant et tant, qu'il consentit à l'emmener avec lui.

Entrés dans les hussards, leur régiment fut envoyé tenir garnison en Italie; à la première nouvelle des événements de 48, Vilmos, aidé de quelques amis, avait essayé d'enlever son régiment pour le conduire au secours de la patrie en danger.

Le complot avait été découvert et Vilmos, condamné à mort attendait dans son cachot l'heure de l'exécution, lorsque son fidèle Ferrnez parvint à lui procurer les moyens de s'évader.

Tous deux à travers mille dangers, traversèrent les lignes autrichiennes, parvinrent à rejoindre les troupes hongroises et prirent une part brillante à cette longue campagne qui devait aboutir à l'écrasement des héroïques légions de la Hongrie sous le poids des innombrables bataillons russes, conduits par Heynau, le fouetteur de femmes, sinistre figure qui apparaît dans ces événements, pour leur donner le cachet de la plus inouïe des monstruosités.

Vilmos et Ferrnez, tombés sur le champ de bataille de Szolnok, furent recueillis et soignés dans le château de Tisza.

Ce fut là que Vilmos connut Véronka. Orpheline dès son jeune âge, elle avait été élevée par les parents de sa mère; douce, compatissante et bonne, elle avait soigné les blessés avec une grande sollicitude; ses soins les avaient rappelés à la vie, et pendant les longues heures de la convalescence, ses douces paroles avaient su calmer les regrets de Vilmos impatient de reprendre ses harnais de guerre.

Le cœur du soldat avait été subjugué par la douceur de Véronka; sans qu'il s'en rendît compte, il se prit à l'aimer éperdument. Aussi, lorsque les derniers des régiments hongrois dispersés, il se vit obligé de fuir pour échapper au gibet qui l'attendait, ce fut en tremblant qu'il demanda à Véronka de devenir sa femme.

Elle aussi, elle aimait Vilmos.

Le mariage fut célébré sans bruit; les jeunes époux réalisèrent toutes leurs ressources, 10,000 florins environ, et, accompagnés de Fernez, qui les suppliait de lui permettre de partager leur exil, ils étaient venus se réfugier en Valachie.

L'argent y était rare; Vilmos eut bientôt trouvé non loin de Viziru, une propriété de 3,000 pogons dont le seigneur ne demandait qu'un faible loyer.

C'est là que nous le retrouvons aujourd'hui.

Viziru, petit village de cent familles environ, est située au milieu de vastes plaines; le Danube coule à quelques lieues de là, étendant au loin ses larges nappes d'eau qui y prennent les proportions d'un lac immense.

Le domaine exploité par Vilmos comprenait 3,000 pogons, de vastes prairies y favorisaient l'élevage des

chevaux; le nouveau locataire s'y adonna tout entier.

La ferme ne comprenait que quelques bâtiments en ruines; Vilmos les releva; un an après son installation, un vaste corps de logis s'élevait au milieu d'une grande cour bien close de palissades.

A droite et à gauche de l'entrée s'étendaient les écuries, au fond était l'habitation. Comme toutes les maisons valaques, celle-ci n'avait pas d'étage; le toit, fait de planchettes juxtaposées, s'avancait de deux mètres environ au delà des murs, et les protégeaient contre les chaleurs excessives ou les neiges persistantes. La disposition intérieure s'écartait de l'ordonnance ordinaire des maisons roumaines. La première salle dans laquelle on pénétrait de plein pied était une vaste cuisine où tous les gens de la ferme se réunissaient pour les repas. Une énorme table de chêne massif, entourée de bancs de bois, en occupait le milieu; un énorme fourneau chauffé au bois était placé en face de la porte, le sol était planchéié, les murs passés au lait de chaux.

De cette première place on passait dans une autre moins grande, qui était la chambre où se tenait Vilmos et sa femme. L'ameublement en était simple; une natte de paille recouvrail le sol, une grande table ronde occupait le centre, un large fauteuil était placé entre la table et la cheminée. Contrairement à l'usage, celle-ci ne comportait pas l'énorme fourneau en briques que l'on rencontre partout en Valachie, dans les palais comme dans les chaumières; un grand manteau abritait l'âtre ouvert, où d'énormes pièces de bois brûlaient joyeusement en pétillant; Vilmos avait tenu à ce foyer ainsi fait

qui lui rappelait l'antique cheminée sous laquelle, au retour de leurs froides expéditions de chasse, son père et lui, entourés de leurs chiens favoris, se réchauffaient durant les longues soirées d'hiver, devisant sur les événements du jour, préparant leurs projets pour le lendemain.

Aux murs étaient pendus des trophées de chasse, des fusils, des carabines, deux sabres recourbés, des pistolets d'arçons.

Les fenêtres qui donnaient sur la cour et le jardin étaient garnies de rideaux de couleur sombre; à droite de la cheminée, une haute horloge dans sa caisse de chêne, à gauche un atelier chargé de pipes de toutes dimensions. Quatre portes, outre celle d'entrée, donnaient de plein pied dans cette chambre. Celle de gauche en entrant, s'ouvrait sur la chambre de Vilmos, laquelle communiquait avec une autre pièce ayant également une entrée par la chambre commune.

Telle était l'habitation de Vilmos Kéményffy.

Au moment où se tenait la conversation que nous avons rapportée, il était huit heures du matin. Vilmos venait d'achever son déjeuner; assis dans le grand fauteuil, il avait devant lui quelques journaux qu'il venait de parcourir tout en fumant une pipe au tuyau de mérисier.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis son installation; les affaires avaient prospéré au delà de toute espérance, et comme si la destinée eut voulu mettre le comble à la félicité de Vilmos, sa femme venait de lui donner une mignonne petite fille que l'on appelait Anika.

III

Cependant Vilmos et Ferrnez galopant toujours, arriverent bientôt à un détour de la route d'où l'on pouvait apercevoir dans le lointain le groupe, vague encore, formé par les deux chariots.

Ferrnez courrait à côté de son maître, car ainsi que nous venons de le voir, il était considéré plutôt comme un ami que comme un serviteur, dans la maison de Vilmos Kéményffy; aussi, dans l'intimité avait-il son franc parler, bien que jamais il n'en laissât rien paraître devant les étrangers; — pour lui, Vilmos, qu'il avait vu combattant à la tête de son escadron, était un héros qu'il admirait, et, dans sa naïve simplicité, sentant la supériorité de l'intelligence de son ancien capitaine, il lui obéissait aveuglément, non pas comme un serviteur à son maître, mais comme un disciple à son chef.

Ferrnez, tout à coup, saisissant la bride du cheval de Vilmos, lui fit subir un si brusque arrêt, que l'animal se cabrant violemment, s'arrêta court.

Tout autre cavalier que Vilmos eut été désarçonné; lui, impassible, ne se rendant pas compte dès l'abord de la résistance de sa monture, lui mit les éperons aux flancs. — L'animal fit un bond immense pour se précipiter en avant, mais toujours maintenu par la main puissante de Fernez, il ne put exécuter qu'une volte rapide et les deux chevaux, les naseaux fumants, frémissons de tous leurs

membres, les jarrets tremblants, se trouvèrent tête à tête.

— Monsieur Vilmos ! Monsieur Vilmos ! s'écria Ferrnez d'une voix haletante encore par la rapidité de la course et l'effort qu'il venait de faire, M. Vilmos, au nom du ciel ! n'allons pas plus avant; ce sont des Russes maudits.

— Lâcheras-tu? es-tu fou?

Ferrnez, malgré l'ordre, maintenait toujours le cheval de son maître.

— Monsieur Vilmos, se sont des Russes, il vous en arrivera malheur ! Monsieur Vilmos, laissez ces gens-là, retournons, retournons, et sa main rendit la bride qu'il tenait. Mais la bête ainsi lâchée ne bougea pas.

— Vilmos cependant, déjà maître de lui, avait repris tout son sang-froid.

— Et quant ce seraient des Russes, fit-il en se retournant la main appuyée sur la croupe de sa monture pour voir derrière lui ces chariots que Ferrnez disait être russes. Et quant ce seraient des Russes ! depuis quand en aurions-nous peur ?

— Oh ! peur ! ce n'est pas ce que j'ai dit, s'écria Ferrnez dont les joues se colorèrent; qui dit que j'en aie jamais eu peur ? — Maître, je dis seulement : laissez ces gens-là; puisqu'ils sont morts, retournons chez nous et ne nous mêlons pas de leurs affaires. Il ne peut jamais rien venir de bien d'un Russe, fut-il même enterré depuis cent ans ! Maître, retournons, retournons !

— Allons, Ferrnez, je ne te reconnaîs plus. Ces Russes ne sont-ils pas des créatures comme nous, et allons-nous les laisser périr sans secours ?

— Mais, maître, ils sont morts ?

— Qui t'a dit cela ? Cet imbécile de Vafé qui ne les a pas vus ? Et puis, n'y a-t-il pas là une femme et un enfant ?

Sans en entendre davantage, d'une volte rapide, Vilmos remit sa bête au galop dans la direction des chariots.

Ferrnez le suivit. — Il en arrivera malheur, murmuraît-il, partout où vont les Russes, ils apportent la désolation ! Que Dieu aie pitié de nous !

En arrivant auprès du premier chariot, Vilmos sauta à terre; un vieux pâtre était là, vêtu de sa peau de bique jettée par dessus ses haillons ; de longs cheveux d'un blanc jaunâtre s'échappant de dessous son bonnet de peau de mouton tombaient sur ses épaules, sa barbe inculte descendait sur sa poitrine; ainsi, le corps courbé, appuyé sur un long bâton de coudrier, il semblait être le sinistre gardien de ce funèbre dépôt. Un silence glacial régnait dans ces sombres solitudes. Le brouillard d'un gris d'étain s'étendait morne et semblait envelopper comme d'un froid linceul ce groupe sur lequel planait la mort.

Le cheval abattu était toujours là sur le bord de la route.

On avait détélé les autres et ils s'étaient couchés dans la boue du chemin.

— Vilmos avait soulevé les nattes qui couvraient le premier chariot, mais le vieux pâtre, indiquant de son bâton la seconde voiture, lui avait dit : — Là, là !

Seul mot qui récelait la présence des cadavres ! C'était là qu'étaient ces choses qui étaient hier encore un homme et une femme, un homme et une femme qui avaient beaucoup souffert, beaucoup aimé.

Vilmos eut bientôt pénétré dans le funèbre réduit.

L'homme tenait la femme dans ses bras et semblait lui parler bas.

Tous deux étaient morts.

Vilmos attira à lui l'enfant qui gisait à côté enveloppé de l'épaisse couverture dans laquelle, en guise de maillot, les Russes lient leurs enfants.

Les lèvres étaient bleuâtres, la figure glacée. D'un coup de couteau Vilmos eut bientôt tranché les liens qui retenaient le maillot et sa main anxieuse écarta les langes.

— Ferrnez! Ferrnez! s'écria-t-il, l'enfant vit! — ta gourde, vite, donne-moi ta gourde!

Fernez, qui pendant ce temps avait attaché les montures au timon de la voiture, parut à cet appel.

D'une main plus habile et plus douce qu'on aurait pu s'y attendre d'un homme de la trempe de Vilmos, celui-ci se mit à frictionner avec l'eau de vie les mains d'abord, les pieds ensuite, puis les tempes de l'enfant; ces soins cependant restaient sans succès, l'enfant ne bougeait pas.

— Fais du feu et dépêche-toi, ordonna-t-il à Ferrnez qui le regardait faire et n'osait entreprendre une besogne à laquelle il ne s'entendait pas, mais qui suivait anxieusement les tentatives de son maître.

Vilmos sortit alors de la voiture; posant l'enfant sur le rebord, il ouvrit sa large houppelande fourrée, mit à nu sa robuste poitrine velue, et, saisissant l'enfant débarrassé de son épais maillot, il le colla contre son sein. Refermant ensuite sa pelisse il se prit à marcher, allant, venant sur la route boueuse, serrant toujours dans ses

bras cette faible créature à laquelle il essayait de communiquer sa chaleur vitale.

Pendant ce temps, Ferrnez ne demeurait pas inactif; ses répulsions premières avaient disparu; son bon cœur les avait oubliées, il eut maintenant risqué sa vie pour sauver celle de cet enfant que la mort semblait vouloir saisir. En un clin d'œil, avec cette habitude du vieux soldat qui sait tirer parti de tout dans toutes les circonstances, il eut retiré des chariots une brassée de paille. Le bois manquait; il fit sauter une caisse; mais ces morceaux trop gros ne s'enflammant pas assez vite à son gré, d'un bond il fut au vieux pâtre, lui arracha son long bâton, le brisa, le jeta dans les flammes, puis, saisissant sa gourde, il en versa le contenu sur les planches disjointes.

Une flamme énorme jaillit.

— Maître, s'écria-t-il, maître, venez.

Mais Vilmos n'avait pas attendu cet appel; il était déjà là, et la houppelande ouverte il présentait à la flamme les petits membres engourdis de l'enfant qu'il continuait à tenir sur son sein.

Ils étaient là, ces hommes auxquels le reflet de la flamme donnait un aspect farouche, épiant avec une sollicitude anxieuse les premiers signes de vie chez cet enfant, et qui les eut vus de loin au milieu de cette scène de désolation et de mort, sous ce ciel terne et glacé, accroupis, présentant aux flammes les membres roidis de ce jeune enfant, celui-là se serait demandé avec horreur quelle œuvre de mort ces hommes accomplissaient.

Non, ce n'était pas une œuvre de mort! Ces hom-

mes qui sur les champs de bataille l'avaient cent fois bravée, eux dont les lourdes épées l'avaient partout semée, ils étaient là, la poitrine haletante, le front baigné de sueur épant le souffle d'un enfant!

Un léger tressaillement de la faible créature leur arracha un cri de joie.

— Vois-tu, il vit, Ferrnez, il vit! encore du feu! mais fais donc du feu!

Pas besoin n'était d'exciter le bon Ferrnez; armé d'une petite hache qu'il avait trouvée dans le chariot, il faisait voler en éclats les caisses. Bientôt un brasier énorme lança dans l'air ses gerbes étincelantes.

Sé penchant alors au dessus des épaules de son maître : je sais ce qu'il lui faut à présent, dit-il.

Il courut au troupeau tenant en main sa gourde vide.

— Viens donc ici, crie-t-il au vieux pâtre qui, muet d'étonnement, considérait cette scène; allons, du lait, du lait et vite!

Deux minutes après, Ferrnez versait sur les lèvres de l'enfant, que Vilmos tenait toujours, le lait tiède et parfumé.

La vie cependant revenait par degré chez la pauvre créature; bientôt elle se prit à vagir et l'on put entendre un mot, un seul, faiblement bégayé qui sortait de ses lèvres.

Quel est donc ce mot qui amène deux grosses larmes brillantes aux paupières de Vilmos? quel est ce mot qui rend tremblants les bras de ce rude guerrier?

Ce mot, c'est le premier que l'enfant bégaye; c'est celui que la souffrance appelle sur ses lèvres, c'est aussi

celui que la joie y amène; c'est celui qui console la pauvre mère et des douleurs passées et des longues veilles; c'est celui qui ressert le lien qui unit l'époux à l'épouse; c'est celui que, inquiets tous les deux, ils guettent sur les lèvres de l'enfant; c'est celui qui fait le bonheur du foyer; c'est le plus saint de tous; c'est celui que la nature a placé dans la bouche vierge encore de l'enfant; ce doux mot de *mère*!

Vilmos l'a recueilli sur les lèvres de cet enfant qu'il vient d'arracher à la mort, et ce rude soldat a senti son cœur se gonfler, car il l'attend aussi, lui, ce mot de pieuse conservation.

Il se releva : — Allons, Ferrnez, allons, en route. Amène mon cheval et partons.

Une demi-heure après, ils rentraient à la ferme.

— Tiens, Véronka, dit Vilmos à sa femme en lui tenant l'enfant, tiens, voici celui qu'on nous envoie, qu'il soit béni!

Et bientôt après on put voir, réunies dans le même berceau, deux petites créatures roses dormant du sommeil des anges.

Ce qu'il avait entrepris, Vilmos songea alors à l'achever. Les chariots furent ramenés au village; les morts, placés dans une même bière, furent mis en terre.

— Eh bien, Véronka, disait-il le soir, eh bien! es-tu contente du cadeau que je t'ai fait aujourd'hui? Sais-tu qu'il est vraiment beau ce petit garçon? Or ça, comment allons nous l'appeler?

— J'y ai déjà songé, Vilmos, et le mieux serait de lui donner le nom qu'indique aujourd'hui le calendrier. Non,

fit-elle, se reprenant, non, il vaut mieux lui donner le nom du saint de demain, car ce serait pour lui un trop triste anniversaire que celui de la mort de ses parents.

— Tu penses à tout, tu penses à tout, petite femme. Allons, viens ici avec tous nos enfants, dit-il en poussant un bruyant éclat de rire, venez, que je vous embrasse tous. Et les réunissant tous les trois, il les tint longtemps serrés sur sa poitrine.

— Et maintenant, soupons, dit-il. Demain je dois être à Braïla, et si je veux dormir, il est temps de m'y mettre, car voilà déjà sept heures.

— Ecoute donc le vent qu'il fait dehors? Sommes-nous donc bien ici! Allons, soupons, soupons.

Et Vilmos se mit à table avec l'aisance d'un homme qui se dispose à mettre le temps à profit.

Il finissait et déjà posait sa serviette à côté de son couvert, lorsque soudain les chiens de garde firent entendre des aboiements furieux au milieu desquels s'élevait un hurlement lugubre.

— Tiens, qu'est-ce cela? fit Vilmos s'approchant de la croisée et écartant le rideau. Parbleu, on dirait les lanternes d'une voiture arrêtée devant la porte! Hoé, Ferrnez, vas donc voir ce qui se passe là-bas!

Ferrnez qui, dans la salle voisine, soupaient au milieu des gens de la ferme, avait déjà entendu ces aboiements furieux, et bientôt de sa fenêtre, Vilmos le vit traverser la cour tenant une lanterne dont la vacillante lumière indiquait la marche de celui qui la portait sans cependant qu'on put le distinguer, tant la nuit était noire.

Le vent soufflait alors avec force; une tempête éclatait

dans l'air; une rafale tourbillonnante éteignit subitement la lanterne. Les chiens sentant leur maître s'étaient tus, mais sitôt la lumière éteinte ils se prirent à donner de nouveau avec des grondements de rage.

— Je ne sais quel est le diable qui vient par un pareil temps, grommelait Ferrnez en rentrant à la cuisine pour y reprendre de la lumière, mais cette coquine de Riska hurlé la mort!

Ces paroles, qui furent entendues des valets de la ferme groupés auprès du feu, provoquèrent chez quelques-uns des signes de croix multiples.

— C'est cela, plus fort, plus vite! reprit Ferrnez voyant la frayeur des paysans valaques qui, au moindre mot de Dieu ou du Diable, se signent maintes fois avec une vélocité remarquable...

— Ne craignez rien, pardieu, le diable n'est pas si dégoûté qu'il songe à prendre des carcasses comme les vôtres! Et assujettissant la fermeture de sa lanterne, il sortit de nouveau.

Bientôt après il rentrait, mais il n'était plus seul; trois hommes enveloppés d'épais manteaux tout ruisselants de pluie, le suivaient.

A leur entrée dans la cuisine, Ferrnez les considéra attentivement.

— Eh bien! murmura-t-il, il ne manquait plus que cela! trois Russes! et des..... ce dernier mot ne s'entendit pas, perdu qu'il était dans un grognement expressif; — eh bien, vous allez être bien reçus, vous autres! — puis, s'adressant à ces hommes et affectant un mépris profond :

— Que voulez-vous? leur demanda-t-il; — d'abord, je dois vous dire que les gens de votre espèce ne sont pas reçus ici; ainsi, si vous venez pour acheter des chevaux, vous perdez votre temps, venez à la prochaine foire..... Et déjà il se dirigeait vers la porte pour la rouvrir et les congédier, lorsque l'un d'eux faisant un pas en avant lui dit :

— Nous sommes venus pour remercier ton maître du secours qu'il a donné ce matin à l'un de nos compatriotes et lui demander qu'il nous remette l'enfant; on nous a dit qu'il vivait encore, grâce aux soins qu'il a reçu et nous venons le rechercher.

Au son étrange de cette voix, tous les valets de ferme s'étaient retournés vers celui qui parlait, et le considéraient avec un sentiment de dégoût mêlé pourtant de curiosité.

Cette voix était étrange en effet!

Ce n'était ni la voix d'un homme, ni celle d'une femme, ni celle d'un enfant. Elle avait un son guttural et faux qui la rendait perçante et donnait le frisson.

Elle sortait d'un gosier sans sonorité; elle n'avait qu'une note et ne se prêtait à aucune inflexion; on eut pu croire qu'elle sortait d'un gosier fabriqué d'un métal quelconque sans qu'il fut possible cependant de s'expliquer par quel mécanisme ces sons étaient produits.

C'était pourtant une voix humaine, mais une voix dépouillée de vie; la bouche qui la produisait avait une action, mais une action semblable à celle d'un automate.

On pouvait difficilement se rendre compte de l'éclat de cette voix; elle faisait l'effet d'un grincement, d'un ton

faux qui pénétrait jusqu'au cerveau; celui qu'eut produit, en vous parlant, un cadavre galvanisé!

— Ah, vous voulez voir le seigneur Kéményffy, reprit Ferrnez. Eh bien, je vais lui demander s'il veut bien vous recevoir.

Les chiens dehors continuaient leurs aboiements féroces auxquels se mêlaient les hurlements de Riska.

— Qu'est-ce donc, Ferrnez, demanda Vilmos, en le voyant entrer.

— Seigneur, ce sont trois Russes qui voudraient vous parler relativement à l'enfant, pour le reprendre; et, s'approchant de Vilmos, il lui dit à l'oreille : se sont trois scopits...

Il n'avait pas besoin de baisser la voix cependant, car Véronka, entendant dire qu'on venait reprendre l'enfant que Vilmos lui avait ramené, obéissant à son sentiment de femme, s'était rapprochée du petit berceau où reposaient les mioches, et les contemplait, penchée sur eux, comme si elle eut voulu puiser dans leur vue la force de les défendre.

Vilmos avait froncé le sourcil, il fit un mouvement pour se lever, mais se ravisant, et tâchant de donner à sa voix un calme qui démentait le léger tremblement qui la faisait vibrer; — Amène-les, dit-il.

Quelques instants après, la porte se rouvrit et les trois hommes parurent sur le seuil. A leur vue, Véronka poussa un grand cri d'horreur, un cri perçant qui fit bondir Vilmos dans son fauteuil, et, saisissant le léger berceau, elle s'enfuit toute affolée dans la chambre voisine.

L'aspect de ces hommes était bien fait pour inspirer une sinistre horreur; nous allons en peu de mots essayer de les dépeindre.

Tous trois étaient de haute taille, mais leurs épaules rentrantes, leurs têtes portées en avant, penchées sur la poitrine, les faisait paraître plus petits, et leur donnait l'aspect d'un fauve cherchant une proie.

Ces têtes étaient horribles à voir!

De longs cheveux plats encadraient une figure molle, bouffie d'une graisse épaisse rendue plus hideuse encore par une décoloration complète de la peau. De nombreuses petites rides, croisées en tous sens, s'étaient formées dans cette peau, et donnaient au visage l'aspect d'une pomme flétrie cueillie avant la maturité.

La barbe était tombée; il n'en restait d'autres vestiges que quelques longs poils effilés, de l'épaisseur d'un cheveu, semblables à ceux qui pourraient pousser sur la face d'un cadavre embaumé.

Le nez avait perdu sa proéminence en s'enfonçant dans cette graisse malsaine qui composait leurs visages.

La bouche était démesurément grande, distendue, sans expression, on eut dit qu'aucun muscle ne retenait plus ces lèvres décolorées.

Les sourcils et les cils avaient disparus, l'œil, petit et rond, enfoncé dans la chair, n'avait pas de rayons, son regard était flasque et morne. En vain on eut cherché un trait dans tout cet ensemble.

Ce qui inspirait un sentiment de dégoût profond, c'était l'anéantissement de cette physionomie; par sa forme, par la disposition de ses organes, c'était celle d'un homme,

mais aucun reflet ne l'animait; privée du regard, ce n'était même plus celle de la brute.

L'homme mort a ses traits; ces hommes vivants n'avaient pas de traits.

L'homme, dans l'abrutissement de l'ivresse, conserve une physionomie; ces hommes n'avaient plus de physionomie.

L'homme, dans l'anéantissement de la douleur, a l'expression du regard; ces hommes n'avaient plus de regard, leurs yeux étaient des viscosités.

Sur les lèvres de l'homme qui expire, on trouve une expression, un rictus; celles de ces hommes, pâles, molles, n'étaient qu'une ouverture faite dans la chair.

Et ce qui rendait plus horrible encore cet ensemble, c'est que cela était vivant et que l'on n'eut pas su découvrir l'étincelle de vie; et qu'aucun muscle n'agitait cette chair.

Le crapaud inspire l'horreur parce qu'il est laid;

Le serpent parce qu'il est froid et vénimeux;

La pieuvre parce qu'elle a ses tentacules hideuses;

Cependant, malgré cette laideur, ce venin, cette horreur, ils appartiennent à la nature, on peut les regarder, ils ont un genre, ils sont eux-mêmes :

Mais de ces hommes la vue se détournait avec un invincible dégoût, avec une indicible répulsion, car ils représentaient la négation de l'être, l'être que la nature aurait oublié de vivifier, abandonné, et maudit par elle.

Tels étaient les hommes qui se présentaient devant Vilmos Kéményffy et dont la vue avait arraché à Véronka ce cri que nous avons entendu.

Ils étaient vêtus d'une longue houppelande qui, serrée à la taille, donnait aux hanches un développement excessif, et qui, leur tombant jusque sur les pieds, tenait ainsi le milieu entre la robe de la femme et l'habit de l'homme.

— Que me voulez-vous? leur dit Vilmos, en se renforçant dans son fauteuil.

— Seigneur, dit celui qui paraissait être le chef des trois, — Seigneur, nous venons te remercier de la charité dont tu as fait preuve en sauvant un des nôtres de la mort. Dieu qui veille sur nous, saura dans sa justice te tenir compte de cette action; Dieu te récompensera. Seigneur, au lieu du buisson il fera croître pour toi le sapin, et au lieu de l'épine le myrte. Il ouvrira ton cœur à la persuasion, il étendra sur toi ses mains. Lui qui juge au milieu des juges, il lira au fond de ton cœur et à toi qui as fait justice au pauvre et aidé l'orphelin.....

— Par les cornes du diable! interrompit Vilmos, n'es-tu venu ici que pour me débiter tes fadaises? Vieux drôle, laisse donc ton jargon, dis-moi ce que tu as à me dire, dis vite, car j'ai hâte de te voir hors d'ici!

— Seigneur, nos bénédictions te suivront malgré toi, je te le dis; l'Eternel aplanira tes sentiers, il fortifiera ton cœur, abaissera tes ennemis... Mais, ajouta-t-il en voyant que Vilmos faisait un mouvement d'impatience et que la colère brillait dans ses yeux, — mais, tu désires connaître le motif de notre venue, le voici : L'enfant que tu as sauvé appartient à notre nation; tu l'as vu par toi-même, ses parents étaient Russes, et fuyaient comme nous avons fui nous-mêmes devant la persécution que Dieu, dans sa grâce infinie, a bien voulu déchaîner contre nous.

Ta bonté n'a déjà été que trop grande, il ne faut pas te charger d'un fardeau trop lourd; les soins que nécessitent un enfant ne sauraient être supportés par ta jeune femme qui vient d'être mère...

— Chien, veux-tu ne pas parler de ma femme? ou je te coupe ta langue de vipère! s'écria Vilmos, dont la colère croissante ne cherchait qu'une occasion pour éclater.

— Seigneur, pardonne, pardonne ce que disent mes lèvres; l'offense n'est pas dans mon cœur, je te disais seulement qu'il ne fallait pas te surcharger de soins, que tu avais déjà fait assez pour l'enfant, et nous venons te le demander, afin que nous puissions le protéger et remplacer près de lui les parents que le ciel lui a repris.

— C'est tout ce que vous avez à me dire? interrogea Vilmos.

— Seigneur, telle est notre humble prière.

— Eh bien, alors vous pouvez vous retirer; cet enfant est ici, il y restera. — Allez!

— Oh, Seigneur! ton cœur ne pense pas les paroles que tu viens de dire. Pourquoi veux-tu priver cet enfant de la nouvelle famille qu'il trouverait auprès de nous?

— Et la mienne donc, malheureux! la comptez-vous pour rien? s'écria Vilmos.

— Ta famille! mais qui parle de ta famille, seigneur? elle n'est que trop grande, que trop haute pour l'humble orphelin que tu as recueilli! Près de nous il retrouvera des égaux, nous veillerons sur son enfance, nous l'entourerons de soins.

— Assez, assez! — Je vous ai dit ma résolution, elle est inébranlable; encore une fois, sortez.

— Seigneur, seigneur, non, ce ne sont pas les paroles que doivent te dicter ta conscience. Dieu a permis que tu sauvas cet enfant, mais c'est un dépôt qu'il a mis entre tes mains pour que tu nous le rendes et que nous l'élevions dans la voie du Seigneur. Respecte la volonté de l'Eternel qui a amené cet enfant ici, afin que nous le recueillions et que nous en fassions un saint suivant sa loi! Ne détourne pas les voies de Dieu, crains son courroux, car sa main n'est pas raccourcie pour ne pouvoir plus délivrer, et son oreille n'est pas devenue pesante, pour ne pas entendre. Celui qui habite dans l'éternité et dont le nom est le saint, te dit par ma bouche d'obéir à ses ordres, de nous rendre cet enfant. Crains sa colère, si tu résistes, tremble...

Et levant les bras vers le ciel, cet homme qui prenait le silence de Vilmos pour de la crainte, allait, donnant déjà à sa voix un ton suraigü, appeler peut-être l'anathème sur l'hospitalière maison de Vilmos...

Il n'en n'eut pas le temps.

— Hors d'ici! hurla Vilmos, en sautant debout, hors d'ici! répéta-t-il, tremblant de colère.

Les trois hommes interdits, reculèrent se bousculant. Vilmos, pendant ce temps, avait avisé un fouet de chasse pendu au mur, et la lanière, après deux tours rapides, s'abattit en sifflant sur les épaules de ces êtres informes.

En un clin d'œil ils eurent disparu, mais dans leur fuite une voix sifflante s'éleva, criant : — Malheur à toi, Vilmos Kéményffy! la justice de Dieu s'appesentira sur ta maison, nous en serons les instruments. Malédiction! malédiction!!

Et traversant en courant la cuisine au milieu des domestiques surpris, ils s'élançèrent dans la nuit noire.

Vilmos parut à son tour sur le seuil et jetant un regard sur ses gens : — Ferrnez, où est-il? Car c'était toujours son fidèle soldat qu'il appelait aux heures d'action.

Soudain des aboiements furieux mêlés à des hurlements de rage au milieu desquels s'élevèrent des cris de douleur, éclatèrent dans la cour.

Le roulement d'une voiture qui s'éloignait se fit entendre, et bientôt Ferrnez, les habits ruisselants, reparut sur le seuil, refermant à grand'peine la porte que la tempête, en s'engouffrant du dehors, repoussait violemment.

— Je viens de rattacher les chiens, dit-il; cette damnée de Riska avait rompu sa chaîne, et je crois bien qu'elle a goûté du scopit. Bah! elle n'en mourra pas, ajouta-t-il en riant.

Tous les autres firent chorus.

Seul Vilmos était soucieux.

— Ferrnez, dit-il, demain nous allons à Braïla, que les chevaux soient prêts à 4 heures. Que chacun aille se coucher, il est huit heures. A vous tous bonsoir, ajouta-t-il, saluant ses domestiques qui s'étaient respectueusement levés tenant en mains leurs gros bonnets fourrés.

Une demi heure après, tout dormait dans la ferme; seul Vilmos repassait dans son esprit tous les événements du jour, ne trouvant pas le sommeil.

— Vilmos, lui dit Véronka qui semblait attendre quelque chose, Vilmos, tu n'as pas embrassé les enfants ce soir?

— C'est ma foi vrai, s'écria Vilmos, heureux de cette

diversion qui mettait un terme aux agitations dont il était tourmenté, c'est ma foi vrai! Ces coquins m'ont tellement remué le sang!

Et allant au berceau il considéra un instant ces anges endormis et les baissa tendrement. Quelles pensées traversèrent alors l'esprit de cet homme? Le voile de l'avenir se souleva-t-il un instant pour lui? Quand il se redressa, une larme brillait, suspendue au bord de sa paupière. — Pauvres enfants! murmura-t-il.

— Vilmos, qu'as-tu?

— Rien, rien, chérie, je pensais aux parents de ce pauvre enfant, et je me disais que nous sommes heureux d'être là pour notre petite Anika.

— Quelles idées! sont-ce ces vilaines gens qui t'ont rendu si triste? Qui donc étaient-ils? Ils m'ont fait bien peur; oh! les affreuses figures! je me suis sentie glacée en les voyant.

— Ce sont des Russes; ils venaient me demander l'enfant pour l'élever dans leur religion, mais je le leur ai refusé, comme tu comprends bien.

— Oh! tu as bien fait, merci, mon cher Vilmos, merci! s'écria Véronka sautant au cou de son époux.

— Cependant il sera bon de bien veiller sur l'enfant, car ces misérables sont capables de tout.

— Tu crois qu'ils oseraient nous le voler? interrogea Véronka, pâlissant au souvenir des sinistres figures de ces gens hideux.

— Non, non, je ne dis pas cela, chère amie, je dis seulement que nous devons bien élever l'enfant, afin de nous mettre à l'abri de tous reproches.

— Oh! pour cela, sois tranquille, Vilmos, sois tranquille, il sera élevé comme notre Anika.

Quelques propos furent encore échangés; sous la douce influence de sa femme, Vilmos sentit se calmer les vagues appréhensions qui l'agitaient, et ce fut, l'âme tranquille, qu'il s'endormit après cette rude journée.

IV

Vingt ans se sont passés depuis les événements que nous avons rapportés. Nous sommes à la veille de la Noël 1875.

Il est 4 heures; la nuit commence à venir; une neige épaisse couvre au loin le sol durci par la gelée. L'hiver s'annonce avec toute sa rigueur. Dans ces contrées orientales, le froid sévit avec une force qui ne laisse rien à envier aux pays du Nord; pendant des mois entiers la terre s'endort sous un vaste linceul de frimats.

Tout se transforme; le silence s'étend sur ces contrées, plus de passants, plus de ces lourds chariots semblables à ceux des campagnes romaines, aux essieux grinçants; seuls les traîneaux glissent sans bruit sur la couche dure, rapides ils semblent fuir la nuit menaçante.

C'est alors qu'aux approches du soir on entend dans les vastes plaines les hurlements des loups descendus des montagnes; les nuits sont longues, la faim les presse, ils viennent par bandes roder autour des villages endormis

pour y ronger les charognes qu'ils déterrent de dessous la neige.

Les chiens qui les sentent jettent dans la nuit leurs longs aboiements et se répondent les uns aux autres comme des sentinelles qui veillent dans l'ombre sur les glacis.

C'est alors aussi qu'avec une joie indéfinissable l'homme se resserre en sa demeure; c'est alors que groupées autour du grand feu qui pétille, et dont la lueur seule éclaire la chambre, les familles s'assemblent pour les longues veillées.

A la ferme de Vilmos Kéményffy, voici ce qui se passait le 24 décembre 1875 :

Dans la grande salle que nos lecteurs connaissent et qui servait de cuisine, un mouvement extraordinaire se produisait. Véronka, très affairée, allait, venait, donnait des ordres à deux servantes qui achevaient de ranger sur des planches placées le long des murs, tout un attirail de casseroles en cuivre, de pots en étain, de faïences, de porcelaines, qu'un récent nettoyage rendaient brillantes sous les reflets des deux lampes suspendues au plafond. Des fourneaux en pleine activité ronflaient; la friande odeur d'un bon souper qui se prépare, emplissait toute la salle et devenait de plus en plus prononcée à mesure que Véronka, soulevant tour à tour les couvercles des casseroles, tournait et retournait leur contenu qui frissonnait dans la graisse brûlante. Tous ses soins paraissaient plus spécialement se concentrer sur un énorme gâteau dont son œil vigilant surveillait avec sollicitude les phases de la cuisson.

C'est que c'était grande fête; c'est que ce soir même

c'était la nuit de Noël et que Véronka attendait le retour de Vilmos qui, accompagné de Paël et de Ferrnez, était depuis huit jours parti pour Jassy y mener un convoi de bestiaux.

Le bonheur brillait dans les yeux de l'excellente femme; elle jouissait d'avance de la joie de son Vilmos à la vue de cet intérieur si gai, préparé pour son retour. Sur une chaise, tout près du feu, étaient placés des vêtements s'imprégnant d'une douce chaleur, et qui devaient remplacer les habits humides et froids des voyageurs. Rien n'avait été oublié; les pantoufles fourrées étaient là, près du poèle toutes prêtes à être chaussées; la grande houppe-lande accrochée au mur présentait au feu son intérieur retourné et semblait attendre la venue du maître.

Il vint un moment où Véronka ne vit plus rien à faire; son regard se promenant partout, tomba alors sur un magnifique pointer qui, couché près du feu, le museau allongé sur les pattes, suivait d'un œil intelligent tous les mouvements de sa maîtresse.

— Il va donc revenir, Riska, lui dit-elle! Tu es triste qu'il soit allé sans toi?

Et se baissant, elle caressa doucement la large tête de l'animal dont la queue battait en mesure le parquet.

— Oui, oui, il t'aime bien et moi aussi, parce que tu es une bonne bête.

Puis se redressant: Allons donc voir ce que fait la petite marmotte, et si elle a bientôt fini.

Elle se dirigea vers la salle à manger dont la porte donnait directement dans la cuisine. A sa grande surprise, elle la trouva fermée du dedans.

— On n'entre pas, on n'entre pas encore, cria de l'intérieur une voix jeune, fraîche, vibrante et sonore, encore deux minutes, maman, encore deux minutes, et tout est fini.

— Oh la petite folle, fit Véronka, retournant près de ses fourneaux; les enfants, les enfants!... elle n'acheva pas, mais au ton dont elle disait cela, on sentait qu'elle était bien heureuse.

Que se passait-il donc dans la chambre à manger si soigneusement close?

Pénétrons-y.

Les meubles qui la garnissaient, il y a vingt ans, étaient toujours à leur même place; là près du foyer, le fauteuil garni de cuir; au milieu la grande table; dans le coin à droite, le vieux secrétaire, aux murs les fusils, les sabres, les pistolets en trophée; près de la cheminée la grande horloge faisant entendre son même tic-tac étouffé dans la caisse de chêne.

Et pourtant ce n'était plus la même chambre, son aspect, son caractère, étaient complètement changés; du premier coup d'œil on n'eut su en découvrir la cause, en examinant de plus près, on voyait que la main d'une jeune fille avait passé par là et opéré la métamorphose.

Un épais tapis couvrait le sol jadis garni d'une natte; les rideaux des fenêtres, gracieusement drapés, étaient retenus par de larges rubans de soie bleue; des housses brodées au crochet recouvraient les chaises, le vieux fauteuil en semblait rajeuni; au-dessous du trophée d'armes, une tapisserie faite à la main représentait un agneau pascal avec sa croix, au-dessous en lettres bro-

dées était écrit : Anika, 1862; une petite table d'ouvrages était rangée entre les deux fenêtres et supportait un panier léger rempli de fleurs artificielles; sur les appuis des fenêtres étaient quelques potées de géraniums et d'œillets entourés de papier blanc découpé en losanges.

Dans cette chambre aussi, se terminaient les simples apprêts d'une fête de famille.

La table recouverte d'une nappe éblouissante de blancheur était chargée de cristaux simples, mais resplendissants de cet éclat que sait leur donner une main industrielle, cinq couverts étaient mis; à côté de chacun d'eux était disposée la vieille argenterie qui retrouvait pour égayer l'œil, ses reflets d'autrefois; le milieu de la table supportait un arbre de Noël tout orné de rubans coquettement disposés, et aux branches duquel étaient attachées vingt petites bougies de cire, roses, vertes, blanches; plus près du tronc étaient placés quelques menus objets, les cadeaux de Noël, portant chacun un petit ruban au bout duquel flottait un léger papier indiquant le nom de celui à qui il était destiné.

Au moment où nous pénétrons dans la chambre, Anika, courbée sur sa petite table d'ouvrage, achevait d'écrire un de ces noms. Ce nom devait être bien difficile sans doute, car dix fois elle l'écrivit pour le recommencer encore, enfin une dernière épreuve parut la satisfaire, elle se releva et vint à l'arbre pour y suspendre une petite boîte à laquelle elle avait attaché le papier.

Avant de l'y fixer cependant, elle voulut le regarder encore; un trouble secret semblait l'agiter; sa main tremblait, ses joues s'étaient couvertes d'une légère rou-

geur, son sein se soulevait par des battements plus rapides.

Elle était belle ainsi.

Son buste légèrement penché de côté vers la lumière dont elle cherchait le rayon plus direct, donnait à sa taille fine et ronde une cambrure d'une souplesse exquise; les boucles blondes de sa chevelure tombaient harmonieusement sur ses épaules rondes et semblaient, en se déroulant, étreindre les contours d'un sein qu'une robe montante et serrée dessinait dans sa rondeur virginal; le front était droit, blanc et pur; le nez, finement arqué, se perdait dans le front; par moments une légère émotion gonflait les narines; la bouche, petite et rose, avait quelque chose d'irrésistible; sans être fortes, les lèvres un peu saillantes et légèrement entr'ouvertes laissaient entrevoir de petites dents rangées comme des perles dans un écrin de velours rouge; l'ovale du visage se perdait dans un petit menton rond qu'une mignonne fossette paraissait animer.

Mais ce qui donnait à cet ensemble si parfait un attrait divin, c'était le regard; de grands yeux, que de longs cils noirs ombrageaient d'un bleu vague; des paupières bien arquées; ces yeux avaient un regard doux et profond, tendre et mystérieux, peut-être même ce regard eut-il été trop doux sans l'expression que lui donnaient d'épais sourcils d'un blond cendré qui formaient la transition harmonieuse des cils noirs avec les cheveux blonds.

Après un dernier examen, la petite boîte rouge fut à son tour suspendue à l'arbre; jetant alors un coup

d'œil rapide autour d'elle, Anika voyant que rien ne manquait plus, se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit en s'écriant :

— Maman, viens voir! et comme Véronka accourue, regardait satisfaite l'ordre parfait de la chambre, le brillant arbre de Noël, la belle ordonnance du couvert : N'est-ce pas que tout est bien petite mère? s'écria-t-elle en se jetant au cou de sa mère et en l'embrassant.

Ce mouvement si gracieux répondait-il à un secret désir de l'enfant? Songeait-elle à ce nom si souvent écrit, tant de fois recommencé? songeait-elle à cette petite ruse qu'elle avait employée pour être seule, bien seule en l'écrivant? et ce baiser qu'elle cherchait, n'était-il pas le pardon que son cœur innocent voulait obtenir?

— Tout est bien, très-bien, mon enfant, disait Véronka en caressant la belle tête penchée sur son épaule. Quelle surprise pour ton père, comme il va être content!

— N'est-ce pas, maman? mais tout sera bien plus beau quand les bougies seront allumées: oh! tu verras, tu verras! seulement, ne les laisse entrer qu'au moment où je le dirai; tu me le promets, dis? et tout en parlant elle courut au foyer dont elle activa la flamme pétillante.

— Les voilà! les voilà! fit-elle en se redressant; entends-tu, maman? ils entrent dans la cour, ce sont eux, vite, vite!

Elle s'élança hors de la chambre, traversa la cuisine en courant et fut bientôt dans la cour. Elle vit dans l'ombre les cavaliers arrêtés. — Père, père, criait-elle, bonjour, père!

Vilmos, abandonnant à Ferrnez la bride de sa monture, la reçut dans ses bras.

— Bonjour, bonjour, lui disait-il la tenant suspendue au-dessus de terre, bonjour, bonjour, ma petite Anika, bonjour, ma mignonne, répétait-il en l'embrassant et la serrant avec force. — Ta mère?...

— Oh! elle va bien, elle est là, tout est prêt, nous t'attendons.

Et le robuste Vilmos, portant Anika dans ses bras comme un léger enfant, parut sur le seuil.

Véronka l'y attendait; ils confondirent leurs baisers; Anika, toujours dans les bras de son père, lui avait levé son gros bonnet fourré qui gênait ses embrassements: et rien n'était beau comme la vue de ce groupe entrelacé qu'une même affection, qu'un même sentiment de bonheur immense étreignait. Vilmos, avec sa haute stature, sa longue barbe grisonnante, son ample pelisse rejetée en arrière, chaussé de ses grandes bottes jaunes qui lui montaient au dessus des genoux, l'épanouissement de la joie sur ses traits mâles, semblait être, ainsi entouré, l'incarnation du bonheur.

Véronka, la première, rompit le silence.

— Comme tu dois être fatigué, mon pauvre Vilmos! as-tu froid? Viens près du feu, viens te réchauffer. Allons, donne-moi ta pelisse, tiens, prends celle-ci, bien chaude. Tout en parlant, elle l'avait mené près du feu.

Et Vilmos, heureux, se laissait faire comme un enfant, considérant avec un amour ineffable Anika, qu'il tenait sur ses genoux.

— Et ici, lui disait-il, tout a-t-il bien été? n'est-il venu

personne? Tout le monde a-t-il fait son devoir? Tous les chevaux sont-ils rentrés? J'ai fait un bon voyage, Véronka, tous nos chevaux se sont vendus un bon prix. Et voilà ce que je rapporte pour ma petite Anika, ajouta-t-il en frappant sur une large ceinture remplie d'or, passée en dessous de ses vêtements. Allons, viens avec moi, mettre cela de côté, mon enfant, et se levant il se dirigea vers la salle à manger; mais Anika l'avait déjà prévenu.

— Non, petit père, non, pas maintenant; on ne peut pas entrer, n'est-ce pas, maman? et les bras étendus elle barrait la porte.

— Chauffe-toi encore un instant, Vilmos, fit Véronka avec un clignement d'œil; la petite a raison, tu ne peux pas encore entrer, allons, rassieds-toi et dis-moi tout ton voyage. D'ailleurs, le souper va être prêt; as-tu bien faim?

— Une faim de diable, fit-il en aspirant à pleins poumons la succulente odeur qui régnait dans la place; d'ailleurs, je vois qu'il y aura de quoi me satisfaire.

Puis, se retournant, il chercha son enfant pour la reprendre sur ses genoux, mais Anika avait disparu, et la porte de la chambre était déjà refermée. — Que fait-elle là? fit-il tout bas.

— Chut! répondit Véronka en se penchant à son oreille, n'est-ce pas la nuit de Noël?

— Oui, tu as raison, je comprends... Bonne nuit, quand on la passe comme nous en famille auprès de sa femme que l'on aime, de son enfant que l'on chérit! Une belle et bonne nuit, répéta-t-il en embrassant Véronka.

A ce moment, la porte de la cour se rouvrit et deux

hommes entrèrent; le second qui franchit le seuil était notre ancienne connaissance, c'était Ferrnez.

Sa tête avait blanchi comme celle de son maître; sa taille s'était un peu voûtée, mais l'œil avait conservé tout l'éclat de la jeunesse.

Quant à celui auquel par déférence Ferrnez cédait le pas, c'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans; grand, la taille admirablement prise, les épaules développées, il présentait le type de la grâce et de la force. Une redingotte fourrée dont les brandebourgs se croisaient sur la poitrine, des culottes en peau de daim s'enfonçant dans des bottes dont la partie inférieure était frisée en mille plis, faisaient ressortir la mâle élégance de sa tournure; de longs cheveux noirs entouraient de leurs boucles soyeuses une figure aux traits fins et accentués; les yeux étaient grands, noirs, d'un éclat profond; le nez, un peu épais peut-être, mais droit, prolongeait la ligne d'un front qui semblait indiquer un caractère ferme, résolu, inflexible même; la bouche était petite, bien fendue; les lèvres, bien colorées, étaient ombragées par une légère moustache dont les crocs soigneusement fixés en pointes droites, donnaient à la physionomie entière une expression fine, aristocratique et sûre qui rachetait les traits un peu forts du nez et corrigeait ce que les mâchoires avaient de trop proéminent.

C'était, dans toute l'acception du mot, un beau garçon et un bel homme; la vie se sentait sous cette peau légèrement brunie mais colorée; le courage et la loyauté se lisaien dans le regard; la force se devinait dans tout ce corps fièrement élancé.

Au bruit qu'ils avaient fait en entrant, Vilmos s'était retourné.

— Allons, allons, Paël, allons, Ferrnez, venez vous réchauffer; reposons-nous, nous l'avons bien gagné. Paël, pendant ce temps, embrassait Véronka; — Chère mère, lui disait-il, comment allez-vous? que je suis heureux de vous voir! et Ani... et mademoiselle Anika, fit-il se reprenant.

— Elle va bien, très-bien; nous vous attendons tous; et toi, brave Ferrnez? allons, approche du feu; c'est la Noël aujourd'hui! asseyez-vous tous et soupons. Sept heures! fit-elle en entendant la vieille horloge sonner, oh, comme vous devez avoir faim?

La voix joyeuse d'Anika se fit entendre : — Bonsoir, Paël, dit-elle, et s'approchant de lui, avec la naïveté de l'enfance, elle lui tendit ses joues. Mais au moment où, la tenant par la main, Paël allait toucher la figure rose d'Anika, celle-ci devint toute rouge; Paël aussi se prit à rougir,... mais ce moment fut rapide comme l'éclair et, se penchant sur cette tête adorable, Paël y déposa deux baisers. Effet étrange, Anika devint toute pâle et ferma une seconde les yeux, tandis que Paël, lui, se redressait le visage empourpré de fièvre.

Cette scène avait été si rapide, que ni Vilmos, ni Véronka ne l'avaient vue; seul Ferrnez l'avait remarquée; s'avançant rapidement vers Anika, il lui avait saisi respectueusement la main, et y déposait un baiser en disant :

— Recevez mes saluts, mademoiselle Anika.

V

Abandonnons un instant cette heureuse famille, pour jeter un coup d'œil rapide sur les années passées depuis le jour où Vilmos avait recueilli l'enfant abandonné.

Ces années avaient été heureuses. Vilmos, tout à son rude labeur, les avait entièrement consacrées au travail. Les événements de 1855 ne s'étaient point fait ressentir dans cette douce retraite. La guerre finie, le traité de 1856 conclu, Vilmos avait pu augmenter son exploitation; la fortune lui avait souri; à force de soins, il avait réuni un capital assez important, et de fermier, il était devenu propriétaire du domaine. Cinq mille pogons qui entouraient sa ferme lui appartenaient; plus de 1500 bêtes à cornes paissaient dans ses pâturages; ses chevaux qu'il élevait avec soin étaient recherchés sur tous les marchés. L'ordre et l'économie de Véronka n'avaient pas peu contribués à l'édification de cette fortune rapide. Pour satisfaire aux exigences d'une exploitation si étendue, de nouveaux bâtiments avaient été joints aux premiers; Vilmos s'était réservé pour lui et sa famille l'ancien corps de ferme remis à neuf et avait fait éléver de vastes dépendances pour les gens de la ferme.

A mesure que sa fortune grandissait, il avait de plus en plus élevé en grade Ferrnez; ce fidèle compa-

gnon des mauvais jours était devenu l'intendant du domaine; il vivait dans la famille, s'asseyait à la table de son maître. Jamais, ce digne serviteur n'avait consenti à recevoir le moindre gage. Qu'ai-je besoin d'argent? disait-il à Vilmos, lorsque celui-ci le pressait d'en accepter. N'ai-je pas ici tout ce qu'il me faut? Manquerai-je jamais de rien auprès de vous? Conservez l'argent, Monsieur Vilmos, il nous en faudra plus tard pour l'enfant, quand nous voudrons lui donner une dot et lui acheter une mochée (1).

Il disait toujours « l'enfant » lorsqu'il parlait seul à Vilmos, car il lui semblait que cette fille qu'il avait vu naître, lui appartenait aussi. Petite, il l'appelait Anika; mais lorsque, jeune fille il l'avait vue revenir de pension, il n'eût plus osé, il ne sut plus que l'appeler « made-moiselle », comme il appelait Vilmos « Seigneur » devant les étrangers. Les grâces de la jeune fille lui rappelaient les caresses de l'enfant, mais la beauté d'Anika lui commandait un respect dont il n'eut su se départir. Ce n'est point qu'il l'aimât moins, loin de là; son affection avait grandi encore, et sa plus chère pensée était qu'il pouvait peut-être, en travaillant, contribuer à son bonheur.

Quant à Paël, dans les premières années de son enfance, il l'avait chéri comme un fils; cette nature généreuse avait donné à cette frêle créature tous les trésors de son cœur. Il avait aimé cette faiblesse, il avait

(1) On appelle mochée, en Valachie, toute terre un peu importante.

protégé cet abandon, il avait voulu consoler cette souffrance. Cependant, au fur et à mesure que l'enfant devenait homme, ces sentiments s'étaient modifiés.

En voyant se développer cette puissante nature, son cœur s'en était détaché; en voyant croître cette force qui pouvait se passer de lui, il l'avait abandonnée; voyant enfin le bonheur étendre ses ailes sur l'orphelin, il avait oublié les souffrances de l'enfant délaissé, et Ferrnez avait senti peu à peu l'indifférence se glisser dans son cœur. Bien plus, par moments il se prenait à penser aux parents de l'orphelin qui étaient Russes...

Anika et Paël avaient été élevés ensemble; le même berceau les avait recueillis, la même tendresse les avait couverts, les mêmes joies, les mêmes peines, les avait unis jusqu'à l'âge de 14 ans.

Ce fut à cette époque que la vie se révéla à eux, par une douleur amère; Anika fut mise en pension à Pesth.

Cette séparation de deux êtres qui se complétaient l'un l'autre fut terrible pour Paël, son chagrin fut si violent, son cœur ressentit un si grand vide que sa santé devint chancelante et que Vilmos, qui avait résolu de le mettre au collège, ne put s'y résoudre, craignant pour les jours de ce malheureux enfant.

Il essaya donc de lui donner lui-même les premiers éléments de l'instruction.

C'était un spectacle touchant que de voir pendant les longues veilles d'hiver, la douceur et la patience de cet ancien soldat enseignant à l'orphelin cette science que lui-même avait toujours méprisée.

Ses premiers efforts furent stériles, l'intelligence de

l'enfant, endormie par la douleur, se refusait à tout; en vain Véronka, craignant que cette apathie de Paël ne lui aliénât l'affection de Vilmos, essayait-elle à son tour en l'absence de son époux de délier cet esprit rebelle, rien n'y faisait, l'enfant restait sombre, triste, concentré en lui-même.

Un jour cependant, le réveil se produisit.

La première lettre d'Anika parvint à la ferme. Paël en entendit la lecture; il sentit qu'Anika lui parlait, il perçut comme un écho lointain qui lui apportait cette voix aimée, et dès lors il n'eut plus qu'une seule pensée, qu'un but unique vers lequel il concentra toutes ses forces: il voulut écrire aussi.

Le charme était rompu; un mois après, il écrivait à Anika, et Vilmos, fier de ce succès, se l'attribuait tout entier, disait dans la naïveté de son cœur :

— Vois donc, Véronka, ne te l'avais-je pas dit que je lui apprendrais tout ce que je voudrais? Hé, hé! je veux que dans deux ans il en sache autant que moi!

Une correspondance incessante s'établit entre les deux enfants.

Ainsi se passèrent trois années.

Un jour Paël vit descendre de la voiture qui devait ramener sa petite Anika, une grande jeune fille, belle comme un ange, et dont le regard alla jusqu'au plus profond de son âme. Depuis ce jour il ne revit plus sa petite sœur; un souvenir ineffaçable lui resta au fond du cœur, il n'osa plus parler d'elle à cette jeune femme qui la remplaçait, à peine osa-t-il lever les yeux sur elle en lui disant: « Mademoiselle » d'une voix tremblante; long-

temps il resta gauche, timide, embarrassé; trois mois s'étaient écoulés depuis cette époque au moment où nous reprenons ce récit, et ces trois mois, Paël les avait passés à se demander s'il devait dire Mademoiselle ou Anika à celle qui l'avait quittée enfant et qui lui revenait femme.

— Allons, Ferrnez, un coup de vin pour nous remettre tout à fait, disait Vilmos au moment où Véronka triomphante apportait l'énorme pudding auquel elle avait donné tous ses soins; viens, Anika, viens sur mes genoux, comme au temps où tu étais petite.

— Sais-tu, Véronka, que ce n'est plus une enfant? la voilà aussi grande que toi! Qui eut dit que nous aurions jamais une belle grande fille comme cela? Nous devenons vieux, Véronka! il nous faudra céder la place à d'autres; nous vois-tu grand'mère et grand'père?

Et Vilmos, riant, caressait les boucles soyeuses d'Anika dont le visage tout rouge de plaisir se cachait dans la poitrine de son père.

Paël, lui, avait perdu contenance; pour se cacher à tous les yeux, il venait de se baisser et fit mine de chercher sous la table une serviette qui pourtant était sur ses genoux.

— Comme te voilà rouge, Paël, fit Vilmos, c'est la réaction qui se fait. Oh! la jeunesse! Te souviens-tu, Ferrnez, de nos marches dans les gorges de Chockmen, des trois jours que nous y avons passés sans boire, manger ou dormir? J'ai toujours eu dans l'idée que cela avait été pour quelque chose dans les deux coups de sabre que ce colonel russe t'avait allongé; hein, mon vieux brave?

— S'il m'a donné deux coups de sabre, c'est lui qui en est mort, s'écria Ferrnez, heureux et fier des paroles de son maître qui lui rappelaient son plus bel exploit. Ah, ha! s'ils n'avaient pas été onze, et nous trois seulement, nous serions encore retournés sur nos jambes! Tandis que, comme ça, nous sommes restés tous les quatorze sur le carreau!

— Oui, ce fut un rude combat, et je voudrais encore le recommencer. Qui sait? Ferrnez, nous ne sommes pas encore si vieux! et il y a encore des Russes!

— Vive Dieu, je crois bien qu'il y en a encore, et plus que jamais! On en a cependant bien tué là-bas en Crimée! Mais maintenant, on ne se bat plus comme de notre temps, on ne se voit plus d'aussi près. Quel dommage que nous n'ayons pas pu y aller! mais qui sait, M. Vilmos? on disait hier, à Jassy, que les Russes se remuaient encore; pour sûr ils recommenceront.

— A ta santé, à ta santé, mon brave Fernez! à la patrie absente! Bénissons la chance qui nous réunit tous ici, et prions pour les malheureux.

Puis la rasade achevée: — Allons, ma petite Anika, s'écria Vilmos, il y a là dans ma valise quelques petites choses à mettre au pied de l'arbre de Noël; tu savais bien que je ne t'oublierais pas? ni ta mère non plus, ni Paël, ni Ferrnez.

— Oh! moi non plus, petit père, moi non plus, je ne t'ai pas oublié! s'écria la joyeuse enfant, et, se penchant vers l'arbre de Noël :

— Voilà mon cadeau pour toi, fit-elle en tendant à Vilmos un petit paquet enveloppé dans du papier de soie re-

tenu par un petit ruban bleu. Ceci c'est pour maman; ceci c'est pour Paël, ajouta-t-elle en rougissant et en tendant au jeune homme cette petite boîte que nous lui avons vu suspendre à l'arbre; et ceci pour mon ami Ferrnez.

Ce fut alors à qui embrasserait et remercierait l'aimable enfant.

Paël reçut d'une main tremblante son petit cadeau; il leva vers Anika ses yeux humides de larmes, et, ne trouvant aucun mot, d'un mouvement rapide qui échappa à tous, il porta le précieux sachet à ses lèvres.

Anika, confuse, s'élança vers son père.

— Maintenant, mes enfants, s'écria Vilmos, radieux au milieu des transports de joie qui l'entouraient, embrassons-nous et fêtons une dernière fois Noël. Le punch! le punch!

Bientôt après, Vilmos et Ferrnez qui, disons-le en passant, n'avaient jamais méprisé, ni un coup de vin, ni un bol bien flambant, armés chacun d'une de ces longues pipes au tuyau de mérizier, causaient de la gérance du domaine; puis reprenant un regain de jeunesse à mesure que le punch leur réchauffait le cœur, ils commençaient pour la centième fois le récit de leurs combats et, pour la centième fois, Vilmos essayait de faire comprendre à son fidèle Ferrnez, les causes politiques qui avaient engagé la Russie à combattre la Hongrie en 1848.

Pendant ce temps, Anika, sa mère et Paël se racontaient mille petits riens.

Minuit sonna.

Vilmos se levant, invoqua le Seigneur et bénit toute sa famille groupée autour de lui.

Une heure après, tout reposait dans la ferme.

VI

Le printemps était revenu.

Le soleil, déjà vers la moitié de sa course, resplendissait dans ce ciel d'un bleu limpide et profond que l'Orient seul possède. Sa douce chaleur emplissait l'air; des senteurs tout à la fois âcres et douces passaient, apportées par la brise des profondeurs silencieuses des forêts bourgeonnantes. Des murmures infinis s'élevaient mystérieux et tendres, et semblaient parler à l'âme le langage des âmes. Pas une voix ne se faisait entendre, un pieux recueillement présidait au doux enfantement de la nature.

Au fond du jardin qui s'étendait derrière la ferme, assis sur un petit banc qu'abritait la charmille rougeâtre, Paël, la tête appuyée dans les deux mains, paraissait plongé dans une réverie profonde; ses pensées l'absorbaient même à ce point, qu'il n'entendit pas le léger frôlement d'une robe, et qu'un cri de surprise s'échappa de ses lèvres quand il entendit la voix d'Anika lui disant :

— Comment, Paël, vous êtes ici, et voilà papa, cherchant après vous, qui part pour les prairies où on lui a dit que vous étiez!

Mais Paël, en proie à une muette extase, la contemplait avidement; il entendait les paroles de la jeune fille,

sans en comprendre le sens; il aspirait leur douce mélodie comme parfois on se laisse bercer par de suaves accords sans en rechercher l'harmonie.

Ce regard qui l'enveloppait toute entière apporta un trouble profond dans l'âme d'Anika; et cherchant à le dominer :

— Qu'avez-vous, Paël? fit-elle en balbutiant, et sa voix trahissait l'émotion qui faisait bondir son cœur.

Mais ce silence de l'extase, nul ne put le troubler; Anika releva les yeux doucement, et ses yeux attirés irrésistiblement se baignèrent dans le regard de Paël.

Quel souffle vint alors réunir leurs idées? Quelle éfluve mystérieuse enveloppant l'âme de la jeune fille vint la confondre dans celle de Paël?

Le souffle qui porte à la fleur le baiser d'une fleur pourrait nous le dire, car à lui seul la nature en confie le secret.

Paël, à genoux, avait saisi la main d'Anika.

A peu près à la même heure où Paël et Anika échangeaient l'aveu de leur amour, Vilmos et Ferrnez suivaient au pas de leurs montures un long chemin de terre traversant la campagne et menant aux prairies.

Ferrnez parlait.

— Oui, M. Vilmos, voilà déjà longtemps que je le pense, et je n'ai jamais osé vous le dire, mais bientôt M^{le} Anika aura ses 20 ans, c'est l'âge où l'on se marie.

— Mon brave Ferrnez, Anika est encore une enfant, donnons-lui le temps de grandir, elle sort à peine de pension.

— Une enfant, une enfant! cela vous paraît, M. Vilmos, mais toujours est-il qu'elle aura tantôt 20 ans, à 20 ans on n'est plus un enfant! je me souviens qu'à 20 ans je

— Eh! je le sais bien qu'elle a 20 ans! tu me le dirais dix fois que je ne le saurais pas plus que je ne le sais! D'ailleurs Anika ne songe pas à se marier, et il vaut mieux ne pas lui en parler, cela viendra toujours assez tôt.

— Je ne dis pas non, et ce serait pour nous une grande douleur si elle devait nous quitter, mais.....

— Et puis, Ferrnez, poursuivit Vilmos, où veux-tu que je lui trouve un mari convenable? Nous n'avons qu'un enfant, et du diable si je n'y regarde pas à cent fois avant de la confier à un mari. D'ailleurs, j'ai mon projet, et nous irons passer l'hiver prochain à Bucharest, nous verrons là ce qu'il convient de faire.

— L'hiver prochain, c'est bien long à venir, M. Vilmos?

Avec cet instinct qui nous porte, en amour comme en amitié, à être jaloux de l'affection de celui que nous aimons, et à ne pas supporter l'idée que cette affection pourrait se partager, Ferrnez s'était mis en garde depuis le jour de Noël où il avait surpris ce regard, ce trouble de Paël et d'Anika, en se revoyant.

Depuis, mille petits riens avaient encore attisé sa jalouse susceptibilité. Ce n'était pas que dans sa pensée il craignit que Paël put jamais trahir son bienfaiteur et oser lever les yeux jusque sur sa fille.

Il connaissait trop les généreux instincts, le noble caractère de Paël pour le soupçonner. Cependant, une

vague appréhension l'agitait; pour lui, habitué au commandement, eut-il même songé que l'amour se fut glissé dans le cœur des enfants, il n'y eut pas attaché une bien grande importance, se figurant qu'en amour comme à la guerre, un simple commandement suffit pour faire faire volte face. Il avait épié, n'avait rien surpris et au fond il était tranquille; en acquit de conscience cependant, lui qui n'avait jamais caché aucune de ses pensées à son maître, il s'était résolu, si pas à lui confier son doute, tout au moins à l'amener sur la trace, afin qu'il put de lui-même se prémunir.

Cette première occasion venait de lui échapper, il se réserva d'en saisir une autre. Elle ne tarda pas à se présenter, et cette fois il résolut de brusquer les choses.

On était alors en juin :

Par une de ces douces soirées où après une chaleur dévorante l'on respire avec délices la fraîche brise du soir, Vilmos et Ferrnez, assis sur un petit tertre de gazon, suivaient de l'œil les efforts intrépides de Paël qui, dans la prairie, domptait une jument rebelle. La lutte durait depuis longtemps; cheval et cavalier ruissaient de sueur, mais on voyait que la bête vaincue, ne résisterait plus longtemps.

Vilmos anxieux avait suivi toutes les pérégrinations de ce combat où chacun des deux adversaires luttait de force et d'adresse.

— Courage, Paël, crie-t-il, courage, elle faiblit, encore un effort!

Quelques instants après, la bête docile se rangeait aux allures que lui imprimait son cavalier.

— Bravo! fit Vilmos, bravo! Paël, bravo! mon garçon.

Puis se retournant vers Ferrnez :

— Voilà ce qui s'appelle dresser un cheval! Et dire que c'est moi qui ai appris à ce grand garçon à monter à cheval! Qu'en dis-tu?

— Je dis, M. Vilmos, que certes M. Paël est un de nos beaux cavaliers. Eh! eh! ajouta-t-il en riant, je ne suis pas seul de mon avis; bien des jeunes filles le partagent!

— Et elles ont parbleu raison, Ferrnez; vois donc quelle fière tournure il a, quelle force dans ce jeune corps!

— Oui, oui, les jeunes filles aiment tout cela, insista Ferrnez.

— Regarde-moi avec quelle souplesse il mène sa bête! Te souviens-tu, Ferrnez, quand nous étions jeunes?

— Ah, quand nous étions jeunes, les jeunes filles nous regardaient aussi volontiers qu'elle regardent aujourd'hui Monsieur Paël!

— Bah! chaque chose a son temps, mon brave Ferrnez; il faut que jeunesse s'amuse, et, franchement, fait comme il l'est, Paël aurait bien tort de faire languir ses amoureuses! on peut dire de lui que c'est un beau garçon, on en voit rarement de pareils!

— C'est ce que je pensais tout à l'heure, M. Vilmos, et je me disais à part moi, que je souhaiterais à notre chère demoiselle un mari comme M. Paël.

— Que veux-tu dire? s'écria Vilmos en se retournant vers Ferrnez, pour le regarder dans les yeux, comme

s'il eut voulu sonder jusqu'au fond de son âme. Que veux-tu dire?

Ferrnez supporta le regard du maître avec impassibilité.

— Je dis, répéta-t-il, que je souhaite à M^{lle} Anika, qui est maintenant à l'âge où l'on se marie, que je lui souhaite un mari beau, jeune, souple, élégant, fort....

— Bien, bien, fit Vilmos l'interrompant, retournons. Et sans ajouter un mot il se dirigea vers la ferme, Ferrnez le suivit; cette fois, pensait-il, je crois que le coup a porté, je puis dormir tranquille, j'ai fait mon devoir.

Toute la soirée, Vilmos fut songeur; plusieurs fois, Ferrnez surprit son regard épiant les deux jeunes gens. A la fin du souper, Vilmos appela Anika, et la prenant sur ses genoux, la regardant avec attendrissement :

— Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, ma petite Anika? fit-il; dis, aimes-tu bien ton père?

— Oh! petit père, pourquoi me demandez-vous cela d'un air si triste? et sa tête gracieuse s'inclinait sur l'épaule de Vilmos.

Les yeux d'Anika étaient humides de larmes. — Mon enfant! ma chère enfant! s'écria Vilmos en la pressant dans ses bras.

Il leva les yeux sur Ferrnez comme si dans sa pensée il voulut lui reprocher les larmes de l'enfant. — Mais Ferrnez lui-même était si ému que ses soupçons disparurent.

— Allons, allons, ma petite Anika, vas-tu t'attrister parce que je te demande si tu m'aimes bien? Embrasse-moi bien fort et dis-moi : Oui, père, oui, de tout mon cœur!

VII

Nous avons dit que la chambre d'Anika était située au-delà de celle de ses parents, de sorte qu'on ne pouvait y pénétrer qu'en traversant cette dernière, la porte donnant sur la salle à manger étant depuis longtemps condamnée.

Quelques heures après la scène que nous venons de retracer, tout paraissait dormir dans la ferme.

Cependant, une ombre silencieuse se glissait le long des murs des jardins et venait s'arrêter sous les fenêtres d'Anika.

C'était Paël.

Après avoir longtemps écouté, aucun bruit ne se faisant entendre, il étendit la main au travers des barreaux, et son ongle heurta faiblement la vitre, si faiblement, qu'à peine lui-même l'entendit.

A cet appel la fenêtre s'ouvrit lentement, et Anika parut. Ses longs cheveux flottants, retenus sur les tempes par un ruban de soie bleue, l'enveloppaient toute entière, et les pâles rayons de la lune qui venait de paraître l'environnaient et la faisaient se dessiner dans l'ombre de la chambre comme une douce vision.

Haletante, elle se pencha vers Paël et d'une voix si douce qu'elle ressemblait à un soupir :

— Paël, mon bien-aimé, soupira-t-elle.

Paël, appuyé sur le rebord de la fenêtre, la contemplait avec extase.

— Anika, Anika, merci de ton amour ! Oh ! laisse-moi te voir, laisse-moi t'adorer, toi dont le cœur est si bon, toi dont le regard est plus doux que celui des anges ! — Pourquoi trembler ? Ne crains rien, qui pourrait nous voir ? ne suis-je pas près de toi ? Oh ! dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes !

— Oui, je t'aime, Paël, oui, je t'aime, mais j'ai peur.

Paël avait saisi sa main et la couvrait de baisers ardents.

— Pourquoi trembler ? notre amour n'est-il pas bénii du ciel ? ne t'ai-je pas dit que ma vie était à toi, que mon amour s'ensevelirait avec moi dans la tombe ?

— Oui, Paël, tu m'aimes, je le sens, mon cœur me le dit ; mais ce soir, lorsque mon père m'a demandé si je l'aimais, lui, il m'a semblé qu'il lisait au fond de mon cœur et qu'il y voyait que mon âme était à toi. Je me suis sentie si triste, que les larmes me sont venues aux yeux. J'aurais tant voulu en ce moment t'appeler près de moi pour que nous soyons réunis dans les mêmes bras, et qu'ensemble nous recevions les mêmes caresses !

— Oh ! je souffrais aussi, Anika, et je fus prêt à me jeter aux pieds de ton père, à lui dire que moi aussi je t'aimais, à lui dire notre amour, à lui demander sa bénédiction ! Un moment je ne fus plus maître de moi ; j'allais le faire ; je ne craignais rien, ni son mépris, ni sa colère, tant l'amour ennoblit mon âme, tant ton amour me donne de force ; j'étais heureux en songeant qu'il aurait pu me tuer et que je serais mort à tes pieds. Déjà je me

levais, quand mes yeux rencontrèrent ceux de Ferrnez qui m'observaient. Alors je n'osai plus, car devant lui je n'aurais pas su endurer les reproches de ton père. — Anika ! tu sais ce que je suis ! c'est sur le grand chemin que ton père m'a recueilli ! je suis un enfant abandonné.

— Oh tiens, il faut que je te le dise, reprit Paël tout entier à sa douleur, te souviens-tu du jour où, sous la charmille, j'osai t'adorer et me prosterner devant toi ? eh bien, ce jour-là, j'étais décidé à partir, à fuir loin d'ici en emportant mon secret au fond du cœur. J'avais voulu, avant de quitter ces lieux où j'avais grandi près de toi, revoir encore ce petit banc, cette charmille où tant de fois, enfants, nous avions passé des journées entières. J'étais là, rappelant mes souvenirs, les recueillant pour les graver au fond de mon cœur ; c'était avec des délices ineffables que je sentais les tortures de mon âme ; j'étais heureux de mes douleurs en songeant que c'était pour toi que je souffrais. — Je te revoyais enfant, je te sentais auprès de moi ; en ce moment suprême je disais mon amour à cette terre que nous avions foulée, à ces arbres qui nous avaient abrités, je leur disais mon amour, comme si, en les quittant pour toujours, je voulais qu'ils te redissent le secret de mon cœur.... lorsque tout à coup je te vis paraître. Je crus que mon esprit avait créé ton fantôme, que le destin permettait que tu m'apparusses une fois encore en ces lieux si chers en souvenirs, et tombant à tes pieds, je t'adorai ; je t'adorai, mon Anika chérie, comme on adore les anges... et, lorsque soudain, saisissant ta main adorée, le sentiment de la réalité me revint, un bonheur ineffable m'en-

vahit tout entier, je sentis que toi aussi tu m'aimais, que mon âme s'unissait à la tienne. Oh! que ne suis-je point mort en ce moment; Anika, Anika! que n'ai-je pas souffert depuis!

Et des larmes brûlantes coulaient sur la main de la jeune fille.

— Parle encore, Paël, oh! parle encore, dis-moi que tu m'aimes. — Pourquoi pleurer? notre amour s'élève au-dessus du monde entier, rien ne peut nous séparer...

Et longtemps ils restèrent ainsi.

— Paël, pourquoi pleurer? répétait Anika; mais je t'aime! — Je t'aime parce que le malheur t'a jeté seul sur la terre; je t'aime parce que tu souffres; je t'aime parce que ton âme a besoin de la mienne pour la soutenir; je t'aime parce que je suis seule à t'aimer et que ton cœur est tout entier à moi! Je te le jure, Paël, sur notre amour, je serai ta femme, mon pauvre délaissé! je m'appuierai sur toi, noble cœur.

— Anika, sois bénie, tu me rends le courage, la force et la vie. Ecoute: demain j'irai me jeter aux pieds de ta mère; je lui dirai tout, je lui dirai notre amour, je lui parlerai si bien, que j'en suis sûr mes larmes iront à son cœur. Elle comprendra nos souffrances, car elle est bonne, elle te chérît; ton amour m'élève et me rend digne de toi: je me soumettrai à tout ce qu'elle ordonnera; et, si malgré mes prières elle me repousse, Anika, je mourrai, emportant ton amour.

L'aube naissante colorait le ciel de ses vagues rayons, lorsque Paël quitta Anika, ivre de joie, confiant dans l'avenir, fort qu'il était de son amour.

VIII

Le soleil joyeux lançait par les fenêtres ouvertes ses rayons étincelants et éclairait la salle à manger où Anika, allant et venant, enlevait le couvert du déjeuner. Paël, appuyé contre la cheminée, la regardait en silence.

Ils étaient seuls.

— Ecoute, Paël, dit Anika, mon père va partir avec Fernez pour les terres du haut; maman sera seule ici, moi, je m'en irai attendre au fond du jardin; toi, pendant ce temps, parle-lui. — Du courage, Paël, du courage, ne suis-je pas à toi? n'en ai-je pas fait le serment? Chut! on vient.

Vilmos sortait de sa chambre.

— Ainsi, tu ne nous accompagne pas, Paël?

— Excusez-moi, père, fit-il, mais je crois que je ferais mieux d'aller jusqu'aux prairies voir ce qui s'y passe.

— Comme tu voudras, comme tu voudras, mon garçon, nous tâcherons de repasser par là tantôt.

En entendant dans la cour la voix de Vilmos demandant son cheval, Paël leva les yeux au ciel comme pour le remercier de ce premier secours qu'il lui envoyait en éloignant Vilmos de la maison.

— Du courage! se dit-il, c'est maintenant le moment. Mais il n'est pas parti, attendons encore. — Au fond de son cœur il était heureux de ce dernier moment de répit.

Il se prit à rêver; le bruit qu'une porte fit en se refermant le tira de sa torpeur. — Anika sortait de la chambre de sa mère. Elle s'élança vers lui : — Courage, courage, dit-elle tout bas.

— Oh! oui, j'en aurai, j'en aurai, murmura Paël tremblant, tandis qu'une sueur glacée lui montait au front, et qu'une singulière défaillance s'emparaît de son être.

Au même instant, Véronka, une corbeille pleine de linge sur les bras, parut sur le seuil de sa chambre.

— Tiens, je te croyais parti avec Vilmos, dit-elle en voyant Paël.

Celui-ci fit un pas en avant : — Non, dit-il, je ne suis pas parti, j'ai voulu vous voir, vous parler...

— Qu'as-tu, Paël? tu es tout pâle! mon Dieu, ajouta-t-elle, s'est-il donc passé quelque chose avec Vilmos?

— Ma mère, ma mère! s'écria Paël en se précipitant aux genoux de Véronka et saisissant sa main, ma mère, je suis bien malheureux!

— Paël, mon enfant, tu m'effrayes, qu'as-tu donc? Voyons, relève-toi, conte-moi tes peines... dis-moi ce que tu as, je te consolerai, mon grand enfant!

— Oh! que vous êtes bonne, ma mère! oui, je sens près de vous la force de vous dire mon secret, de vous le confier, à vous qui remplacez celle que j'ai perdue... Oh! pardon! pardon, ma mère, j'aime... j'aime...

— Eh bien, mais ne te désespère pas pour cela; voyons, Paël, mon ami, dis-moi tout...

— Oh! ma mère, si vous saviez ce que je souffre, si vous saviez comme je l'aime!

— Mais qui donc aimes-tu?

— Elle, elle,... Anika, fit Paël en relevant la tête.

A ce mot, une pâleur livide s'était répandue sur les traits de Véronka, d'un brusque mouvement elle s'était redressée, elle porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battements.

A ce moment, la porte s'ouvrit brusquement, et Vilmos, essoufflé, parut sur le seuil en criant : — Véronka, Véronka! j'ai oublié.....

Mais il n'acheva pas; son regard venait de tomber sur le groupe qu'il avait devant lui.

— Qu'est-ce? s'écria-t-il. Qu'y a-t-il?

Véronka s'avança au-devant de lui, et montrant de la main Paël toujours agenouillé : — Il aime notre fille!

— Malheureux! s'écria Vilmos en brandissant son fouet sur la tête de Paël. Malheureux!

— Vilmos, Vilmos! s'écria Véronka en s'élançant entre lui et Paël...

Mais il était trop tard, le fouet s'était abattu.
Un rugissement se fit entendre.

Plus prompt que l'éclair, Paël se mit debout. Pâle, les veines du front gonflées, les points crispés, la figure bouleversée, il regardait Vilmos.

Qu'allait-il se passer?

Au même instant, Anika, qui avait vu revenir son père, qui avait entendu sa malédiction et qui prévoyait un malheur, parut sur le seuil.

D'un seul coup d'œil elle eut tout deviné! la vue de Paël prêt à bondir sur son père lui arracha un cri.

A ce cri, Paël se calma, son œil hagard alla de Vilmos à Véronka, de Véronka à Anika, subitement il s'élança

hors de la chambre. Il courut droit à l'écurie, se jeta sur le premier cheval qu'il rencontra et traversa la cour comme un éclair.

Mais en ce moment suprême une voix parvint jusqu'à lui; il leva les yeux et vit Anika à sa fenêtre, pâle, les cheveux flottants :

— Paël, Paël, je t'aime, je t'aime! lui cria-t-elle.

Paël entendit ce mot; son cœur le recueillit, mais emporté par sa course rapide, il disparut, allant où le destin l'appelait.

En pénétrant dans sa chambre, on trouva Anika inanimée sur le parquet.

— Femme, dit Vilmos, à partir de ce jour, le malheur est entré dans notre maison.

IX

PAËL A ANIKA

Que mon premier mot soit un mot d'amour, que je te dise que je t'aime, mon Anika, que je te dise que mon cœur est toujours près de toi

J'entends encore, j'entendrai toujours les derniers mots que tu as prononcés.

— Je t'aime, m'as-tu dit, je t'aime et ma vie est à toi.

Oh! merci de ton amour, il fait ma force, il fera notre bonheur.

Notre amour nous protège; j'ai trouvé le moyen de te faire parvenir mes lettres.

Celle-ci te sera remise par Naé, mais chaque jour tu en trouveras une dans le creux de la grosse pierre auprès du petit banc où nous allions, étant petits, nous asseoir, où pour la première fois je t'ai dit mon amour.

Je ne puis aujourd'hui te conter par suite de quelles aventures extraordinaires je suis à même de te faire tenir mes lettres et de recevoir les tiennes.

Demain je t'écrirai, ou plutôt cette nuit. Oh! si je pouvais avoir une lettre de toi! Tu peux sans crainte la confier à Naé.

Je t'aime, Anika, je t'aime, viens sur mon cœur, repose-toi dans mon amour, il est assez grand pour nous abriter tous les deux.

Ton PAËL.

PAËL A ANIKA.

— Ce qui m'est arrivé est étrange; je vais essayer de te le conter.

Au moment où je sortis de la ferme, chassé par ton père, j'étais fou de rage et de douleur. Au hasard, sans me rendre compte de la route que je suivais, je m'élançai, enfonçant les éperons dans les flancs de mon cheval.

Combien de temps dura cette course échevelée, je ne saurais le dire; le vertige s'était emparé de moi, j'allais sans aucun sentiment, mon âme s'était en quelque sorte séparée de mon corps. Je pensais à toi, à nos amours

brisées; le désespoir ne me laissait qu'une seule pensée, celle de savoir quel genre de mort j'allais choisir.

Tout à coup je fus tiré de ma torpeur par une voix étrange qui prononçait mon nom. — Etais-ce le réveil de mon âme qui s'opérait? Je ne sais; mais à cette voix aigre, perçante et fausse qui m'appelait, je sentis un frisson aigu me parcourir tout entier. — Cette voix, pourtant, ne m'était pas étrangère, je l'avais déjà entendue. Je relevai la tête, et voici ce que je vis.

J'étais auprès d'un puits dont les grands bras s'élevaient dans l'air. Auprès de ce puits était un léger chariot attelé de trois chevaux, à la manière russe, le cheval du milieu couronné par le grand cerceau de bois, les deux autres placés en dehors. Auprès d'eux, leur présentant à boire, se trouvait un homme vêtu d'une grande houppelande serrée à la ceinture par une écharpe de soie de différentes couleurs.

La vue de cet homme me fit tressaillir et m'inspira un mouvement d'horreur.

Je n'essayerai pas de te le décrire, j'ai beau chercher par quels mots je pourrais te le dépeindre, je n'en trouve aucun, car sa figure épaisse, surchargée de graisse, n'avait pas de traits et ne présentait qu'une difformité.

— Mon premier mouvement fut de m'éloigner avec dégoût; je rendis la main à ma bête, mais je la sentis faiblir sous moi; épuisée, les naseaux fumants, poussant de sourds hennissements, elle aspirait l'eau fraîche du puits. — J'en eus pitié, je mis pied à terre.

Maintenant que je me rappelle tous ces détails, je dois reconnaître que la providence me guidait.

L'homme, un baquet d'eau à la main, s'approcha de mon cheval.

— Oh! oh! fit-il, voilà une bête qui n'ira plus loin; puis, me considérant attentivement: — Paël Sélivanoff, me dit-il, qu'as-tu donc? que se passe-t-il?

Pour la première fois j'entendais ce nom de Sélivanoff; il produisit sur moi un effet étrange; on eut dit cependant que je l'avais déjà entendu, un faible écho semblait le rappeler à ma pensée.

— Je ne m'appelle pas Sélivanoff, m'écriai-je. Qui es-tu pour oser m'appeler d'un nom qui n'est pas le mien?

— Je suis ton oncle, je suis Ivanoff Sélivanoff.

Je reculai avec un mouvement d'horreur; déjà, je levais mon fouet pour châtier celui que je considérais comme un vil imposteur...

— Jeune homme, reprit-il en voyant mon mouvement, respecte le frère de ton père!

Mon bras retomba inerte, que se passait-il en moi?

— Je devine tes souffrances; l'Eternel t'a amené vers moi pour que je te console dans tes jours d'affliction. — Oublie ton emportement, Paël Sélivanoff, ou plutôt Ivanoff Sélivanoff, car Paël n'est pas ton nom, ne songe qu'à remercier le Très-haut qui t'a amené vers moi pour que je guérisse tes maux et que je te ramène vers lui. Assieds-toi là, pendant que je vais soigner ta monture. Puis nous causerons.

J'étais anéanti; au premier mouvement de colère succéda un abattement profond, le sentiment de la douleur me revenait. Je me laissai tomber sur le gazon et, la

tête dans les mains, je me pris à pleurer en songeant à toi.

J'eus honte de ma faiblesse en voyant tout à coup debout, devant moi, l'homme qui me considérait.

Je me relevai.

— Je vous pardonne, lui dis-je, vos propos qui sont peut-être ceux d'un insensé. Adieu.

Je m'élançai vers mon cheval; les soins qu'il avait reçus l'avaient un peu ranimé; je repris ma course insensée.

L'homme, me considérant toujours, n'avait pas dit un mot; au moment où je m'éloignais, je le vis se diriger vers son attelage.

Je sentais cependant ma pauvre bête flétrir sous moi; j'allais m'arrêter, lorsque j'entendis derrière moi un roulement rapide; je me retournai; à moins de trois cents mètres, dans un tourbillon de poussière, je distinguai l'attelage de cet homme étrange volant sur la route, et lui-même je le vis, penché sur ses chevaux, semblant les exciter.

— C'est trop fort! m'écriai-je, ce fou va-t-il me poursuivre?

Rassemblant les rênes, j'enlevai mon cheval; la pauvre bête me comprit et me donnant sa vie, fit un effort désespéré; elle franchit deux mille mètres environ, mais tout à coup, les pieds de devant se dérobèrent et nous roulâmes tous les deux dans la poussière du chemin. Le choc fut si violent, que je perdis connaissance...

Lorsque je revins à moi, il faisait nuit; j'étais couché dans un bon lit; tout d'abord, je me crus encore

dans ma petite chambre de la ferme; le souvenir confus de ce qui s'était passé m'apparaissait comme un cauchemar effrayant. Cependant le sentiment de la réalité me revenait; peu à peu je distinguai vaguement les objets qui m'entouraient; tout m'était étranger; je portai la main à mon front comme pour aider mon cerveau à se souvenir; un linge glacé l'entourait.

Alors je me ressouvinis, toutes mes douleurs se réveillèrent, et, opprimé, haletant, je poussai un grand cri en essayant de me lever. — Je me mis sur mon séant.

Au même instant, une ombre qui veillait au chevet de mon lit s'approcha lentement, et une voix me dit en murmurant :

— Souffres-tu?

— Où suis-je? m'écriai-je, où suis-je?

— Calme-toi, calme-toi, tu es chez un ami, chez un frère. Au nom du ciel, calme-toi...

— Qui êtes-vous? qui êtes-vous? répétais-je.

— Ne me reconnais-tu pas? je suis Ivanoff...

— Ah! je me rappelle maintenant! je me rappelle, et je retombai sur ma couche.

Ivanoff eut bientôt allumé au feu de la veilleuse qui entretenait une demi-clarté dans la chambre, une lampe préparée. Il s'approcha de moi, détacha le bandeau qui enveloppait mon front et se prit à examiner la légère blessure que je m'étais faite dans ma chute. En proie aux mille pensées qui me torturaient, je le laissais faire sans même savoir ce qu'il faisait.

Tous les événements du jour repassaient sous mes yeux; semblables à un long cortège de fantômes, ils dé-

filaient un à un devant moi. Je revoyais ton père me chassant, j'entendais sa malédiction, je te revoyais, toi, ma douce Anika, je te revoyais à ta fenêtre, je sentais encore ton doux regard se reposer sur moi; puis venait cette course échevelée, puis apparaissait Ivanoff, puis, puis... me sentant encore en vie, des sanglots convulsifs s'échappèrent de ma poitrine.

— Le véritable courage, mon fils, me dit Sélivanoff, consiste à savoir souffrir; pourquoi te lamenter? Dieu t'a-t-il donc abandonné? Crois-tu qu'il ne soit pas là pour te soutenir et te protéger? Ses desseins sont impénétrables; s'il a voulu que tu souffres aujourd'hui, c'est que dans sa justice infinie il a cru cette épreuve nécessaire et qu'il te garde pour l'avenir, la paix et la consolation. — Ne parle pas, fit-il, en voyant que je voulais l'interrompre, ne parle pas. — Dans le malheur, mon fils, élève ton âme vers l'Eternel notre Dieu, il est un soleil et un bouclier; prie, mais ne te plains pas, avec la prière te reviendra l'espérance. — Espère, espère.

— Tu perds une famille qui t'étais étrangère pour retrouver ta famille à toi, pour retrouver ton propre sang. — Suis les chemins que te trace la main de l'Eternel. — Depuis le jour où tes parents moururent, j'ai toujours veillé sur toi: confiant dans le Seigneur, j'ai attendu l'instant où il te rendrait à nous, ce jour est arrivé; la colombe n'a pu rester dans le nid du vautour qui l'avait enlevée. Béni soit le Seigneur notre Dieu! Ne te désespère pas, ce serait douter de lui. Il a voulu t'amener au bonheur en te faisant suivre une voie de douleur, bénis-le dans sa bonté! Tes douleurs me sont

chères, parce que je le sens, elles sont l'acheminement vers la félicité suprême. Que l'espérance rentre dans ton cœur, mon fils, qu'elle en chasse le désespoir qui l'agit et tu seras celui dont le prophète a dit: Je l'attacherai comme un clou en un lieu ferme, il sera un trône de gloire dans la maison de son père. — Encore une fois, je sais tout ce qui s'est passé; je devine tes souffrances, mais au nom de celui qui habite dans l'éternité je te dis d'espérer. Ta blessure n'est rien, l'âme seule est atteinte. Demain nous causerons. Jusque-là, repose-toi. Tiens, prends ce cordial.

— Mais qui êtes-vous donc, vous qui me dites d'espérer quand tout bonheur est perdu pour moi?

— Je te l'ai déjà dit, je suis le sang de ton sang, tu es la chair de ma chair et Dieu m'a choisi pour te ramener à lui.

En disant ces paroles il m'avait présenté une cuillerée d'un cordial doux et pénétrant. A peine l'eus-je goûté que je sentis un sommeil invincible descendre sur moi; je voulus parler encore, mais mes membres se détendirent, ma bouche ne sut plus articuler les sons que je voulais produire; vaincu par une langueur étrange, infinie, qui envahissait mon être, je retombai sur ma couche.

Le soleil inondait ma chambre de ses rayons, lorsque je m'éveillai.

J'étais seul.

J'étais calme, mes idées claires et lucides; je revoyais toutes les scènes de la veille; ton souvenir emplissait mon âme et j'entendais comme un écho lointain qui me disait: Espère, espère.

Je me pris à considérer ce qui m'environnait. La chambre où je me trouvais était au rez-de-chaussée, garnie de meubles de peu de valeur, mais d'une propreté parfaite; sur le mur blanchi à la chaux était pendu en face de moi un crucifix au-dessous duquel étaient inscrits des caractères tracés en rouge et en noir qui m'étaient inconnus. Deux fenêtres éclairaient la chambre; des plantes grimpantes les garnissaient, et les rayons du soleil passant au travers légèrement tamisés, remplissaient la chambre de joyeux reflets. — Au dehors, j'entendais ces mille bruits qui s'élèvent d'une cour de ferme, le glouissement des volailles, le chant du coq, le piétinement des chevaux que les mouches tourmentent.

Je me sentais renaitre; l'espérance me remplissait le cœur, je m'élançai de ma couche. — Tout en m'habillant, je songeais à ce que j'allais faire; je fus bientôt résolu à retourner aux environs de la ferme, pour tâcher de t'apercevoir. — Que ferai-je ensuite? mon esprit n'alla pas plus loin. — Le cœur dispos, je franchis le seuil de ma chambre, et je me trouvai dans une autre plus vaste qui devait servir de lieu de réunion à toute la famille, car une grande table de chêne, entourée de bancs, semblait, avec les assiettes qui la couvraient, attendre une nombreuse compagnie.

Au bout de cette table un grand fauteuil en chêne, sans coussins, paraissait destiné au maître de la maison.

En franchissant le seuil de la cour, je vis de suite, à la hauteur du soleil, qu'il était 11 heures au moins. — Assis sur un banc rustique que protégeait un vieux mûrier, Ivanoff était profondément absorbé dans la

lecture d'un énorme livre que je reconnus bientôt être un livre de psaumes; tout en lisant, il les murmurait assez haut.

J'allai à lui.

— Je te salue, lui dis-je, je te remercie de tes soins et de ton hospitalité. Je n'ai rien à t'offrir en argent, mais prends cette boucle, conserve-la en souvenir de moi. Je lui tendis en même temps la boucle qui retenait ma ceinture, et qui, dans l'effort de la chute s'était rompue la veille.

— Que le Seigneur te bénisse, mon fils, répondit-il en repoussant ma main, que le Seigneur te bénisse! Garde ce bijou; la récompense du bien que je puis faire, je l'attends de là haut, ce sont les trésors du ciel que j'envie, c'est d'eux seuls que mon âme a soif. Je priais pour toi, poursuivit-il, je demandais au Seigneur de faire pénétrer en toi son esprit de lumière. Une voix secrète me dit que ma prière est parvenue au pied du trône éternel, un secret avertissement me dit qu'elle sera exaucée. Loué soit celui qui est haut et élevé, qui habite dans l'éternité, et dont le nom est le saint!

Ne songe pas à nous quitter encore; l'heure du repas est venue, viens t'asseoir à notre table, car aussi bien je le devine, ta jeunesse a besoin de se reconforter.

— Tu te trompes, Ivanoff, lui répondis-je, mon âme et mon corps sont rassasiés. Merci de ton offre et adieu.

— Jeune homme, fit Sélivanoff m'arrêtant, jeune homme, n'entrave pas les desseins de Dieu, ne détourne pas ses voies. Ne vas pas chercher au loin ce que tu trouveras ici. Deux passions, je le sais, agitent ton faible

cœur; seul et sans guide, elles pourraient t'entraîner dans l'abîme.

L'Eternel a voulu que nous soyons là pour veiller sur toi, pour opérer ton salut. Peut-être même dans ses desseins infinis, ordonnera-t-il que nous t'aïdions à les satisfaire pour te ramener plus sûrement à lui. — D'heure en heure, j'attends celui que nous vénérons comme un chef, celui qui doit dresser les voies que nous devont suivre. Attends sa venue, peut-être ordonnera-t-il de consacrer ton alliance avec celle que ton âme encore dans les ténèbres préfère à tout maintenant.

— Que dis-tu? m'écriai-je. Veux-tu me parler d'elle? Me parles-tu d'Anika?

— Espère en la miséricorde infinie de Dieu, c'est d'en haut que vient le bonheur, espère, mon fils!

— Mais encore une fois, qui donc es-tu, pour oser me dire d'espérer? Quel est ton pouvoir?

— Je suis de ceux qui croient en Dieu, qui le comprennent et savent par tous les sacrifices se rendre dignes du ciel. Je suis de ceux dont l'Eternel a dit :

« Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs une place et un meilleur nom que celui de fils et de filles; je leur donnerai à chacun un renom permanent qui ne sera point retranché. »

— Comme moi, mon fils, je me souviens vaguement avoir cru souffrir aussi; mais depuis que le Seigneur a daigné me rapprocher de lui, en me donnant la force de rompre les liens charnels qui m'attachaient à ce monde, depuis ce temps une transformation divine s'est opérée en moi. Tout mon être s'est réuni à Dieu, et déjà, sur cette mal-

heureuse terre, je goûte le bonheur des élus. Qui je suis? tu le sauras plus tard quand le moment sera venu. — Puisse le saint des saints toucher ton cœur et le ramener à la vérité! — Mais le temps s'écoule; viens t'asseoir à notre table; si tu ne le fais pour moi, fais-le en mémoire du léger service que j'ai pu te rendre, fais-le pour le Seigneur, car j'obéis à sa voix en te disant de rester et d'attendre. Lorsque le soleil disparaîtra à l'horizon, tu seras libre de nous quitter, si toutefois tes desseins ne se sont pas modifiés jusque là.

Le ton d'autorité que prenait Ivanoff, la vague espérance qu'il faisait briller à mes yeux, la connaissance qu'il avait de moi alors que je ne l'avais jamais vu, ce qu'il paraissait savoir de mon amour pour toi, enfin ce langage bizarre dont il se servait, tout contribuait en cet être singulier à éveiller ma curiosité. — Il se disait mon oncle, allai-je trouver en lui un secours inattendu?

Toutes ces pensées me traversèrent l'esprit. Pourtant, ce premier sentiment de répulsion que sa vue m'avait inspiré tout d'abord, subsistait toujours en moi. Bien que je me fusse habitué déjà à sa voix gutturale et fausse, par moments, cependant, elle me procurait un frisson aigu qui m'allait jusqu'au cœur; sa vue m'inspirait toujours un sentiment de répulsion mêlée de dégoût, et je devais me contraindre, me souvenir du service qu'il m'avait rendu pour lui adresser la parole. Encore maintenant, que ces vagues appréhensions ont cédé devant les faits réels de son dévouement, je ne suis pas complètement maître de ce sentiment inexplicable. Tu verras cependant que j'aurais eu tort de m'y abandonner.

Enfin, je cédai à ses instances, et lui promis de rester son hôte jusqu'à la fin du jour.

Vers deux heures, je vis entrer dans la cour une voiture à laquelle étaient attelés, à la manière russe, trois vigoureux chevaux. Blancs d'écume, il s'arrêtèrent devant la porte d'entrée, et je vis descendre de cette voiture un être fantastique dont la vue me produisit un sentiment indéfinissable de surprise, de dégoût, d'horreur, de souffrance; cependant la surprise dominait.

Jamais, en effet, je n'aurais cru possible une semblable créature; l'imagination seule me paraissait capable de la créer, mes sens se refusaient à l'admettre, il me répugnait de penser que la nature eut participé à la formation de cet ensemble vivant.

Je dis *vivant*, car précisément ce qui me frappa le plus, ce fut de voir la vie, ou plutôt le mouvement, agiter ce corps. Le mouvement chez ce personnage était exclusif de la vie; je m'attendais à chaque instant à entendre un grincement de machine, un bruit quelconque de ressort qui implicât l'idée d'une construction. Ce bruit m'aurait soulagé, il aurait détendu mes nerfs; mais ce bruit ne se produisait pas.

Muet je considérais avidement cet *être*.

Sa taille était haute; une maigreur excessive la rehaussait encore. Ce qui frappait au premier regard, c'était la couleur de la peau du visage. L'absence complète de chair en dessous avait peut-être réussi à lui donner cette teinte d'un brun jaunâtre qui se rapprochait du ton des momies saturées de bitume et de natrum. C'était une peau morte, sillonnée, creusée par les rides, qui recou-

vrait cette face. Le grain de l'épiderme avait disparu, l'élasticité n'existant plus, il semblait qu'un mouvement trop brusque amènerait une déchirure. L'absence complète de tout vestige de barbe faisait ressortir davantage encore la froide horreur de ce visage spectral. L'œil était sans rayons; aucune humidité n'en faisait pressentir la vie; sans cils et sans sourcils, enfoncé sous l'arcade, il paraissait vide. Le nez, dont la peau tendue élargissait démesurément les narines, présentait deux cavités noires qui tranchaient sur le brun jaune de la face. Fermée, la bouche paraissait être une fente faite dans ce masqué. Les lèvres n'existaient pas. De longs cheveux blancs, rendus hideux par leur raideur, sortaient secs et morts de dessous le bonnet de fourrures et encadraient cet ensemble.

Cet être étrange s'appuyait sur une longue canne à pomme d'ivoire.

A peine eut-il mis pied à terre, que mon hôte, qui sans doute guettait sa venue, s'élança à sa rencontre et, se jetant à ses pieds, sembla attendre sa bénédiction. Le vieillard leva les mains au ciel en murmurant quelques paroles que je ne pus entendre, puis, relevant Ivanoff toujours agenouillé, tous deux pénétrèrent dans la maison.

J'étais resté assis sous le mûrier, lorsque deux heures après je vis Ivanoff s'avancer vers moi.

— Bénis Dieu, mon fils, me dit-il, bénis l'Eternel qui a guidé tes pas vers le salut et qui a permis dans sa bonté que la brebis retrouve le pasteur. L'impie avait voulu éléver contre son Dieu son front superbe, mais Dieu a

fait courber ce front. Pendant 20 ans le méchant a joué en paix, mais la justice divine s'est à la fin lassée! Vilmos Kéményffy t'avait enlevé aux tiens, à ta religion, à ton Dieu, et l'Eternel veut aujourd'hui que lui-même te ramène vers nous, il veut que tu deviennes toi-même un instrument de salut pour les autres. Elève ton âme vers le Seigneur, mon fils, bénis-le dans sa sagesse infinie, car il sera pour toi une lumière et les jours de ton deuil sont finis. Reprends tes forces et ton courage, la journée est courte, le labeur sera grand. Arrache à l'impiété une âme qui appartient à Dieu; souverain arbitre de toutes choses, il veut que tu ramènes à lui celle qu'il t'a désignée. Suis la voie qu'il te trace, et dès ce jour compte sur notre dévouement, tous nous travaillerons pour toi et nous t'aiderons à la sauver.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je, parlez-vous d'Anika?

— Oui, mon fils, je parle de celle que le ciel t'a désignée pour que tu la sauves en te rachetant toi-même. A genoux, mon fils, à genoux, et prions le Seigneur.

En parlant ainsi, il se prosterna, courbant son front jusqu'à terre; moi je pensais à toi, mon Anika chérie, et sans me rendre compte de ce que je faisais, je me mis aussi à genoux, j'implorai Dieu pour qu'il vint à notre aide.

Un secret espoir remplissait mon cœur; ces événements étranges qui se succédaient, semblaient me rapprocher de toi; je résolus de les suivre.

Je me relevai dans l'intention de questionner Ivanoff, il ne m'en laissa pas le temps.

— Ton premier devoir, mon fils, est de prévenir Anika que tu veilles sur elle; la femme est faible, elle a besoin d'un soutien et d'un guide; dis-lui que tu as retrouvé non pas des amis, mais des frères dévoués, qu'elle doit fortifier son âme contre la douleur et mettre toute son espérance en Dieu.

— Mais ne savez-vous pas, Ivanoff, que je ne puis la revoir? ne savez-vous pas que j'ai été chassé? ne savez-vous pas que j'ai reçu dans cette maison le dernier des outrages? ne savez-vous pas que je ne puis y rentrer que pour...

— Je sais tout, je sais tout, mon fils, Dieu nous a tout révélé. Aussi ne te disais-je pas de retourner à la ferme, mais bien d'écrire à Anika.

— Lui écrire? mais comment? qui lui portera ma lettre? son père...

— Sois tranquille; celui qui guide les destinées des hommes, nous a fourni le moyen de faire parvenir ta lettre; écris-là, ce soir même elle sera remise.

— Et comment? dites-moi donc par qui?

— Tu connais le jeune Naé qui depuis trois ans est au service de Kéményffy? eh bien, cet enfant, dont le vrai nom est Efraïm, est un des nôtres; tu peux lui confier ta lettre. Ecris donc, fais vite; aujourd'hui Efraïm a amené paître ses troupeaux de ce côté; il n'est qu'à une faible distance d'ici; si tu écris de suite, ta lettre pourra encore être remise ce soir, car tantôt l'enfant va reprendre le chemin de la ferme.

C'est alors, chère Anika, que je t'ai écrit à la hâte ces quelques lignes de tantôt. Les auras-tu reçues?

Ivanoff dit-il vrai? Oh! s'il a dit vrai, si je reçois une lettre de toi, c'est qu'en réalité Dieu nous protége, c'est qu'en réalité Ivanoff est envoyé par lui.

Demain le jeune Efraïm doit revenir paître ses troupeaux de ce côté; il m'a juré, quand je lui ai remis la lettre, que le soir même tu la recevrais, et que demain il m'apporterait la réponse :

Anika, Anika, pouvons nous espérer encore? . . .

.

X

Reprendons notre récit au moment où Sélivanoff recevait l'étranger dont la vue avait si profondément impressionné Paël.

— Béni soit l'Eternel qui permet que ma maison soit aujourd'hui sanctifiée par ta présence, s'écria Sélivanoff en se prosternant aux pieds du vieillard lorsqu'ils eurent pénétré dans une chambre reculée de la maison.

Cette chambre avait un aspect singulier; ce qui frappait le regard en y entrant, était une énorme cuve en cuivre posée sur un triangle; cette cuve occupait le centre de la place, elle était pleine d'une eau d'une limpidité parfaite que l'intérieur poli du vase faisait ressortir davantage en lui donnant un reflet étrange. Non loin de cette cuve, sur un trépied de fer d'un mètre de hauteur, était un brasier rempli de charbons de bois; une chaîne de fer relevait ce brasier à la cuve.

Henry

Devant cette image se trouvaient de nombreux candélabres à 7 branches, chargés de chandelles, et des brûle-parfums montés sur des trépieds de bronze. Les principales de ces images représentaient l'une, l'œil de la providence et tout autour une nuée d'anges volant en cercle; une autre, Adam et Eve adorant Dieu; une autre encore, un jeune enfant revêtu d'une tunique blanche; une autre représentait un eunuque couché dans un cercueil, au milieu de sa poitrine ouverte était un cœur enflammé. Puis venaient les images des Scopits martyrs, à commencer par celle de Sélivanoff, représenté assis à une petite table un mouchoir blanc à la main, puis Aculina Ivanowna que, dans leur grossière croyance, les Scopits prétendent être l'impératrice Elisabeth Petrowna.....

Les murs de cette chambre éclairée par quatre lucarnes percées presque à ras du plafond, étaient passés au lait de chaux. Des inscriptions en langue russe, en lettres rouges et noires, leur donnaient un singulier aspect.

Contre le mur, faisant face à la porte d'entrée, se trouvait une croix sur laquelle était étendu un homme portant une blessure béante au bas-ventre rendue hideuse par une coloration sanglante.

Au-dessous, un vaste fauteuil en bois de chêne au dossier droit et haut, était placé sur une estrade élevée d'un pied environ.

Des cadres contenant les saintes images ornaient les murs; près de la porte, à droite en entrant, s'étendait un divan assez large muni de nombreux coussins et au-dessous duquel s'étendait un vaste tiroir entr'ouvert, atti-

rait principalement l'attention ; chose singulière, ce tiroir était garni d'un matelas en laine de quelques pouces d'épaisseur et d'un oreiller en crin ; de larges et nombreuses taches d'un rouge jaunâtre les marbraient ; ces taches, déjà anciennes, étaient des taches produites par du sang délayé dans de l'eau.

Cependant Ivanoff avait conduit son hôte vers le fauteuil situé au fond de la chambre et s'était humblement agenouillé sur le rebord de l'estrade.

Après un moment de silence, l'étranger se levant, étendit les mains sur Ivanoff, et d'une voix fausse, cassée, rendue glapissante par l'éclat qu'il voulait lui donner :

— Quand vous entrerez dans une maison, saluez-la, s'écria-t-il, et si la maison en est digne, que votre paix vienne sur elle ; mais si elle n'en est pas digne, que votre paix retourne à vous ! Au nom de celui qui prononça ces paroles, Ivanoff, je salue ta maison et demande au Seigneur que ma paix vienne sur elle ! — Maintenant, mon frère, ajouta-t-il d'un ton moins élevé, relève-toi et dis-moi pourquoi tu m'as appelé en si grande hâte.

— Digne frère, respectable maître, je t'ai appelé pour que tu m'aides de tes conseils dans une œuvre de résurrection, à laquelle l'Eternel me convie.

— Parle, fit Silova.

— Il y a vingt ans environ, mon frère, traqué par la police du Czar, dut s'enfuir du gouvernement de Tula où, tu le sais, depuis des siècles nous résidions de père en fils. Il m'avait annoncé sa prochaine arrivée, me disant qu'il amenait avec lui sa femme et son jeune

enfant. Le Seigneur ne permit pas l'accomplissement de ce dessein ; la mort les surprit, lui et sa femme, au cours du voyage, ils moururent tous deux comme tant d'autres moururent qui étaient partis d'Egypte et qui ne purent atteindre la terre promise.

— Continue, fit Silova dont les paupières à demi baissées, le corps affaissé, témoignaient assez du bien-être qu'il éprouvait à faire une légère sieste dans cette chambre si fraîche, si bien abritée contre les bruits du dehors... Continue, Ivanoff !

— L'Eternel ne permit point, cependant, qu'avec eux s'éteignit la descendance directe de l'un de nos glorieux fondateurs, de l'un de ceux auquel l'esprit de lumière s'était le premier révélé. Les parents morts, l'enfant survécut et ce fut entre le cadavre de son père et celui de sa mère que Vilmos Kéményffy...

— Quel nom as-tu là prononcé ? s'écria Silova se redressant tout debout.

Ivanoff, interdit par cet éclat soudain, n'osait répondre...

— Mais parle donc ! parle donc ! n'as-tu pas dit Vilmos Kéményffy ? n'as-tu pas parlé de ce Hongrois maudit, de ce Pharisiens dont la demeure s'élève à quelques postes d'ici ?

Qui eut vu alors la figure de cet homme eut reculé d'épouvante ! Sa face jaune s'était couverte de teintes verdâtres ; la bouche se contractait en un rictus qui se perdait en ondulations difformes ; les rides de son visage s'agitaient, se mêlaient, se confondaient semblables à des reptiles en mouvement.

Ivanoff, interdit, le regardait.

— Mais parle donc, glapit Silova.

— Digne frère, j'ai dit que Vilmos Kéményffy...

— C'est donc bien celui-là! ce hongrois dont la demeure est voisine? dis?

— Oui, respectable frère, c'est lui.

Silova se laissa retomber sur son siège; sa main s'appuya sur son front comme pour y concentrer ses souvenirs; un frisson parcourut tout son corps, puis, faisant un violent effort :

— Continue, Ivanoff, fit-il avidement.

— L'enfant fut recueilli par Vilmos Kéményffy; ce fut en vain que plusieurs de nos frères allèrent le réclamer, moi-même je ne pouvais y aller, retenu que j'étais par une cruelle maladie; ils furent reçus avec le plus insolent mépris par ce...

— Je sais, je sais, interrompit Silova en tressaillant, mais l'enfant, l'enfant?

— Cependant, malgré l'orgueilleux refus de Vilmos Kéményffy de nous rendre celui qui nous était doublement cher, et comme frère, et comme descendant de l'un de nos glorieux fondateurs, je ne perdis point tout espoir de le ramener à nous, et je résolus de mettre tout en œuvre pour arriver à ce but. L'Eternel ne devait-il pas préparer mes sentiers, n'était-il pas mon arc et mon bouclier, ne m'avait-il pas revêtu des vêtements de salut? Les années se passèrent; bien des fois j'essayai de voir celui que Dieu m'ordonnait de sauver, je ne pus y parvenir. L'idée me vint alors de faire entrer à la ferme un des nôtres, un jeune pâtre nommé Efraïm, par lequel

je pourrais au moins savoir tout ce qui s'y passait. Mon projet réussit. Puisque Vilmos Kéményffy aimait tant les orphelins, je lui fis rencontrer celui-ci, nu, mourant de faim sur le bord de la route. Il fut recueilli par Kéményffy sous le nom de Naé, on lui confia un troupeau, et par lui je fus bientôt renseigné sur tout ce qui se passait là-bas. J'ai oublié de te dire que Kéményffy avait une fille, Anika.

A ces mots, Silova fixa sur Ivanoff son œil terne, ses mains eurent une contraction.

— Eh bien? fit-il.

— J'appris bientôt par Efraïm qu'une correspondance suivie s'était établie entre les jeunes gens. Dieu se révéla à mon esprit, et je reconnus de suite que la clef de l'abîme serait peut-être pour Paël (c'est ainsi que les Pharisiens appellent le fils de mon frère) serait peut-être pour lui, la clef de la porte du salut. Je compris aussi que je pourrais sauver deux âmes au lieu d'une.

— Très-bien, très-bien, murmura Silova.

— La jeune Anika revint de Pesth il y a un an environ. Je recommandai à Efraïm de redoubler de vigilance. J'appris bientôt que Paël avait été vu aux pieds d'Anika. Que s'étaient-ils dit? Je ne le savais pas, mais pour qui connaît l'éducation que ces gens donnent à leurs enfants, c'en était assez.

Dès lors je ne passai plus un jour sans aller du côté de la ferme promener mes chevaux. J'attendis longtemps; je commençais à désespérer, lorsqu'avant-hier Efraïm vint me dire qu'il avait, à l'aube, surpris Paël sous la fenêtre d'Anika, au moment où la quittant il lui disait :

« Demain, oui demain je parlerai à ta mère » je sentis que l'heure était proche; le lendemain, c'est-à-dire hier, je m'en fus au pas de mes chevaux vers la ferme du pharisién. J'avais fait cinq verstes à peine que soudain je vis venir à moi un cheval lancé au grand galop. Rapide comme l'éclair, il passa près de moi. — Je reconnus le cavalier, c'était Paël. En un instant j'eus fait volte-face; je sentais qu'un événement grave venait de se passer, d'ailleurs les paroles d'Efraïm me revênaient à la mémoire : « Demain, oui demain... »

Je rendis la main à mes chevaux et je suivis le cavalier; ce fut une course folle. Un moment je crus que je ne rejoindrais jamais ce cheval, mais plus je le voyais s'engager dans cette allure vertigineuse, plus je sentais que le cavalier l'emportait, plus aussi je m'acharnais à sa poursuite.

La course dura une heure environ; le cheval ralentit enfin, et comme guidé par Dieu, il s'arrêta près d'un puits.

J'arrivai près de lui sans que Paël me vit; dix minutes se passèrent pendant lesquelles je l'observai; son regard était fixe; affaissé sur sa selle, il semblait contempler le vide. Je devinai aussitôt ce qui avait dû se passer.

Je m'approchai du jeune homme, je lui offris mes services pour soigner son cheval rendu de fatigue; il accepta sans rien dire. Une demi-heure après, me remerciant avec hauteur, il s'éloignait, reprenant sa course insensée.

Mais Dieu veillait; son doigt s'étendit, et le cheval roula dans la poussière.

Quelques minutes après, j'étais auprès de Paël; il était

sans connaissance, je le ramenai ici, quelques soins lui rendirent la vie et j'envoyai aussitôt te prévenir pour que ta sagesse trace la voie que nous devons suivre.

Silova se recueillit un instant.

— Sais-tu ce qui s'est passé hier dans la maison de ce hongrois maudit?

— Non, mais je puis le savoir de suite, car il est 3 heures, et le jeune Efraïm doit être là.

— Vas donc, je t'attends.

Ivanoff sortit; que se passa-t-il alors dans l'âme du vieillard resté seul? Longtemps il resta absorbé dans ses pensées, puis se levant lentement et se retournant vers le Christ suspendu derrière lui :

— Il est pour moi comme un ours qui est aux embûches, et un lion qui se tient dans ses cavernes. Il a détourné mes chemins, il m'a mis en pièces et il m'a rendu désolé; il a tendu son arc et m'a mis comme un but à sa flèche! Tu lui rendras la pareille, Eternel! suivant l'ouvrage de ses mains. Tu lui donneras ta malédiction qui lui couvrira le cœur.

Vilmos Kéményffy, il y a 20 ans que mon cœur distille contre toi le fiel de la vengeance; ton fouet s'est appesanti sur moi; tes chiens m'ont mis en pièces, j'ai maudit ta maison, et voici qu'aujourd'hui, le Seigneur m'amène la vengeance. Vilmos Kéményffy je te maudis de nouveau; tremble maintenant, l'heure est proche.

Ce serment terrible était à peine prononcé qu'Ivanoff rentra.

— Eh bien? interrogea Silova.

— Voici ce que m'a dit Efraïm. Hier matin, Vilmos

Kéményffy rentra subitement vers 9 heures, il venait chercher un livre de comptes qu'il avait oublié. A peine eut-il pénétré dans la salle où Paël se trouvait, que le bruit d'une querelle s'éleva; monté sur un banc de la cour, le jeune Efraïm vit Vilmos frapper Paël de son fouet. En ce moment Anika s'élança dans la chambre en poussant un grand cri. Paël resta un instant debout, puis s'ensuyant, il courut à l'écurie et sauta sur son cheval. Au moment où il disparaissait, Anika parut à la fenêtre et lui cria: Paël, je t'aime! Il dut entendre ce cri, car il se retourna, mais il continua sa course. — Quant à la jeune fille, elle était tombée inanimée.

Des contractions étranges agitèrent la face verdâtre de Silová.

— L'amour et la vengeance! murmura-t-il, Eternel sois béni! Paël nous est rendu, et l'heure a sonné! Ivanoff, reprit-il, amène-moi le fils de ton frère.

Ivanoff s'apprêtait à sortir, mais soudain Silova se reprenant: — Non, dit-il, pas aujourd'hui, pas maintenant. Il vaut mieux que tu agisses seul. Ecoute. Dieu nous trace le chemin qui doit ramener vers lui le fils de ton frère, et, comme s'il voulait consacrer par un miracle son retour à la foi de ses pères, il permet qu'en même temps nous arrachions à l'abîme la fille du Pharisién. Nous devons protéger le fils de ton frère en même temps que celle qu'il a choisie pour épouse. Fais donc en sorte qu'ils puissent correspondre sans retard; hâte-toi d'établir ces communications, car d'un jour à l'autre Anika peut être emmenée loin d'ici. Il faut, en outre, que tout le monde ignore la présence de Paël ici, traite-

le comme ton fils, gagne sa confiance, mais veille, car rappelle-toi que celui qui accomplit la mission du Seigneur, doit toujours avoir son glaive avec lui. Autre chose encore: sa présence ici t'occasionnera probablement des dépenses excessives; peut-être même sera-t-il nécessaire d'offrir au jeune homme des ressources dont il doit manquer. (Silova s'interrompit un instant, puis, avec effort, il reprit): J'y ai songé... il n'est pas juste que tu supportes seul ces charges... (Silova fit une nouvelle pause)... je veux me dévouer à l'œuvre du Seigneur, aussi suis-je résolu à participer à ces dépenses, en tant du moins que mes faibles moyens me le permettent... Tu agiras avec prudence... enfin, dès aujourd'hui, je mets à ta disposition..., (ici l'effort devint extrême) je mets à ta disposition 20 roubles, mais...,

— Digne frère, interrompit Ivanoff, ne te préoccupes pas des moyens, Dieu les a mis en nos mains. J'ai oublié de te dire que mon frère, chassé de Tula, m'avait fait tenir avant son départ une somme de 2,000 roubles, pas davantage, je t'assure...

L'œil de Silova était rivé sur celui d'Ivanoff.

— Ces 2,000 roubles, se hâta d'ajouter ce dernier, dépôt sacré, je n'ai osé y toucher, aussi n'ont-ils rien produit depuis 20 ans, absolument rien, mais ils sont en sûreté, et je pense qu'ils ne sauraient être mieux employés qu'à la résurrection de Paël.

— L'Eternel a parlé! il a mis le glaive dans nos mains! glapit Silova. Emploie cette richesse à sauver le fils de ton frère, mais ne lui dis pas que tu es le fidèle dépositaire du trésor, de son père... qu'il croie plutôt que cet

or vient de Celui qui a mis la charité dans nos cœurs. Adieu, je vais consulter nos frères et préparer les voies du Seigneur.

Et Silova, bénissant Ivanoff, sortit de la maison. Son attelage l'attendait; quelques instants après il disparaissait dans un tourbillon de poussière.

XI

L'habitation dans laquelle se trouvait Paël était située à trois postes de la ferme de Vilmos Kéményffy et à quatre postes de Bucharest.

Elle était occupée depuis 25 ans par Ivanoff; les terres qui l'entouraient étaient peu considérables, mais ce n'était pas en vue de l'exploitation que cette mochée avait été achetée. Lorsque, chassés de Russie, les Scopits commencèrent à se voir en nombre à Bucharest, leur premier soin avait été de chercher un endroit où ils pourraient se réunir en toute sécurité et y suivre leurs pratiques.

La ville leur semblait peu sûre pour la conservation de leur secret, ils résolurent de chercher dans les campagnes un endroit écarté où ils pourraient tenir leurs assemblées sans être remarqués.

Ce fut alors que fut achetée la petite terre habitée par Ivanoff. On y construisit en dépendance le temple où nous avons déjà fait pénétrer nos lecteurs, et pendant longtemps cette maison fut le seul lieu de réunion des

adeptes. L'endroit était merveilleusement choisi; loin de tout village, à une distance relativement considérable de la ville, il défiait les importuns et surtout il échappait à la surveillance de la police dont les Scopits avaient la plus grande peur. D'ailleurs, l'éloignement du lieu n'était pas, comme on aurait pu le croire dès l'abord, un obstacle aux réunions; presque tous les Scopits réfugiés à Bucharest exerçaient le métier de beyards, de sorte qu'ayant toujours des chevaux à leur disposition, il leur était facile de franchir la distance.

Peu à peu, cependant, rassurés par la tranquillité parfaite dont ils jouissaient, les adeptes crurent pouvoir négliger ces précautions et, à l'exemple de leurs frères de Jassy, ils ne craignirent point, dès 1859, de se réunir à Bucharest même. Toutes les familles se groupèrent dans le même quartier et ce fut sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Strada Birjariloru que fut édifié le nouveau temple placé au fond d'une cour entourée de diverses constructions.

La demeure d'Ivanoff fut donc délaissée; celui-ci, bien qu'établi à Bucharest, continua pourtant à exploiter son petit domaine où il passait parfois l'été entier. Il affectionnait d'autant plus cette terre qu'elle était proche de la ferme de Vilmos et que de là il pouvait plus facilement se renseigner sur les agissements de Paël.

Cinq domestiques composaient le personnel de la ferme, personnel suffisant d'ailleurs pour l'entretien des terres qui consistaient principalement en prairies où Ivanoff élevait des chevaux, et remettait en état les bêtes fatiguées en ville.

Fidèle aux ordres qu'il avait reçus de Silova, Ivanoff, dès les premiers jours, s'attacha à capter la confiance de Paël.

— Cette maison est la tienne, lui avait-il dit, ces serviteurs sont à toi; le fils de mon frère est le maître chez moi; l'Éternel m'a repris ceux qu'il m'avait donnés; désormais je n'ai plus que toi sur cette terre et ces biens que je possède te sont acquis. Je remplace auprès de toi celui qui n'est plus, aussi dois-je faire pour toi ce que lui-même aurait fait.

L'Éternel a parlé, Anika sera ton épouse, semblable à Jacob qui alla au pays des Orientaux, chercher la fille de Nacor, de même, tu iras la chercher chez les Géntils pour la ramener dans ta maison. Aie donc confiance en moi, et la magnificence te sera donnée au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu du deuil, et Dieu te couvrira du manteau de la justice.

Dis-moi tout, mon fils, recherche mes conseils, ils doivent t'aider à tenir la voie du Seigneur et empêcher que tu n'en sois détourné.

Peu à peu Paël s'était fait à la vie nouvelle qu'il menait. L'affection qu'Ivanoff lui témoignait avait gagné son cœur. Toutes ses défiances s'étaient évanouies; il se sentait heureux d'avoir retrouvé une famille; il n'était plus cet enfant abandonné qui devait tout à la charité; un bonheur l'envahissait lorsqu'il songeait qu'il était désormais l'égal d'Anika et que sans s'abaisser elle pouvait être à lui.

Chaque jour de longues lettres étaient échangées; Anika l'aimait, Anika l'attendait, elle était à lui, mais

tous les projets qu'il formait venaient à s'évanouir lorsqu'il revoyait dans son esprit la figure irritée de Vilmos. Des idées de rage folle le torturaient alors; la vengeance faisait bouillonner son sang, il se reprochait sa lâcheté... mais pouvait-il songer à se venger du père d'Anika? Ces pensées qui se heurtaient sans cesse dans son cerveau le mirent bientôt dans un tel état de nerveuse surexcitation, qu'Ivanoff, qui l'observait, crut enfin que le moment d'agir était venu.

Un mois s'était écoulé déjà depuis que Paël était chez Ivanoff lorsqu'un matin celui-ci, le surprenant après une nuit d'insomnie, pâle, les yeux brillants de fièvre, s'avança doucement vers le banc où Paël était assis, et lui posant la main sur l'épaule, lui dit :

— Paël, mon enfant, qu'as-tu donc? pourquoi ne pas me confier tes peines? l'Éternel ne m'a-t-il pas mis auprès de toi pour te conduire dans les sentiers du bonheur?

— Ivanoff, tu as été pour moi le meilleur des pères, lui répondit Paël, ce serait une noire ingratitudo si je songeais à te cacher la moindre de mes pensées! Ivanoff, tu l'as deviné, je suis bien malheureux.

— Eh quoi! serait-il survenu quelque malheur? Anika...

— Oh! non, mon père, Anika m'aime, je l'adore plus que jamais, son cœur est toujours à moi...

— Eh bien, alors, pourquoi te désespérer?

— Mais ne comprenez-vous donc point que je ne puis plus vivre sans la voir? Depuis un mois déjà je compte les heures, les longues heures de notre séparation; je les compte une à une, et je ne vois pas de terme à mon sup-

plice! Quand pourrai-je la revoir? Pensez-vous que la vie me soit possible sans elle? Croyez-vous que je puisse supporter une existence dont chaque instant est une douleur quand je la sais loin de moi! elle, mon Anika, elle, ma vie! oh! la mort...

— Ne parle point de mourir, attends ton heure, jeune homme, interrompit Ivanoff. Est-ce donc là ta force, et Dieu t'abandonne-t-il à ce point, que tes lèvres s'ouvrent pour le blasphème? Elève ton âme vers Celui qui habite le lieu haut et saint, vers Celui qui vivifie l'esprit des humbles et réconforte ceux qui ont le cœur brisé. Au lieu de t'abandonner au désespoir, recherche la voie que t'a tracée le Seigneur et marches-y d'un pas ferme.

— Mais que puis-je faire pour la revoir? puis-je rentrer dans cette maison, alors que mon front saigne encore de l'outrage que j'y ai reçu?

— Qui te dit de t'abaisser devant celui qui brave l'Eternel, devant celui dont le nom est impie?

— Mais elle, elle innocente de ma honte, elle, comment puis-je la revoir?

— Est-ce donc à la brebis de rechercher le pasteur.

— Que veux-tu dire?

— N'est-ce pas au pasteur que Dieu a confié le soin de rechercher la brebis égarée, afin qu'il la préserve de la dent des loups dévorants!

— Ivanoff! Ivanoff! mais alors tu me dis...

— Mon fils, ton esprit a besoin de la solitude pour y méditer ce qu'il te convient d'entreprendre. Je te l'ai déjà dit, dans l'exécution de tous tes desseins, repose-toi sur moi. Ce que tu auras résolu je t'aiderai à l'accom-

plir. Réfléchis à ce que tu dois faire, et ce soir je viendrai prendre ta décision; souviens-toi seulement que, quelle qu'elle puisse être, tu me trouveras moi et tes frères prêts à te seconder.

Sans en entendre davantage, Ivanoff s'éloigna d'un pas rapide.

Resté seul, Paël n'eut plus qu'une pensée; Ivanoff ne lui avait-il pas ouvert les yeux? Etais-ce à lui à courber la tête devant l'orgueilleux Vilmos? Pouvait-il jamais lui pardonner l'outrage sanglant qu'il en avait reçu? Ne devait-il pas soustraire Anika à cette tyrannie dont elle était victime?

Il ne pouvait hésiter; Anika ne retrouverait-elle pas auprès de lui une famille aimante et dévouée? Cette famille patriarcale dont la douceur formait un contraste frappant avec l'emportement de Vilmos, ne rendrait-elle pas heureuse celle qu'il aurait choisie pour compagne? Les pratiques d'une sainte religion oubliées chez Vilmos, fidèlement suivies ici n'étaient-elles pas une garantie de bonheur? Cette religion, d'ailleurs, Paël n'en doutait pas, était la religion catholique, la sienne, celle d'Anika.

Au fur et à mesure que ces pensées se développaient dans son esprit, Paël sentait s'affermir en lui l'idée qui lui avait traversé le cerveau en entendant Ivanoff; ce langage mystique qui d'abord l'avait choqué, il le trouvait simple et beau..., tant il est vrai que tous nous ne raisonnons que pour en arriver à faire, avec une apparence de raison, ce que nos passions nous commandent.

Paël fut bientôt décidé : il demanderait à Anika de

le suivre, mais y consentirait-elle? Abandonnerait-elle ses saintes affections de famille! sacrifierait-elle tout à son amour?

* A l'instant même, il écrivit à Anika une lettre brûlante de fièvre, enivrante d'amour, où le délire de la passion, porté au paroxysme, ne laissait à la raison que le vertige de l'abîme.

Et le soir, quand Ivanoff s'avança lui disant : Eh bien, Paël, mon enfant? il ne sut trouver qu'un seul mot qu'il jeta en s'enfuyant: demain... Demain, en effet, il devait recevoir la réponse d'Anika.

Longtemps avant l'aube, Paël, à cheval, caché dans un petit bois peu distant de la ferme de Vilmos, épiait la sortie d'Efraïm qui devait lui apporter la réponse d'Anika. La fièvre le consumait; il avait passé la nuit à méditer des plans sans pouvoir s'arrêter à aucun, ses idées flottaient dans son cerveau et y formaient un chaos indescriptible. Plus le moment approchait où la réponse d'Anika lui allait être remise, plus cet état de surexcitation prenait un caractère aigu; sa raison l'avait complètement abandonné, un feu brûlant coulait dans ses veines, et au milieu de la confusion de ses pensées une seule revenait lucide : Qu'allait lui répondre Anika?

Le soleil lançait ses premiers rayons lorsque son œil anxieux devina plutôt qu'il ne vit un léger nuage s'élever aux environs de la ferme; c'était le troupeau qui sortait. Oubliant toute prudence, il sauta sur son cheval et s'élança d'une course rapide au devant de ce messager qui apportait avec lui l'arrêt de sa destinée.

— As-tu une lettre? lui cria-t-il haletant.

Pour toute réponse, Efraïm, fouillant la doublure d'un petit sac pendu à son côté, lui tendit un papier qu'il saisit avidement. Cette lettre, qui n'était pas cachetée, ne contenait que ces mots : « Paël, tu me demandes plus que ma vie, tu me demandes celle de ceux à qui je dois tout; mais je suis ton esclave; dis-moi *je le veux*, tu entends? *je le veux*, et je t'obéirai comme une épouse soumise. »

Paël poussa un hurlement de joie. — Oh! oui, je le veux! oui, je le veux, mon Anika, oh viens, sois à moi!

Et déchirant une feuille de ce même petit portefeuille que quelques mois auparavant Anika lui donnait confuse et rougissante, il y traça ces lignes :

« Oui, mon Anika, je le veux, viens dans mes bras, viens te reposer sur mon cœur! ce soir un billet te dira ce que tu dois faire, je t'aime! »

— Efraïm, dit-il au pâtre, ce billet, tu vas le porter de suite.

— Mais, seigneur, rentrer à la ferme m'est impossible! et mon troupeau? que dirait-on si l'on me voyait revenir?

— Malheureux! mais ne sais-tu pas qu'il y va de ma vie? retourne, te dis-je! retourne, ou par le Dieu vivant je te tue ici sur place.

Efraïm, considérant Paël avec surprise, et sans que la moindre frayeur parut sur son visage, prit la lettre et la fit glisser sous la coiffe épaisse de son bonnet de laine. Dans son regard se lisait une résignation muette, sorte de fatalisme.

Puis, après avoir poussé son troupeau sur un champ

voisin de la route, il reprit en courant le chemin de la ferme.

Paël le vit s'éloigner; certain alors que son message serait rempli, il s'élança dans la direction de la demeure d'Ivanoff.

En entrant dans la cour, il aperçut le vieillard assis sous le mûrier, lisant des psaumes. Sautant en bas de son cheval, Paël courut à lui : — Mon père, s'écria-t-il en se jetant dans les bras d'Ivanoff, mon père, elle est à moi!

— L'as-tu donc vue? Anika te suit-elle?

— Non, je ne l'ai point vue, mais tenez, lisez, Anika consent à tout! elle m'aime! oh! mon père, que je suis heureux!

— Voyons, calme-toi, mon fils, je ne sais rien encore, quel est ce consentement dont tu me parles?

— N'avez-vous pas compris? Anika consent à être ma femme, elle consent à me suivre!

— Malheureux enfant! est-ce donc là ton projet? songes-tu à ravir cette fille à son père?

— Mais ne m'avez-vous pas dit...

— Quel droit t'arrogues-tu pour disposer d'elle sans le vœu de ses parents?

— Mais je l'aime, son cœur est à moi.

— Et crois-tu que son père ne saura pas te la reprendre? De quels moyens comptes-tu te servir?

Paël, attéré, considérait le vieillard, des pensées tumultueuses envahissaient son âme. Quoi! Ivanoff ne lui avait-il donc pas conseillé lui-même d'arracher Anika aux mains de son père? était-ce donc un rêve? agissait-il sous l'empire de quelque hallucination?

Son regard tomba sur la lettre d'Anika, la réalité lui ressaisit le cœur.

— Vous m'abandonnez donc? vous en qui j'avais mis toute ma confiance! vous aussi, vous que je considérais comme un père? Malheur! malheur! mais j'irai jusqu'au bout, j'irai seul! si je succombe, la mort m'est toujours un refuge assuré!

— Paël, mon fils, reviens à toi. Je te l'ai dit, tu es le sang de mon sang, tu es la chair de ma chair, je ne t'abandonnerai jamais; mais le dessein que tu as formé est tellement grave que je ne puis prendre sur moi seul d'y prêter les mains. Pour la réussite même de ton projet il nous faut le concours de nos frères, et comment l'obtiendrai-je, ce concours, alors que tu n'es pas encore des nôtres, alors qu'aucun serment ne te lie à nous? Tu es le fils de mon frère, à ce titre tu m'es cher; mais au-dessus de toutes nos affections terrestres il y a l'amour infini de Dieu qui commande souverainement. Depuis tes premières années, tu vis au milieu des impies, qui, semblables à des chiens gloutons, ne savent pas ce que c'est que d'être rassasiés, et dont les voies sont des voies de ruine et de désolation. Ils t'ont donné la nourriture du corps, mais ils t'ont refusé celle de l'âme; ô mon fils, tu es à nous par le vœu de ton père, mais tu n'es pas des nôtres, car tes yeux ne sont pas encore ouverts à la lumière et ton cœur est encore dans les ténèbres. Je ne t'abandonnerai cependant pas. Tu veux qu'Anika soit ton épouse? eh bien, suis mes conseils, et peut-être nos frères consentiront-ils à faire pour toi ce que jamais ils n'ont fait, car dans tes veines coule le sang du plus glorieux

martyr et l'Eternel ne peut retirer sa main de dessus toi.

— Que voulez-vous dire?

— Ecoute : nous allons partir sans perdre un instant; nous irons où sont nos frères; je te présenterai à eux, et peut-être consentiront-ils à aider tes projets. Viens, hâte-toi.

— Mais Anika m'attend ! je lui ai dit que ce soir...

— Malheureux, qu'as-tu dit?

— Que ce soir je lui écrirais ce qu'elle avait à faire !

— Rien n'est perdu encore. Ecris-lui que, forcé de t'absenter pour préparer les voies de son bonheur, tu ne pourras lui écrire qu'après-demain matin. Fais vite, car aussi bien le temps presse et nos instants ici-bas sont comptés.

A peine Paël était-il rentré dans sa chambre pour écrire à Anika, qu'un courrier sortait bride abattue de l'habitation d'Ivanoff et prenait le chemin de Bucharest, porteur d'un message pour Silova.

C'est ce courrier que nous allons suivre.

XII

Peu de villes ont un caractère aussi marqué que Bucharest; vieille par son histoire, elle est naissante encore dans son développement de civilisation. Le génie de l'Orient pénétrant d'un seul coup dans la capitale de la Roumanie à la suite des événements de 1856, y a créé

des contrastes perpétuels qui donnent à cette cité orientale un cachet d'étrange singularité qui la distingue de toutes les autres villes. On pourrait dire d'elle qu'elle est une vivante antithèse. Couvrant un espace immense que bien des capitales lui envieraient, elle ne comprend cependant qu'une population restreinte, 200,000 habitants environ. A côté du palais vous voyez la chaumière; près de la rue élégante, vous trouvez la ruelle tortueuse et fangeuse; ici un riche magasin étale ses somptuosités éclairées de mille feux, faites quelques pas vous rencontrerez l'échope et sa lampe fumeuse; ici un large boulevard aux asphaltes polies, là-bas des rues aux ornières profondément creusées, parfois impraticables; ici la vie, la circulation, le mouvement vertigineux d'innombrables voitures, là-bas le silence complet interrompu le jour par la lourde charette aux essieux grinçants, la nuit par les aboiements des chiens de garde. De cet ensemble, il résulte que tous les quartiers de la ville convergent vers le centre animé qui est la rue de Mogochoi et le boulevard, mais qu'aucune relation n'est établie de quartier à quartier, de telle sorte que l'habitant de l'un ignore complètement ce qui se passe dans l'autre, et que quelques grandes artères traversant la ville côtoient sans jamais y pénétrer de grandes agglomérations. C'est ainsi qu'une vaste étendue se trouve sur la gauche de l'interminable Calea Mossilor et de la non moins longue Strada Romana qui coupe celle-ci à angle droit, et que l'on peut dire qu' hormis les habitants mêmes et quelques rares passants, personne ne traverse jamais les rues qui s'y croisent en tous sens.

Ce fut vers la Strada Birgarilow, située dans ce quartier retiré que se dirigea le courrier dépêché par Ivanoff.

Demandez au plus vieux bourgeois du centre de la ville où se trouve la Strada Birgarilow, il en niera l'existence; demandez-la au contraire à n'importe quel bayard, lui qui ne connaît le nom d'aucune rue et que vous devez diriger dans la ville au moyen de votre canne qui lui frappe le côté droit ou gauche suivant la route à suivre, sans hésitation il vous y mènera directement : c'est que la Strada Birgarilow est le centre du quartier occupé par tous les bayards. Seulement, si celui qui vous mène est un Hongrois ou un Valaque, il jettera un rapide et curieux regard sur vous, parce que le quartier où il vous mène est celui des Scopits.

Ce fut, disons-nous, vers ce quartier que le courrier se dirigea. Il arrêta son cheval fumant devant une grande porte peinte en vert, et tira un fil de fer suspendu à une certaine hauteur, de telle façon que les gens à cheval, ou les cochers sur leurs sièges, pouvaient seuls y atteindre.

Aucun bruit de sonnette ne retentit, mais pourtant une ouverture pratiquée dans la grand'porte s'ouvrit et une tête parut qui examina le nouveau venu.

— Oh! c'est toi, Petrovitch; attends, je vais t'ouvrir. Le courrier entra; il n'eut pas besoin de s'informer de Silova, car il le vit au milieu de la cour s'avancant vers lui.

Cette cour assez vaste présentait l'animation d'une petite ferme; des écuries en occupaient le fond; sous un hangar, à droite, se trouvaient rangés des voitures et des traîneaux, tous portant un numéro indiquant leur destination; à gauche, de vastes magasins remplis de

fourrages; dans la cour, allant et venant, plusieurs palefreniers. La maison d'habitation, assez vaste et sans étages, tenait aux magasins, faisait face aux écuries et avait toutes ses fenêtres sur la cour, deux seulement prenaient jour sur la rue.

Silova reçut le billet de Sélivanoff, le parcourut rapidement, puis s'écria vivement : Nicolaief!

A cet appel un homme de haute taille, à la figure épaisse, aux cheveux plats, vêtu d'une chemise de toile écrue enfermée dans un pantalon d'étoffe épaisse, chaussé de grandes bottes, parut sur le seuil des bâtiments servant de magasins. Il s'avança vers Silova.

— Préviens les frères, dit celui-ci, que ce soir ils se rassemblent à 8 heures; dis-leur que la chose est urgente, que pas un ne peut manquer.

— Digne frère, dit Nicolaief, ne faut-il rien préparer au temple?

— Ne t'en inquiète pas, j'y veillerai moi-même.

— Dois-je dire à Sabanoff de se tenir prêt?

— Non, pour aujourd'hui c'est inutile; ce sera pour plus tard, ajouta Silova à voix basse et comme se parlant à lui-même.

Puis, se tournant vers le messager d'Ivanoff : — Que la paix de l'Eternel descende sur toi et s'y repose, mon fils, lui dit-il. Rentre ton cheval, soigne-le, et attends la venue de ton maître.

Silova entra dans la maison; il pénétra dans une pièce où deux femmes, assises sur des espèces de divans qui servent de lits la nuit et de sophas le jour, causaient silencieusement, échangeant seulement quelques rares paroles sur un ton bas et voilé.

Au milieu de la chambre, sur une table, se trouvait un de ces vastes appareils qui servent en Russie à faire le thé, et qui, malgré la chaleur torride de ces journées caniculaires, contenait un thé brûlant dont la vapeur s'échappait par les joints du couvercle mal assujetti. Des tasses en porcelaine placées à l'entour indiquaient assez le fréquent usage que l'on faisait de cette boisson favorite des gens du Nord.

De grands mouchoirs enveloppaient la tête de ces femmes et cachaient presque entièrement leurs visages.

Leur figure portait l'empreinte d'une souffrance pleine de résignation ; le teint était mat et pâle, les traits affadés, les lèvres décolorées ; l'œil enfoncé dans l'orbite avait une vague lueur, le regard était lent, on eut dit que la pensée qui l'animaient était exempte d'aspirations. La plus jeune de ces femmes avait 30 ans à peine, la plus âgée 40.

Les traits de la première avaient une certaine finesse, ils étaient d'une régularité parfaite ; le plus rigide observateur n'eut pu leur trouver un défaut et cependant on n'eut pu dire qu'elle était belle, on n'eut pas osé dire qu'elle était jolie. Ce mot, en la voyant, n'aurait su venir à la pensée, car la décoloration de la peau, le sentiment de tristesse, de désolation, d'anéantissement qui se lisait sur toute la physionomie, ne permettaient pas à l'esprit d'examiner les traits et ne lui laissaient qu'une seule faculté, celle de sentir la souffrance muette cachée dans cet être résigné.

La fleur à moitié fauchée sur sa tige conserve encore la vie et puise dans les dernières fibres qui la rattachent

à la racine la force de vivre et de regarder languissante le soleil, ainsi étaient ces femmes silencieuses et résignées.

— Bénissons l'Eternel, mes sœurs, fit Silova en pénétrant dans la chambre ; réjouissons-nous, car il lui a plu aujourd'hui de revêtir des vêtements de salut celui pour lequel nous l'avons tant de fois imploré.

— Que voulez-vous dire, mon père, fit la plus jeune des femmes en relevant la tête d'un mouvement lent et plein d'abattement.

— Anna, celui dont les pieds couraient au mal rentre dans les voies du Seigneur ; tiens, lis ce billet d'Ivanoff, tu verras qu'aujourd'hui même il nous annonce sa venue avec Paël Sélivanoff, le petit-fils de celui qui adopta le saint Sélivanoff et que les loups dévorants nous avait ravi. Gloire à l'Eternel notre Dieu, qu'il soit loué dans sa sagesse infinie ! Ne perdons pas un instant ; prépare ma plus fine tunique de lin, les plus riches habits sacerdotaux dont il a plu au Tout-Puissant de me revêtir ; fais-les porter dans la maison du Seigneur. Je m'y rends de ce pas pour transmettre à nos frères la nouvelle de joie ; vous, mes filles, priez et louez le Seigneur. Hâtez-vous, car Ivanoff sera ici sitôt le soleil couché.

En disant ces paroles, Silova sortit de l'appartement et, traversant la cour, il se trouva bientôt dans la Strada Bajarilar, qu'il se mit à suivre dans toute sa longueur. Cette rue présentait à cette heure un étrange aspect ; un morne silence y régnait et cependant une grande agitation s'y manifestait. On voyait des hommes étranges, vêtus de grandes houppelandes leur descendant jusqu'aux

pieds, circuler sans bruit d'un pas lent et traînant; d'autres, assis ou plutôt accroupis sur des bancs établis au seuil de leurs portes, les regardaient passer, échangeant avec eux quelques paroles à voix basse. En voyant Silova, chacun se levait de son siège et se découvrait en silence, puis, Silova passé, se rasseyait sans qu'aucune parole se fut échappée de leurs lèvres. Ce qui donnait un caractère sinistre à cet ensemble, c'était l'effrayante uniformité qui se révélait sur la figure de ces êtres; le même cachet fatal d'abrutissement et de bestialité se lisait sur toutes ces faces, qui semblaient avoir acquis un développement extraordinaire double au moins du développement normal. Au fur et à mesure que Silova passait, on voyait ces gens se relever de leurs bancs, rentrer dans leurs maisons pour en ressortir quelques instants après, la plupart un paquet enveloppé dans un mouchoir sous le bras, et prendre lentement la direction suivie par Silova. Celui-ci, cependant, s'enfonçant toujours plus avant dans ce sombre quartier, arriva bientôt à Strada Cumpului et, s'arrêtant devant une maison dont la cour était soigneusement close d'une haute palissade, il y pénétra sans avoir annoncé sa présence par aucun appel. Il serait difficile de trouver dans Bucharest une rue plus sombre, plus retirée que la rue Cumpului; s'ouvrant sur la Strada Faineloru, elle n'a point d'autre issue, et est brusquement fermée à son autre extrémité par une vaste cloison en planches qui arrête son développement vers la chaussée de ceinture qui entoure la ville. N'étant point pavée, elle est d'un abord difficile, impraticable même par les mauvais

temps, aussi aucune voiture ne s'y aventure-t-elle, et quant aux passants, que pourraient-ils aller faire dans une rue sans issue?

Silova pénétra dans la cour; il se dirigea vers un vaste hangar adossé à un grand bâtiment semblable à un magasin de fourrages; passant au milieu des voitures et des chariots remisés sous ce hangar, il parvint à une petite porte dissimulée dans le fond et l'ouvrit au moyen d'une clef pendue à sa ceinture en dessous de sa houppelande.

Il se trouva alors dans une vaste salle pouvant contenir 250 à 300 personnes. Les murs étaient blanchis à la chaux; au fond, faisant face à la porte, se trouvait pendue une grande croix. Au milieu une énorme cuve en cuivre placée sur un triangle, tout auprès un brasier posé sur un trépied relié à la cuve par une chaîne en fer forgé. A quelques pas de cette cuve était une ouverture béante faite dans le sol planchéié. Cette ouverture avait un mètre et demi environ de profondeur sur 4 de largeur et 3 de longueur. Le fond, coupé en deux par une cloison verticale et mobile, était garni de matelas et d'oreillers en crins; la toile qui les recouvrait était maculée de larges taches produites par un mélange d'eau et de sang; les parois de cette fosse étaient recouverts de planches de chêne dont une était percée par un ventilateur qui, au moyen d'un conduit établi sous terre, amenait l'air de l'extérieur. Un petit escalier assez large et pouvant se rabattre contre la paroi, permettait une descente facile.

A part cette fosse béante et l'absence de divans, cette

salle, bien que beaucoup plus vaste, était l'exacte reproduction de celle où, pour la première fois, nous avons vu se réunir Ivanoff et Silova.

C'était le temple des Scopits de Bucharest.

En y pénétrant, Silova se dirigea vers le mur de gauche, et soulevant un cadre, il appuya son doigt, enveloppé de son mouchoir, sur un petit bouton blanc, tellement bien dissimulé et d'une blancheur si égale à celle de la muraille, qu'on n'aurait pu le distinguer sans y mettre une grande attention.

A peine eut-il appuyé sur ce ressort, qu'une trappe se mit à glisser sur la fosse que nous venons de décrire, et la recouvrait bientôt si hermétiquement qu'aucune solution de continuité ne pouvait se remarquer. — Revenant alors sur ses pas, Silova passa sur la trappe en frappant du pied comme pour s'assurer qu'elle était bien assujettie. — Aucune sonorité ne se fit entendre. Satisfait de son examen, il se dirigea vers le fond de la salle et, ouvrant une petite porte, il pénétra dans une chambre de moyenne grandeur où se trouvaient outre un divan, deux chaises, une table et une grande armoire en chêne. De cette armoire, Silova retira différents livres, les posa sur la table, puis, poussant un ressort caché dans la boiserie du meuble, un panneau glissa sans bruit et découvrit une cachette dans laquelle se trouvaient une quantité de fioles pleines, les unes de liquides de différentes couleurs, les autres de poudres et aussi des manuscrits recouverts d'une espèce de reliure en peau jaunie par le temps. Silova, posant un de ces livres sur ses genoux, s'assit sur le divan et traça cer-

tains caractères d'une écriture étrange, ne ressemblant à aucun alphabet connu. — Le silence qui régnait alors dans le temple n'était interrompu que par un léger bruit assez fréquent produit par la porte qui se refermait sur chacun des adeptes qui y pénétrait; une demi-heure s'écoula ainsi.

Silova remit dans leur cachette les livres mystérieux, puis ouvrant la porte, il fit un signe et aussitôt deux hommes, vêtus de longues tuniques blanches aux manches flottantes et serrées à la taille par une ceinture d'or, parurent sur le seuil.

Ils s'inclinèrent profondément devant le vieillard et l'aiderent en silence à se dépouiller de ses vêtements pour le revêtir d'une tunique d'une blancheur éblouissante; au-dessus de cette première tunique ils en passerent une autre toute de dentelle qui descendait seulement jusqu'aux genoux. — Une espèce d'étole, en drap d'or, fut ensuite présentée à Silova; sur la poitrine cette étole figurait une croix, tandis que, tombant par derrière, elle représentait un soleil aux rayons de pourpre et d'argent.

— Vos frères sont-ils assemblés? fit Silova.

— Oui, respectable frère, tous sont là.

— Allons donc vers eux.

L'un des deux adeptes précéda Silova, l'autre le suivit portant un des livres que nous avons vu dans l'armoire, et tous trois pénétrèrent dans le temple.

Sur le seuil Silova s'arrêta, et levant ses deux bras au ciel, il s'écria :

— Que la paix du Seigneur descende sur vous, mes

frères, qu'il inonde vos cœurs de la rosée de ses bénédictions.

Le son de cette voix glapissante que nous avons déjà essayé de décrire, se répercuteant sous la voûte du temple, produisait une sensation étrange qu'il serait difficile de rendre. Le spectacle que présentait cette assemblée était saisissant, et donnait le frisson.

Cent cinquante Scopits de tout âge étaient là, agenouillés en un vaste cercle de plusieurs rangs, dont la grande cuve formait le centre.

Tous étaient vêtus de la tunique blanche, leur tombant jusqu'aux pieds et serrée à la ceinture par une écharpe de pourpre. Ces têtes hideuses, émergeant du milieu de la blancheur de la robe, prenaient une teinte cadavéreuse rendue plus repoussante encore par la lueur sépulcrale qui régnait dans le temple sous la voûte. Les uns, la figure bouffie d'une graisse malsaine, la tête gonflée comme si seule elle s'était développée au détriment du reste du corps, avaient une vague ressemblance avec ces monstrueuses divinités bouddhistes à la face bestiale; stupéfiés par une sorte de contemplation intime, ils étaient là immobiles, bénis, sans que rien vint trahir en eux la moindre étincelle de la vie intelligente.

Les autres, au contraire, d'une maigreur excessive, semblaient être des cadavres enveloppés de leurs suaires et mus par une puissance surnaturelle.

Car c'est là un des phénomènes étranges de l'horrible mutilation, que de voir chez ces êtres la nature violentée employer ses forces désormais impuissantes, à produire une anormale monstruosité de graisse, ou à dessécher

chez les vieillards ces fibres devenues inutiles et à leur enlever jusqu'au moindre suc vital.

XIII

Cependant, Silova avait pris place sur le grand fauteuil placé sur l'estrade et avait entamé un cantique dont les Scopits répétaient les finalés.

Le cantique fini, tous se relevèrent, et se tenant la main, ils se prirent à tourner autour de la cuve, en faisant entendre un chant lugubre et monotone dont les paroles bizarres se terminaient par cette espèce de refrain :

C'est par l'eau
C'est par le feu
Qu'aura lieu la résurrection.

Ce chant terminé, tous s'agenouillèrent de nouveau, et Silova se levant, leur dit :

— Mes frères, c'est un jour de joie que l'Eternel notre Dieu nous envoie aujourd'hui; préparons nos offrandes au Seigneur, car celui qui était perdu est retrouvé, la brebis qui s'était égarée va rentrer au berçail. Le Saint Sélianoff en mourant, ne voulant pas laisser sans pasteur le troupeau que Dieu lui avait confié, avait, vous le savez, mes frères, adopté un fils dont la génération pouvait se transmettre et continuer l'œuvre chaste et sainte par lui entreprise. Deux générations se sont depuis suc-

cédées, et il y a 20 ans le petit-fils de Sélivanoff fuyant la proscription du Pharaon, s'en vint de Tula ici pour rejoindre ses frères proscrits, emmenant avec lui sa femme et son unique enfant. Il espérait bientôt être père une seconde fois, et il se proposait d'offrir ici parmi nous à l'Eternel, le sacrifice d'innocence, espérant être un exemple d'encouragement pour les malheureux persécutés; mais Dieu ne lui permit pas d'arriver au terme du voyage. — Sa femme et lui moururent sur le grand chemin et l'enfant abandonné fut recueilli par des mains profanes. Il vécut au milieu des loups ravisseurs jusqu'au moment où Dieu se révéla à lui, le toucha de sa grâce et l'amena par sa protection divine chez Ivanoff Sélivanoff, son oncle, afin que celui-ci put sûrement le remettre dans les voies du Seigneur. — C'est aujourd'hui même qu'il va venir au milieu de nous. Mais qui peut sonder les desseins infinis de l'Eternel? En même temps que le descendant de Sélivanoff nous revenait, Dieu a voulu célébrer sa résurrection par un miracle, il a voulu qu'il ne revint pas seul et qu'il ramenât en même temps une fille des Gentils. Il vint à nous nous demander notre aide pour accomplir l'œuvre de l'Eternel notre Dieu, c'est-à-dire qu'il vient nous demander les moyens de conquérir celle que Dieu lui désigne.

Frères, je vous ai assemblés pour vous demander: Devons-nous l'aider dans cette voie?

— Oui, oui, répondirent-ils tous d'une seule voix.

— Eh bien, mes frères, dans une demi-heure peut-être il sera ici, prions pendant ce temps l'Eternel notre Dieu,

demandons-lui ses bénédictions pour celui sur la tête duquel il met aujourd'hui le casque de salut.

L'obscurité se faisait dans le temple; treize lampes de forme bizarre, consistant en un vase rempli d'huile fine placé sur un trépied de fer furent apportées, et jetèrent une lueur indécise et tremblante sur la sinistre assemblée.

La porte s'ouvrit bientôt, Ivanoff parut tenant Paël par la main. Personne ne bougea; Ivanoff entraîna vers Silova Paël muet de surprise et le faisant agenouiller sur le bord de l'estrade, il se plaça à côté de lui.

— Sois béni, ô mon fils, toi que l'Eternel notre Dieu ramène aujourd'hui vers nous, fit Silova.

En te voyant, mon âme se réjouit en l'Eternel, elle s'égaye en mon Dieu. Tu as quitté ceux dont les pensées sont des pensées d'iniquité, ceux qui ont la ruine et la désolation dans leurs voies, ceux qui ne connaissent pas la paix, pour revenir vers nous, vers tes frères, afin qu'ils te revêtent du manteau de la justice et te mettent le casque de salut sur la tête. Loue Dieu, mon fils, adore-le dans ton cœur.

Ici Silova fit une pause, puis il reprit :

— En venant au milieu de nous pour retrouver la religion de tes pères, une autre pensée t'anime; tu recherches aussi notre aide pour arracher à l'impie une âme que tu t'efforces de ramener au Seigneur. Ne m'interromps pas, mon fils, fit Silova en voyant un mouvement de Paël prêt à se redresser. Ne m'interromps pas et contente-toi de répondre aux questions que je te ferai tout à l'heure. Notre aide, nous ne la pouvons offrir qu'à

ceux qui sont des nôtres et dont l'initiation aux sacrés mystères de notre secte est complète. Cependant, pour toi il sera fait une exception, car d'une part, nous le savons, le temps presse, et d'autre part le sang qui coule dans tes veines nous est un sûr garant de ta fidélité au serment que tu dois nous prêter.

Avant donc que tes parrains te revêtent du voile d'innocence et te présentent à nous, je t'adjure, Paël Sélivanoff, au nom de l'Eternel notre Dieu, de répondre aux questions que je vais te faire :

— Paël Sélivanoff, quelle est ta religion ?
 — Je suis de la religion orthodoxe, répondit Paël.
 — Connais-tu les commandements de l'Eternel notre Dieu ?

— Je les connais, tels au moins que nous les enseigne notre religion.

— Qu'entends-tu par ces paroles ? N'es-tu pas prêt à tous les renoncements terrestres pour te rapprocher de Dieu ? N'es-tu pas prêt à suivre cette parole de Jésus disant à ses apôtres...

— Je le suis, répondit Paël qui ne voyait dans ces paroles que le texte de la Bible à laquelle sa religion l'attachait et qui d'ailleurs ne répondait, lui semblait-il, qu'à une formule générale.

— Es-tu prêt à sacrifier au Seigneur et à suivre son saint commandement, lorsqu'il te dit : Que si ton œil droit te fais tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse que si tout ton corps était jeté dans la Géhenne. Dis, es-tu prêt à sacrifier au Seigneur et à

jeter loin de toi le membre qui t'induirait au péché ?

— Je le suis, répondit Paël qui connaissait ce texte de St Mathieu et n'en concevait que le sens figuré.

— Es-tu prêt à faire le serment de suivre les frères qui t'iront chercher lorsque le jour du sacrifice au Seigneur sera venu ?

— Je le suis, dit encore Paël.

— O mon fils ! s'écria Silova, ô mon fils, voici que la main de l'Eternel s'étend sur toi pour te bénir ; nous retrouvons en toi le sang du martyr, cours te revêtir de la robe d'innocence, vas, nous t'attendons.

Ivanoff, saisissant le bras de Paël, l'entraîna dans la chambre du fond. Là il le dépouilla de ses vêtements et le revêtit d'une tunique de lin à laquelle cependant il n'ajouta pas de ceinture et qui resta flottante.

Paël se laissait faire, sa pensée se concentrat tout entière sur Anika dont le souvenir brûlait son cœur.

— Père, disait-il à Ivanoff, retournons-nous bientôt ? tu m'as promis le retour pour cette nuit même, tu le sais, Anika m'attend ! puis continuant :

— Quel est donc le but de cette cérémonie ? Pourquoi cette robe blanche ? Quels sont ces gens ?

— Calme ton impatience, offre ce premier sacrifice à l'Eternel, mon fils, lui répondait Ivanoff, remercie Dieu qui te donne l'épouse qu'il t'a choisie, bénis-le, mon fils, dans sa grâce infinie. Nous t'initions aux saints mystères, nous t'ouvrions la voie du salut, nous te guidons vers le Seigneur ; ces gens sont tes frères ; allons, viens maintenant, viens, retournons au milieu d'eux.

Paël, conduit par Ivanoff, rentra dans le temple ; en

voyant devant lui cette foule muette de blancs fantômes agenouillés dans la pénombre, un frisson le saisit, il s'arrêta comme s'il se réveillait d'un songe; où donc était-il, que faisait-il? quelle était cette sinistre assemblée?

Ces réflexions ne firent que lui traverser la pensée; Ivanoff, derrière lui, le poussait doucement, lui disant tout bas :

— Mais avance donc, Paël, avance donc!

Il reprit sa marche et vint de nouveau s'agenouiller devant Silova, immobile sur son siège.

Deux adeptes, portant sur un coussin de velours noir un Christ en ivoire, s'avancèrent.

— Pose ta main sur la croix du divin maître et répète, après moi, le serment, fit Silova se levant.

— O Christ, par tes douleurs et tes renoncements, je jure d'être fidèle à ta foi et de suivre tes préceptes sacrés.

Par tes douleurs, je jure de t'offrir le martyr de mon corps;

Par tes renoncements, je jure de t'offrir mon abstinence;

Par ta chasteté, je jure de t'offrir ma continence.

Paël répéta ce serment; Silova le prit alors par la main et le menant près de la cuve située au milieu de la salle :

— Etends la main sur cette eau et sur ce feu, symboles de la résurrection, et dis avec moi :

Mes frères, je jure de répondre à votre premier appel; je jure de quitter pour vous suivre père, mère, femme, enfants. Ainsi m'aide Dieu. Paël répéta ce serment. Silova reprit :

— Vas, mon fils, maintenant vas dans la paix du Seigneur,

gneur, tu es notre frère, nous sommes tes frères. Jouis des délices en l'Eternel, repose-toi en lui, car il te fera passer à cheval par dessus les lieux haut élevés de la terre. Que ton pied garde sa voie, et n'en soit point détourné; tu la retrouveras toujours, cette voie du Seigneur, car celui qui marque le chemin à l'éclair du tonnerre, te serviras de guide, il te sera un soleil qui ne se couchera plus, une lune qui ne se retirera plus de toi. La magnificence te sera donnée au lieu de la cendre, le manteau de justice au lieu des haillons de l'erreur, tellement qu'on t'appellera un chêne de justice et le plant de l'Eternel pour le glorifier. Vas en paix, mon fils, je te bénis.

Paël, agenouillé, reçut la bénédiction de Silova; Ivanoff, le relevant, l'entraîna dans la chambre du fond pour le dépouiller de la tunique blanche, tandis que le temple se vidait lentement.

Une heure après, Paël et Ivanoff, emportés par le galop rapide de trois chevaux frais que Silova leur avait donnés, roulaient sur la route qui mène à Braïla, et Ivanoff disait à Paël : Repose-toi sur moi, mon fils, dans deux jours, Anika te sera rendue.

XIV

Le jour même où Paël et Ivanoff revenaient de Bucharest, Vilmos Kéményffy, Véronka et Ferrnez étaient tous trois réunis dans la salle à manger d'où l'on venait d'enlever le couvert du déjeûner.

— Ce que tu me dis là, Ferrnez, ne me revient pas, disait Vilmos; en es-tu certain qu'il ait été chercher refuge chez ces abominables gens?

— Aussi certain que je vous vois là, maître. Voici d'ailleurs comme je l'ai su : Hier matin je sortais de la ferme au lever du jour, quand je vis un cavalier à cinq portées de fusil environ; je le regardais attentivement croyant le reconnaître, lorsque je le vis s'éloigner rapidement. Cela m'intrigua, et j'allais même rentrer prendre un cheval et courir après lui, lorsque je vis Efraïm revenir à la ferme. Par lui, me dis-je, je vais savoir si mes soupçons sont exacts, puisqu'il a dû croiser le cavalier. Je ne m'étais pas trompé; Efraïm, qui revenait chercher de l'eau pour remplir sa gourde qu'il avait par mégarde renversée, me dit qu'en effet c'était bien ce damné Russe qui s'enfuyaient. Je ne pus rien obtenir de plus de cet idiot, il croyait que M. Paël sortait de la ferme, me dit-il, ne venait-il pas de me quitter.....?

— Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il y mit jamais les pieds! le maudit, s'écria Vilmos en frappant du poing sur la table.

— Vilmos, ne te repens pas d'avoir recueilli un pauvre enfant abandonné; peut-on jamais regretter une bonne action? Te souviens-tu du jour...

— Oui, oui, je m'en souviens, Véronka, oui je me souviens que nous l'avons recueilli nu, mourant sur le chemin, que nous l'avons soigné, élevé, instruit, que toi, ma pauvre femme, tu l'as veillé dans ses jours de maladie, et que pour nous récompenser de tout cela, le coquin a osé lever les yeux sur Anika, qu'il a songé à la séduire!

Oh! par le ciel, n'intercède pas pour ce misérable, ou je croirais que tu n'es plus ma Véronka d'autrefois, ma femme, la mère de notre pauvre Anika!

Véronka se redressa, et fixant Vilmos pour la première fois peut-être de sa vie : — Penses-tu donc que j'intercède pour lui? lui! je le hais plus que toi peut-être! mais je te le dis, Vilmos, ne regrettons pas le bien que nous avons pu faire à un malheureux abandonné.

— Bien, bien, fit Vilmos, je le savais bien, Véronka... Mais continue, Ferrnez, continue.

— Eh bien, ce que je fis fut bien simple: je pris un cheval et je courus après....., après ce... bandit.

— Très-bien, Ferrnez.

— Je ne le rattrapai pas, mais je pus suivre sa piste sur le sol, et au bout de deux heures j'arrivai, sans m'être une seule fois trouvé en défaut, car les traces étaient toutes fraîches, j'arrivai en vue de la maison des Sélianoff. C'était là qu'il devait être. Je menai ma bête à l'ombre d'un petit bosquet pour la rafraîchir, elle en avait besoin après la rude course qu'elle venait de faire, lorsque, une heure après environ, je vis une voiture sortir de la cour; dans cette voiture je reconnus, bien que j'en fusse loin, je reconnus le Russe maudit avec Sélianoff; ils allaient vers Bucharest. Oh! je l'ai bien reconnu! J'en jurerais Dieu, que c'était lui.

— Et tu es certain de les avoir vus prendre la route de Bucharest.

— Je les ai suivis de l'œil aussi loin que ma vue me l'a permis. D'ailleurs, il y avait 4 chevaux à la voiture, et vous savez que ces gens ne mettent 4 chevaux que

lorsqu'ils ont une traite de deux ou trois postes à fournir. Je suis certain qu'ils sont à Bucharest.

— Tant mieux! tant mieux! exclama Vilmos. Qu'ils le mènent au milieu de leurs dignes compagnons, et dans six mois nous ne reverrons plus cet infâme! On croirait que Dieu lui-même s'est chargé de notre vengeance! Ah! le beau séducteur, il sera puni par où il a voulu pécher!

— Je le souhaite de tout mon cœur, fit Ferrnez, je le souhaite, M. Vilmos, néanmoins j'ai quelque chose qui me dit qu'il faut nous méfier!

— Nous méfier? et de quoi? penses-tu qu'Anika laisse jamais tomber un regard sur un pareil misérable?

— Non, à Dieu ne plaise, mais vous le savez aussi bien que moi, M. Vilmos, ces Russes sont la pire engeance! Avez-vous vu si celui-ci avait du poil dans la paume de la main?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Eh! ne vous rappelez-vous pas ce que disait d'eux celui qui devait bien les connaître? ne vous rappelez-vous pas que leur Tzar, Pierre le Grand, avait coutume de dire : « Voulez-vous trouver un homme d'honneur et de » probité dans un Russe? Regardez s'il a du poil dans » la paume de la main; si vous ne lui en trouvez pas, » dites hardiment que c'est un fripon, capable de tout. »

— Eh bien! que veux-tu dire?

— Je veux dire que celui-ci, — Ferrnez évitait toujours de prononcer le nom de Paël, — je veux dire que celui-ci est capable de tout.

— Oui, capable de se faire Scopit!

— Peut-être; mais qu'il est encore capable d'autre chose, car il a eu ici une éducation et des exemples qui en ont fait ce que ne sont pas ses compatriotes!

— Ferrnez a raison, Vilmos, je crois que nous ferions bien de prendre garde.

— Craindre un pareil être, s'écria Vilmos.

— Non pas le craindre, maître, mais nous prémunir contre les trames de la secte monstrueuse dont il est un digne rejeton.

— Oui, Vilmos, interrompit Véronka, Ferrnez a raison; sait-on ce que ces gens peuvent tramer?

— Qu'ils trament l'enfer, que mimporte?

— Mais je te dirai aussi que j'ai remarqué qu'Anika, depuis quelques jours, était toute autre. Ne l'as-tu pas vu comme moi?

— Moi? je n'ai rien vu, Anika est toujours la même; que veux-tu qu'elle aie?

— Eh bien, elle me paraît triste; ce matin même j'ai cru remarquer qu'elle avait pleuré.

— Anika! elle? mais c'est impossible!

— Ecoute, Vilmos, je n'ai pas encore voulu te le dire, mais Anika n'a plus la même gaieté, elle est toute la journée seule, elle se cache, je la vois toujours assise sur le petit banc, là-bas, au fond du jardin. Si nous pouvions l'emmener à Pesth quelques mois...

— Où est-elle maintenant? interrompit Vilmos.

— Où elle est? là-bas, au fond du jardin.

— Que fait-elle?

— Je ne saurais la voir d'ici.

— Laisse-moi, je vais aller la retrouver, je saurai bien voir; du reste, je n'ai qu'à lui parler.

— Non, non, Vilmos.
 — Comment, non? ne puis-je aller chercher ma fille?
 — Non, je t'en prie. Veux-tu me laisser aller la chercher, Vilmos?
 — Enfin, si tu le veux... Oui, vas, ramène-la.

Véronka sortit aussitôt.

Quelques instants de silence se firent, pendant lesquels Vilmos, concentrant toutes ses pensées, se demandait ce qu'il allait dire à sa fille adorée.

Tout à coup la porte se rouvrit et Véronka reparut; elle était seule, mais si pâle que Vilmos se leva tout debout en s'écriant : — Anika! où est-elle? qu'y a-t-il?

— Rien, Vilmos, rien, fit Véronka devenant plus pâle encore.

— Rien! hurla Vilmos, mais parle donc! Il y a quelque chose! Anika! cria-t-il en s'élançant vers la porte.

Véronka l'arrêta, étendant les bras devant la porte où elle était restée, s'y appuyant pour ne pas tomber.

— Reste, Vilmos, reste, je vais tout te dire, mais fais-moi d'abord un serment!

— Un serment! un serment! mais deviens-tu folle?
 — Non, Vilmos, non, mais jure-moi de ne rien dire à Anika, à notre malheureuse fille, à notre pauvre petite Anika.... et les sanglots étreignant sa gorge, l'empêchaient d'articuler ses paroles....

— Mais parleras-tu? fit Vilmos en saisissant les mains de sa femme et la regardant comme pour lire dans ses yeux le terrible secret qu'elle allait révéler.

— Jure d'abord!

— Je le jure, fit Vilmos, mais parle, parle!...

— Eh bien! au moment où je m'approchais d'elle, elle lisait une lettre. A ma vue, elle s'est levée, m'a regardée les yeux fixes, et d'un brusque mouvement, elle a mis ce papier dans son corsage!... Oh! Vilmos, Vilmos!... et la pauvre femme, sanglotant, se laissa tomber dans les bras de son époux.

Vilmos, la pâleur de la mort sur le front, la porta dans le vieux fauteuil, et lui-même, attrapant une chaise, les coudes sur la table il plongea sa tête dans ses deux mains croisées, qu'une effroyable crispation réunit l'une à l'autre.

Dix minutes se passèrent pendant lesquelles régna un profond silence. Vilmos releva la tête, et regardant Véronka avec une fixité profonde où se lisait une profonde douleur :

— Tu avais raison, chère femme, lui dit-il d'une voix étranglée par les sanglots contenus, tu avais raison, il faut emmener notre fille ; prépare tout. Ce soir nous partirons. Ferrnez, fais venir des chevaux des prairies ; ne dis pas pourquoi ; ce soir, à 10 heures, nous partirons pour Zéla, où nous prendrons demain le train qui passe à 8 heures.

— Tu conduiras toi-même, car personne ne peut savoir où se rend notre enfant. Moi je resterai ici, car je dois veiller. Tu viendras me reprendre le plus vite possible, nous ne serons peut-être pas trop de deux.

— Véronka, ajouta Vilmos, retourne près d'Anika, dis-lui que ton oncle est mourant, qu'il te demande, et que ce soir même tu partiras avec elle. Pauvre enfant ! Oh !

Dieu ! dire que c'est moi qui ai amené ce serpent auprès d'elle ! Mais sois tranquille, mon Anika, je saurai l'écraser. Allons, mon vieux Ferrnez, allons, du courage !

Le même soir, une voiture attelée de quatre vigoureux chevaux était arrêtée devant la porte de la ferme. Ferrnez, sur le siège, tenait les rênes. La nuit était tiède, c'était une de ces nuits d'Orient, transparente et bleuâtre, toute gonflée de suaves senteurs, de mystères infinis. Point de lune au ciel, les étoiles seules versaient leur pâle lueur sur la terre endormie. Au loin, et plus loin encore, le silence.....

A l'intérieur de la ferme Vilmos, assis dans ce grand fauteuil que nous connaissons, tenait Anika sur ses genoux, la serrait dans ses bras, comme on serre un jeune enfant. Elle se blotissait profondément dans le sein de son père, elle pleurait.

Véronka parut sur le seuil de sa chambre.

— Tout est prêt, Vilmos, fit-elle, nous pouvons partir.

— Un instant encore, Véronka, un instant; est-il donc déjà si tard ? Tu ne dois être à Zéla qu'à 8 heures. Six heures suffisent pour le trajet.

— Mais tu sais, Vilmos, qu'il nous faut un repos de deux heures pour les chevaux, tu le vois, nous n'avons pas trop de temps !

— Eh bien, puisqu'il le faut, en avant donc ! Viens, Anika, viens, mon enfant ! dans huit jours j'irai te rejoindre. Adieu, ma chérie, adieu... et, se relevant, tenant toujours sa fille dans ses bras, il s'avanza vers la porte de la cour.

Dix minutes après, un roulement sourd ébranlait les échos de la ferme; Vilmos, resté seul, portait les mains à son cœur, un sanglot lui montait à la gorge, — Anika, ma pauvre enfant ! murmura-t-il.

XV

Deux heures environ avant le départ d'Anika de la ferme de Vilmos Kéményffy, c'est-à-dire vers huit heures, Paël et Ivanoff, assis sur le banc placé sous le vieux mûrier de la cour, achevaient un long entretien. Ivanoff parlait :

— Tout est donc convenu, mon fils ; tu es à nous, nous sommes à toi ; et ton âme appartient au Seigneur. J'ai préparé toutes les voies qui doivent te faciliter le succès, il me reste une dernière chose à te dire.

— Laquelle, mon père ? dites vite, car l'heure s'avance ! il est huit heures déjà ! c'est à onze heures, rappelez-vous, qu'Anika m'attend.

— Je le sais, ... nous avons le temps encore ; peux-tu partir d'ailleurs sans savoir où aller ensuite ? Celle que l'Eternel te destine, t'attend ; bientôt tu seras près d'elle ; bientôt elle sera à toi, mais as-tu songé où tu devais la mener ? ...

— Mais ic' ! près de vous.

— Y songes-tu, malheureux enfant, ma maison peut-elle te servir de refuge ?

Paël, les yeux fixés sur Ivanoff, le regardait sans paraître comprendre ce que celui-ci lui disait.

— Voyons, mon fils, écoute avec calme ce que le Seigneur m'a inspiré, laisse-moi te tracer les voies que tu dois suivre, car aussi bien, je le vois, tu es incapable de te guider toi-même. Ecoute donc : Anika enlevée, il est impossible que tu la ramènes ici, car demain nous verrions, j'en suis certain, la persécution s'abattre sur notre maison ; l'impie ne manquerait pas d'y venir rechercher celle que nous voulons sauver. D'ailleurs il ne convient pas que ce toit abrite des passions qui mènent à l'abîme. J'ai donc songé que tu ferais bien de te soustraire à tous les regards, et à cet effet, je me suis souvenu d'une petite terre que je possède à 8 lieues d'ici, et où tu seras à l'abri de toutes les recherches. Petrovitch a reçu mes instructions et t'y mènera. Arrivé là, remets-toi entre les mains du Seigneur ; jouis en paix des biens dont il daigne te combler ; vis de la vie des patriarches en glorifiant Celui qui dispose des grâces infinies du salut.

Tu es maintenant sans ressources, mais je te l'ai dit, tu es la chair de ma chair, le sang de mon sang, et ce que j'ai t'appartient. Les chevaux qui te mèneront sont à toi ; la terre que tu vas habiter, cultive-la, ses biens seront pour toi ; de plus, au nom de tous nos frères, je te remets une somme de 4,000 roubles, que tu trouveras dans le coffre de la voiture et qui t'aidera à surmonter les premières difficultés d'un établissement.

— Oh ! qui donc êtes-vous, pour que vos bontés pour moi égalent ceux d'un père ?

— Tu le sais, Paël, je suis de ceux dont tu es mainte-

nant, je suis de ceux qui suivent la loi sainte de l'Eternel, de ceux qui savent tout sacrifier ici-bas, pour conquérir la céleste munificence, de ceux auxquels Dieu a promis une place dans ses murailles, et auxquels il a donné le doux nom de fils ! Vas donc en paix ; marche sans crainte, car ce qui est ténèbre sera bientôt pour toi lumière, souviens-toi seulement de ton serment, et le jour où je t'irai chercher te disant : Paël, l'Eternel t'attend, ce jour-là laisse tout pour me suivre. Deux ans, trois ans peut-être se passeront, mais le jour de la résurrection viendra, et ce jour-là, Paël, je paraîtrai.....

— Oh ! oui, je vous suivrai, je vous obéirai, mon père, mon souvenir.....

— Reçois ma bénédiction, mon fils ; tu as abandonné les voies de désolation, les sentiers détournés de ceux qui ne connaissent pas la paix, pour revenir au milieu de nous te revêtir de la cuirasse de la justice ; sois donc béni, mon fils, que ton âme se réjouisse en l'Eternel, car elle est à lui désormais.

Ivanoff se leva alors et conduisit Paël vers une voiture attelée de quatre chevaux noirs, qu'un cocher vêtu d'une longue houppelande maintenait avec peine.

— Voici ton bien ; Petrovitch a toutes mes instructions ; il te conduira là où t'attend le Seigneur. Adieu, Paël, mon fils bien-aimé, adieu.

Paël s'élança dans la voiture dont les chevaux partirent comme un trait. Ivanoff s'en vint s'asseoir sur un banc de bois placé en dehors de la porte d'entrée, et son œil terne suivit, dans l'obscurité croissante, la course de l'attelage, qui bientôt ne fut plus qu'un tourbillon de poussière, et disparut dans l'horizon obscur.

Les coudes sur les genoux, il était là environ une demi-heure, lorsque son oreille exercée crut reconnaître, dans la nuit déjà descendue, le galop furieux d'un cheval lancé à toute bride et dont les sabots résonnaient sur le sol durci par la sécheresse.

Bientôt il distingua vaguement l'ombre du cavalier; quelques instants après, Efraïm, monté sur un cheval qui pour tout harnachement n'avait qu'une corde passée dans la bouche s'enroulant autour des naseaux en guise de bride, s'arrêtait haletant devant lui. Sautant à bas de sa monture, et tirant d'un geste rapide son épais bonnet de laine, il présenta à Ivanoff un papier. — Pour M. Paël, dit-il.

Ce billet n'était pas cacheté.

Ivanoff s'élança à l'intérieur pour en prendre connaissance, car l'obscurité était déjà trop profonde; voici ce qu'il lut :

« Tout est perdu, Paël mon bien-aimé; ma mère m'a surpris, ce matin, lisant ta dernière lettre chérie; ce soir on m'emmène à Pesth, m'a dit ma mère. Oh! quand te reverrai-je, mon Paël, mon époux? adieu, adieu, songe que, loin de toi, mon amour ne s'éteindra qu'avec ma vie. »

Ivanoff fut consterné à la lecture de ce billet : il arrivera trop tard, murmura-t-il, trop tard! Son visage cependant conservait la même impassibilité. Durant cinq minutes, il resta immobile, réfléchissant profondément, la tête penchée sur sa poitrine; puis se redressant : Rien n'est perdu peut-être, fit-il se parlant à lui-même, le tout est de le rejoindre et de ne pas perdre une minute.

— Nicolaieff, cria-t-il en élévant la voix.

A cet appel, un homme aux cheveux longs et plats, à la figure épaisse, parut sur le seuil.

— Atèle les quatre blancs, ne perds pas une seconde, il y va du salut!

Ivanoff, resté seul, entra dans la chambre voisine, et allant à une armoire, en tira un flacon assez grand plein d'une liqueur vermeille; cherchant ensuite au milieu d'autres de toutes formes qui garnissaient le rayon, il en choisit un tout petit, l'approcha de la lampe, l'examina attentivement et le glissant dans la poche de son gilet : Il y en aura assez, murmura-t-il. Cela fait, il imbiba une éponge de la liqueur contenue dans le premier flacon et le plaçant dans la poche d'une vaste houppelande qu'il jeta sur ses épaules, il sortit de la chambre dont il referma avec soin la porte défendue par deux énormes cadenas.

Cinq minutes avaient à peine suffi à ces différents apprêts, et cependant lorsqu'Ivanoff franchit le pas de la porte, quatre étalons blancs comme la neige, brillants pour ainsi dire au milieu de la nuit, aspirant l'air frais de leurs naseaux frémissons, secouant leurs longues crinières, étaient là, attelés à un léger chariot semblable à ceux de Bessarabie.

Ivanoff s'approcha des deux chevaux de flèche qu'un palefrenier maintenait avec peine et leur humecta les naseaux de cette même éponge qu'il venait d'imbiber d'une liqueur rouge. Passant à ceux du timon, il en fit autant. Les nobles bêtes firent entendre des ronflements sourds, tandis que tous les muscles de leurs corps tres-

saillaient étrangement... — Seigneur Dieu, fit Nicolaieff placé sur le siège, Seigneur Dieu, maître, nous sommes perdus!

— Laisse, je mènerai moi-même, l'Eternel nous guidera, sa main tiendra les rênes de salut.

Ivanoff, en disant ces paroles, monta dans le chariot et saisit les guides. Il jeta derrière lui son fouet dans le fond du chariot garni de paille, et faisant entendre un clapement aiguë, il rendit la main à son attelage. Mille feux jaillirent du gravier broyé sous les pieds des étalons furieux et le chariot, brusquement enlevé, s'envola dans la nuit emportant Ivanoff dont les mains crispées se cramponnaient aux rênes tendues comme des fils d'acier.

Qui aurait pu compter les instants de cette course vertigineuse? La terre semblait se dérober sous les roues brûlantes, les ombres fuyaient rapides autour du chariot s'évanouissant pour faire place à d'autres. Bientôt l'attelage, enveloppé de la vapeur des chevaux fumants rendue plus épaisse par la poussière violemment soulevée, ne fut plus qu'une masse sifflante et compacte, un météore obscur déchirant la terre de ses ongles de fer.

— Ne vois-tu rien devant! disait parfois Ivanoff dont la voix aiguë se faisait entendre stridente au milieu du fracas tourbillonnant.

— Non, rien! Dieu nous aide!

Et la course continuait terrible.....

Tout à coup une sorte de hennissement étouffé parvint au milieu de la nuit jusqu'à Ivanoff; les étalons fumants essayèrent d'y répondre, un brusque élan secoua le chariot.

Avec cet instinct que seuls ils possèdent, les chevaux poursuivis avaient entendu le galop lointain de leurs compagnons d'écurie et leur avaient lancé cet appel dans la nuit.

— Dieu soit loué! il est là, s'écria Ivanoff! Dieu soit loué en sa sagesse infinie!

Cinq minutes après, les deux voitures étaient de front.

— Qu'y a-t-il donc, s'écriait Paël sautant à terre et s'élançant vers Ivanoff! Mon père, qu'y a-t-il?

— Ne t'alarme pas, mon fils, rien n'est perdu encore; vite, montons ensemble dans ta voiture, je te dirai tout pendant que nous courrons. Laisse-moi indiquer à Petrovitch le chemin qu'il doit suivre. Les instants que le Seigneur nous accorde sont précieux, ne les prodiguons pas.

Ivanoff donna en langue russe quelques instructions à Petrovitch, puis les deux voitures se suivant firent volte-face pour s'engager bientôt dans un chemin de traverse.

— Mais où allons-nous donc, où allons-nous, mon père?

— Maintenant, nous allons à Kalouga; écoute, je vais tout te dire, ajouta Ivanoff se penchant dans le fond de la voiture vers l'oreille de Paël, afin que le bruit retentissant des roues ne couvre pas sa voix. Ecoute les conseils que l'Eternel m'a suggérés.

XVI

De toutes les particularités que présente la Roumanie, une des plus frappantes est, sans contredit, l'existence des nombreux tsiganes dont les hordes nomades sillonnent en tout sens le pays. Quels sont ces êtres auxquels la nature a imprimé un cachet ineffaçable de distinction et dont le type, toujours resté pur, a traversé les siècles? A les voir toujours errants, ici aujourd'hui, plus loin demain, se reposant quelques heures pour reprendre aussitôt leur interminable chemin, dressant leur tente un soir au milieu d'une forêt, le lendemain dans la plaine, toujours nus, toujours sales, ils semblent être, avec leur mâle beauté, leurs traits d'une finesse irréprochable, leur démarche élégante et fière, des peuplades dégénérées, condamnées à porter éternellement les vestiges ineffaçables de leur ancienne splendeur, à traverser les siècles, foulant sans cesse la même route, poursuivis par le même destin. Quelle est l'origine des tsiganes? Sont-ce des enfants de l'Inde refoulés vers le Nord par une de ces migrations dont le secret nous échappe? Peut-être; toujours est-il que l'on sent sous cette peau bronzée un sang chaud qui circule et que dans ces têtes intelligentes on retrouve le type de la beauté primitive, de l'élégance native. Les mêmes traits se retrouvent chez chacun des individus; les hommes sont tous d'une taille un peu au-

dessus de la moyenne, sans que l'on remarque chez eux des excès de grandeur ou des difformités de nain. Le corps est souple, nerveux et fin; jamais l'obésité ne les déforme, peut-être doivent-ils cet avantage au genre de vie nomade qu'ils mènent; la tête, rejettée en arrière, donne à leur démarche une grâce, une aisance particulière; de longs cheveux noirs bouclés, que jamais les ciseaux n'ont arrêté dans leur développement, encadrent d'une façon sculpturale l'ovale allongé d'une figure un peu maigre et d'un demi-brun doré. Le front est droit, l'œil légèrement saillant, d'un noir profond, est encaissé dans une arcade sourcilière finement arquée. Le nez est fin, les narines mobiles; la bouche petite a des lèvres d'une exquise distinction, les dents sont incomparables. Mais tous ces détails d'une beauté parfaite, il faut les découvrir, les rechercher un à un, car ils se cachent sous la plus affreuse malpropreté et sous les haillons les plus repoussants. Il faut aussi les saisir rapidement avant que les fatigues, les privations et l'abus de l'alcool ne les ait flétris; car le tsigane est vieux à 30 ans, et dépasse rarement la cinquantaine. Les femmes, douées de la même beauté, se flétrissent beaucoup plus vite encore en raison des fatigues de la maternité, mais on peut écrire d'elles, sans crainte d'être contredit, que beaucoup, à la fleur de l'âge, vers 16 ans environ, sont de la beauté la plus idéale que l'on puisse rêver et présentent dans l'ensemble virginal de leurs formes gracieuses la pureté la plus exquise que jamais sculpteur ait pu imaginer.

Beaucoup d'autres avant nous ont déjà décrit les mœurs des tsiganes, il est donc inutile de nous y arrêter.

Disons seulement qu'actuellement la Roumanie en contient environ 180,000; que, malgré tous ses efforts, le gouvernement n'est encore parvenu à en rendre sédentaire qu'une faible partie, et que, comme par le passé, les bandes circulent sans cesse, sans qu'il leur soit possible de se fixer nulle part.

Le vol des chevaux, des bestiaux, est leur principal moyen d'existence; doués d'une finesse exquise, d'une sagacité à toute épreuve, ils enlèvent jusque dans les villages mêmes le bétail du paysan; celui-ci veut-il retrouver son bien, il n'a qu'un seul moyen, celui de se rendre au campement des tsiganes et de promettre quelque argent à celui qui lui ramènera la bête. Si la récompense est raisonnable, il est rare que l'animal ne soit pas restitué. Que ferait d'ailleurs le paysan? à qui seulement pourrait-il se plaindre? La police n'existe que dans quelques grands centres; pour ce qui est des villages, le gouvernement a dû, jusqu'à présent, s'en rapporter aux habitants qui, s'ils veulent être gardés, doivent se garder eux-mêmes, et s'ils veulent justice, doivent se la rendre également.

Les tsiganes d'ailleurs ne sont pas aussi mal vus dans les campagnes qu'on pourrait le croire par ce qui précède. Beaucoup rendent d'incontestables services aux paysans. Adroits et industriels, ils ont le monopole exclusif de travailler le fer, ils raccommodent les instruments aratoires, ferment les chevaux, soignent les bestiaux malades. Ils exercent aussi un autre monopole qui les rend presque indispensables, celui de la musique. Ce sont eux qui, les dimanches, mènent les rondes villageoises, ces rondes

primitives dont raffolent les Roumains, et où les garçons enrubannés, mêlés aux jeunes filles parées de fleurs, couvertes d'étoffes aux vives couleurs, tournent en cercle autour du ménestrel, se tenant par la main et frappant du pied le rythme sur le sol durci.

Cet art, que seuls ils possèdent, fait pardonner bien des choses aux tsiganes, car si les jeunes gens aiment la danse, les vieux du village, assis sur l'herbe, aiment à voir ces rondes joyeuses qui réveillent tous leurs souvenirs, et que ferait-on sans les tsiganes?

Ce fut vers un camp de tsiganes, récemment établi, et dont quelques habitants étaient venus peu de jours auparavant chez lui ferrer les chevaux, qu'Ivanoff conduisit Paël.

Quelques feux qui brillaient dans la nuit, leur apprirent bientôt qu'ils allaient être au bout de leur course.

Quelques instants après les voitures s'arrêtèrent aux premières huttes du campement. Chose étrange, bien qu'il fut près de 11 heures, personne ne dormait, un mouvement extraordinaire animait toute la tribu. Ivanoff, sautant à terre, au milieu des aboiements furieux d'une bande de chiens qu'il tenait à distance au moyen de son fouet, s'en fut directement au feu le plus proche. Après avoir échangé quelques paroles avec un des êtres accroupis autour du brasier, il s'enfonça dans l'ombre du camp précédé par un guide. Son absence ne fut pas longue; cinq minutes après il reparaissait suivi de deux hommes drapés dans quelques haillons. Ces êtres agiles escaladèrent les rebords du chariot, et Ivanoff, après avoir quelques courts instants parlé à voix basse aux cochers des

deux voitures, s'élança près de Paël. Aussitôt les attelages, reprenant leur course furieuse, disparurent dans la nuit.

— Tout va bien, Paël, la main de l'Éternel nous guide, elle a détruit les voies de l'impie, avant que le soleil se lève la fille du Moabite te sera rendue, son âme renaîtra dans le Seigneur. Bénissons Dieu, mon fils !

XVII

Pendant que se passaient ces événements, la voiture qui emmenait Véronka et Anika, suivait au trot égal de ses vigoureux chevaux la grande route qui mène à Braila.

Anika, heureuse de l'obscurité profonde qui lui permettait de cacher ses larmes, s'était blottie dans un coin de la voiture; toute entière à sa douleur, elle ne répondait que par intervalles à sa mère; bientôt même, sous le poids de l'amère tristesse qui l'oppressait, elle cessa tout à fait ses réponses; Véronka crut son enfant endormie, et heureuse de ce calme, elle s'arrangea, elle aussi, de son mieux, et se prit bientôt à sommeiller. Trois heures se passèrent ainsi. Un choc plus fort que les autres réveilla Véronka.

— Où sommes-nous, Ferrnez, fit-elle en se penchant en avant et cherchant à percer la nuit qui l'environnait.

— Encore une demi-heure et nous serons à Kalestea, répondit Ferrnez. Oh ! nous avons le temps; nous pour-

rons rafraîchir les chevaux pendant une heure, rien ne nous presse.

Véronka, satisfaite, se pencha vers Anika; puis n'entendant rien et ne voyant rien, car le soufflet de la voiture rendait l'ombre plus épaisse, elle se reprit à sommeiller.

Une demi-heure après, la voiture s'arrêta.

— Madame descendra-t-elle, fit Ferrnez qui était déjà sauté de son siège et se tenait près du marche-pied.

— Non, Ferrnez, l'enfant dort et je ne veux pas l'éveiller. Je resterai ici. D'ailleurs, j'y suis très-bien.

Ferrnez se dirigea alors vers la misérable hutte qui, accroupie là sur le bord de la route, tenait lieu d'auberge.

L'hôte fut bientôt sur pied; aidé d'un palefrenier, les chevaux furent dételés, ceux du timon restèrent attachés à la flèche, on défit seulement leurs traits; quant à ceux de devant, on les mit tête à tête avec les premiers; une brassée de foin fut jetée entre les quatre bêtes, puis cela fait, Ferrnez entra dans la maison où il se mit en devoir de fumer, tout en vidant un oka de vin. Il était là depuis une demi-heure environ, et se levait pour aller faire boire ses chevaux, lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture qui s'avancait. — Diable ! fit-il, pourvu qu'il ait mis une lanterne... Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée, car le bruit devenait si bruyant et si rapproché qu'on eut dit un ouragan qui s'avancait. Ferrnez s'élança vers la voiture, en fit sortir les deux femmes, les entraîna sur le bord de la route. Il était temps; à peine y étaient-elles, qu'un chariot attelé de 4 chevaux blancs, lancés à toutes brides, se dessina dans la nuit, un craquement épouvantable se produisit, les roues du chariot n'avaient pu éviter la

voiture et celle-ci, violemment heurtée, se renversait sur le côté, tandis que les chevaux effrayés rompaient les faibles entraves qui les retenaient et s'élançaient affolés dans la nuit.

— A moi ! s'écria Ferrnez, hola, de la lumière ! les chevaux, les chevaux ! courez après les chevaux !

L'hôte accourut une lanterne à la main.

Les dégâts étaient immenses ; l'essieu de derrière, une roue, deux ressorts étaient brisés, il ne fallait plus songer à se servir de la voiture. Un des chevaux du timon, atteint par les roues du chariot, avait une jambe brisée, c'était un cheval perdu, l'autre en voulant fuir, s'était embarrassé dans ses traits et gisait abattu sur la route ; quant aux deux chevaux de flèche, ils avaient disparu.

— Malheureux que je suis ! s'écriait Ferrnez ; grand Dieu ! si l'enfant avait été dans la voiture, elle était tuée ! et à cause de moi ! Malheureux, malheureux ! mais quel est donc ce démon d'enfer qui a passé là !

— Ne te désole pas, Ferrnez, disait Véronka, ce ne sera qu'un retard d'un jour. As-tu regardé s'il n'y a pas moyen de remettre la voiture ?

— Oh ! ce n'est pas en deux jours qu'on en viendrait à bout ! Où trouver une roue ! et les chevaux, où sont-ils ? Ah ! le gredin maudit qui menait son chariot, si je le tenais !

Le village était à trois portées de fusil du lieu de l'accident ; Ferrnez y dépêcha le palefrenier pour y chercher du secours, ne voulant point abandonner sa maîtresse. En attendant, il se mit en devoir d'allumer un grand feu de paille qui bientôt lança ses gerbes pétillantes vers le ciel, éclairant le triste spectacle de la voiture versée, du cheval

se débattant et cherchant à se redresser sur son membre brisé, tandis que les deux femmes, immobiles sur le bord de la route, se tenaient étroitement serrées.

Ferrnez venait à peine de terminer cette première besogne, que trois hommes émergèrent de l'obscurité.

L'un d'eux était le garçon qu'on venait de dépecher au village, les deux autres étaient des tsiganes.

— Je n'ai pas dû aller bien loin, fit le messager, j'ai rencontré à quelques pas d'ici, ces deux tsiganes qui revenaient, et ils m'ont offert de venir avec moi.

— Tu as bien fait, et tu as eu la main heureuse, mon garçon, car ces gibiers de potence, tout fils du diable qu'ils sont, nous seront plus utiles que vingt paysans.

— Allons, vous autres, allons, à la besogne, et vive Dieu, si je suis content de vous, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi !

Les nouveaux venus cependant avaient jeté un rapide coup d'œil autour d'eux et avaient étrangement fixé le groupe formé par Véronka et sa fille.

— Ces dames étaient-elles dans la voiture ? fit l'un d'eux.

— Crois-tu donc qu'elles soient venues à pied ?

— Oh ! Seigneur, à quel danger elles ont échappé !

Et celui qui parlait ainsi s'élança rapidement vers Véronka, et se jetant à genoux lui prit la main qu'il porta vers son front en signe de servage.

Puis, pendant que son compagnon en faisait autant, il s'agenouilla devant Anika dont il saisit également la main. A ce contact, Anika pâlit affreusement et chancela comme si la foudre l'eût frappée.

— Maraud! ne vois-tu pas que ta sinistre figure effraye ces dames! Veux-tu bien te sauver! chien, hurla Ferrnez, qui avait surpris la terrible émotion d'Anika.

Le tsigane lâcha la main d'Anika qui retomba crispée à son côté, en même temps qu'il lançait un regard de haine à Ferrnez.

Ce regard fut si rapide, qu'il échappa à tous.

— Ne t'affraye pas, mon enfant, lui dit sa mère, ne t'affraye pas. Allons, viens près du feu, viens, ne reste pas en place, le frais de la nuit pourrait te rendre malade.

Mais Anika ne répondit pas; un frisson mortel avait parcouru son corps et glacé son cœur; le sang lui affluait au cerveau, obscurcissait ses yeux, voilait son âme; un seul sentiment vivait encore en elle qui lui faisait sentir dans sa main crispée un petit billet que le tsigane y avait glissé.

— Viens, Anika, lui dit sa mère l'attirant doucement vers le feu, viens là te reposer, mon enfant. Ferrnez, ajouta-t-elle, étendez donc les couvertures que nous puissions y mettre l'enfant dormir.

Sans se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle, Anika se laissa faire; ce billet qu'elle tenait lui brûlait la main comme eut pu le faire un fer rouge. Il venait de Paël, elle le sentait! que pouvait-il lui dire! Comment son fiancé avait-il pu sitôt connaître son départ qu'il ne devait, pensait-elle, apprendre que le lendemain matin par les quelques lignes que le jeune pâtre devait lui porter! Paël veillait donc sur elle! peut-être était-il là à quelques pas!

Cette pensée s'empara tellement de son esprit, qu'elle

n'eut plus qu'une seule préoccupation, celle de savoir comment elle pourrait lire de suite le billet qui venait de lui être si miraculeusement remis. Elle eut bientôt conçu un plan dont la simplicité même assurait la réussite. Elle s'enveloppa dans les couvertures, attirant sur sa tête l'une d'elles en forme de tente, puis, tandis que sa mère s'asseyait à côté d'elle sans qu'elle put de cette façon voir ce qu'elle faisait, d'une seule main elle déploya le papier, et l'élevant avec des précautions infinies jusqu'à ce qu'il fut placé sous le rayon de la flamme, elle lut avec un indicible serrement de cœur les lignes suivantes :

« Je suis à quelques pas d'ici; demande un verre d'eau aux tsiganes, engage ta mère à en prendre un également, aie soin de ne pas boire au verre qui sera présenté à ta mère. Lorsque ta mère et Ferrnez dormiront, reviens dix pas en arrière tu seras dans mes bras, ton Paël sera là, mon Anika chérie, ma femme bien-aimée. »

A la lecture de ces lignes, une sueur froide monta au front de la jeune fille; longtemps elle resta immobile; à plusieurs reprises ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour prononcer quelques paroles, mais chaque fois elles ne purent articuler aucun son. Soudain, une violente secousse ébranla tout son être, et se soulevant comme mue par un ressort: — Maman, fit-elle, j'ai.... j'ai si soif!

— Attends, mon enfant, je vais appeler Ferrnez.

— Ferrnez, dit Véronka élévant la voix, Ferrnez, apportes-nous donc de l'eau.

L'un des deux tsiganes, plus rapproché que Ferrnez,

entendit cet appel et s'élança vers la maison d'où il revint bientôt tenant deux verres en main.

— N'aurais-tu pas peur encore, dis, mon enfant ?

— Oh ! non ! et saisissant le verre que lui présentait le tsigane, elle but avidement. — Véronka, elle aussi, vida son verre en entier, puis s'approchant d'Anika :

— Allons, laisse-moi bien te couvrir et tâche de te reposer, dit-elle.

Anika, sans répondre, se laissa faire.

Véronka s'étendit à son tour près de son enfant. Pendant ce temps, Fernez, qui avait mis à l'œuvre les tsiganes, était rentré dans la hutte et vidait en mangeant un second oka de vin. Il était à moitié de cette besogne consolatrice et bienfaisante, lorsque l'un des tsiganes vint le chercher pour lui demander la clef des roues qu'il ne trouvait pas. — Elle est dans le coffre, lui répondit-il, mais viens, je vais te la donner, car malgré ton nom de fils du diable, tu ne me paraîs pas assez malin pour la trouver seul.

A peine était-il sorti que le second tsigane, blotti dans l'ombre au dehors, s'élança à l'intérieur de la hutte, et tirant un flacon de la vaste ceinture qui s'enroulait autour de sa taille, il en versa le contenu dans la cruche en grès que Fernez était en train de vider.

Celui-ci, toujours grommelant et maudissant le sort, revint bientôt reprendre sa place abandonnée; un instant après, la cruche était vide et Fernez, penché sur la table, la tête posée sur ses deux bras réunis, dormait d'un sommeil de plomb.

Il était alors deux heures du matin; le feu allumé au

dehors ne jetait plus que quelques vagues et intermittentes lueurs; les tsiganes avaient disparu; tout dormait, seul le chant des coqs se répondant, troubrait le profond silence de la nuit.

Cependant Anika ne bougeait pas.

Debout sur son séant, toujours enveloppée des épaisses couvertures, elle veillait le regard perdu dans le lointain horizon....

De vagues et flottantes lueurs teintèrent bientôt l'Orient se perdant dans le ciel étoilé. Anika les vit paraître, mais sans les percevoir.

Soudain elle tressaillit de tout son être; un bruit léger, celui d'une marche furtive, venait de lui parvenir; son cœur bourdonna en gros battements. Elle sentit une main effleurer son épaulement; à ce contact elle se leva, elle entendit quelques mots faiblement murmurés à son oreille, une haleine chaude l'enivra; soudain un bras s'arrondit autour de sa taille, une invincible puissance anéantit sa pensée, sa vie sembla se concentrer dans sa main brûlante que tenait une autre main, et doucement entraînée, son ombre glissa dans la nuit et disparut dans l'obscurité.

XVIII

Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où Paël, suivant le plan si rapidement conçu par Ivanoff, si habi-

lement exécuté par les tsiganes, avait ravi Anika. Il s'était retiré dans la propriété que lui avait cédé son oncle, et là, pendant deux ans, il avait goûté les joies infinies que peut donner l'amour le plus pur. Pas un nuage n'avait assombri cette douce félicité; parfois le souvenir de son père venait étreindre le cœur de la jeune femme; mais comme si tout eut voulu contribuer à son bonheur et étouffer le souvenir de sa faute, dès la première année de son mariage, un fils lui était venu au monde, et au moment où nous reprenons notre récit, une petite fille venait de naître, qui devait resserrer encore les indissolubles liens qui l'unissaient à Paël.

La propriété qu'ils habitaient était située sur les confins de la Moldavie; la maison sans étage solidement construite en pierres, avec sa galerie circulaire formée par le toit qui faisait saillie et venait s'appuyer sur des montants peints en vert, son petit treillage qui régnait tout autour, orné de plantes grimpantes, ses larges volets verts avaient un aspect de bonheur tranquille qui réjouissait le cœur. Un chemin large et gazonné, bordé d'une double rangée de vieux chênes noueux, menait de la grand'route au cottage, tandis que derrière, un jardin en pente douce s'étendait jusqu'au Serret, large rivière aux eaux limpides.

Une fontaine située dans la propriété lui avait donné son nom. C'était la fontana Drakului. On racontait sur cette fontaine une sombre légende, bâtie toute entière sur la superstition des habitants de ces contrées.

Quelques bestiaux ayant disparu sous le sable mouvant de la Drakului, ce fait fut attribué au pouvoir sur-

naturel du démon; une palissade avait été établie tout autour, et la propriété, entourée d'une superstitieuse horreur, avait été peu à peu abandonnée, jusqu'au jour où le *Scopit* Ivanoff l'avait acquise à vil prix, heureux de trouver un endroit dont les indiscrets étaient tenus à distance par la crainte stupide du sombre Nizam.

Durant les deux ans qu'il y avait passés, Paël s'était tout entier adonné à l'exploitation de son modeste domaine. Le bonheur lui avait souri; son petit capital avait presque doublé.

Quatre valets de ferme, trois servantes et le russe Petrovitch que lui avait cédé Ivanoff, composaient tout le personnel de l'exploitation.

Petrovitch aidait Paël dans la direction des travaux, tandis qu'une des servantes, une Transylvaine appelée Rogie, était spécialement attachée au service d'Anika.

Une sorte d'amitié s'était établie entre les deux femmes; Rogie vénérait sa maîtresse et professait pour elle un culte véritable; Anika, de son côté, aimait la jeune fille dont le parler hongrois lui rappelait les doux souvenirs de son enfance et l'égayait au cours des longues soirées d'hiver. Personne d'ailleurs ne franchissait jamais le seuil de l'habitation, et à part quelques rares marchands qui passaient de mois en mois, nul étranger ne visitait la retraite ignorée de Paël, dont l'existence heureuse s'écoulait loin de tout bruit du monde.

Au moment où nous reprenons notre récit, Paël, assis à une table placée dans la chambre d'Anika encore alitée, terminait une longue lettre. On était en octobre; la nuit venait, envahissant lentement les coins reculés de la

chambre; les lueurs d'un feu de bois commençaient à resplendir dans la noirceur de l'âtre lorsque Paël se redressa, et se dirigeant vers le lit, dont il écarta les rideaux, il se pencha vers l'alcôve pour mieux voir dans la demi-obscurité.

Ces deux années qui s'étaient écoulées depuis que nous avons abandonné Paël, avaient donné à sa physionomie un caractère de mûre résolution et d'énergie qui manquaient à l'adolescent; il avait laissé croître toute sa barbe, ses sourcils semblaient s'être épaisse, sa chevelure aux larges boucles était fièrement rejetée en arrière et son corps, qui s'était ployé aux plus rudes fatigues, avait acquis son entier développement.

Cependant ses yeux s'habitèrent à l'obscurité de l'alcôve :

— Comment! tu ne dors pas et tu ne me dis rien? dit-il à Anika qui le regardait avec une fixité étrange.

— A qui donc écrivais-tu si longuement? fit Anika, semblant poursuivre sa pensée.

— Mais j'écrivais à Ivanoff, je lui annonçais ta délivrance, je lui disais que tu avais été un modèle de courage, qu'aujourd'hui tu allais bien, tout à fait bien... Mais pourquoi me demandes-tu cela? fit-il s'interrompant et remarquant la singulière préoccupation d'Anika.

— Vois-tu, Paël, je viens de faire un rêve étrange, horrible; il me semble qu'un grand danger nous menace.

— Allons, calme-toi, qu'est-ce qu'un rêve? On y croit lorsqu'il est agréable, on en rit quand il est lugubre...

— Oh! non, Paël, ce n'était pas un songe ordinaire, ce n'était même pas un songe, car je ne dormais pas, je

te voyais, j'entendais même ta plume crier sur le papier, et puis...

— Laisse donc ces imaginations qui pourraient t'amener la fièvre. Tiens, pour te distraire, je vais te lire la lettre que j'écrivais à notre oncle. Allons, écoute.

Paël se dirigeait vers la table pour y prendre la lettre, lorsqu'il s'arrêta, prêtant l'oreille.

— Je ne me trompe pas, j'entends une voiture qui s'approche, fit-il. Qui diable peut donc venir nous voir?

Un instant il resta le front appuyé contre la vitre, sondant du regard l'allée de chênes qui s'étendait devant l'habitation.

— Parbleu, ce sont ses chevaux, Anika, fit-il en se retournant vivement. Sais-tu qui nous arrive? voilà ma lettre devenue inutile; c'est Ivanoff. — Le roulement devenait plus distinct. Tiens, fit Paël toujours penché à la vitre, c'est singulier, Ivanoff n'est pas seul; qui donc est avec lui? mais je connais cet homme, ajouta-t-il en tressaillant. Attends, Anika, je cours les recevoir, je vais dire à Rogie de venir près de toi.

Il courut à la porte et, un instant après, la voiture s'arrêtait dans la cour.

Paël ne s'était pas trompé, c'était Sélibanoff qui arrivait, et il n'était pas seul, Silova l'accompagnait.

Un sentiment de vague terreur s'empara de Paël : que venait donc faire chez lui ce vieillard qu'il ne connaissait que pour l'avoir vu au temple?

Ce sentiment se dissipa cependant bientôt lorsqu'il entendit Ivanoff dire au conducteur :

— Prends soin des chevaux; mène-les aux écuries,

double leur ration, car demain avant le lever du jour tu dois te tenir prêt, nous reprendrons notre chemin.

Pendant ce temps, Silova était descendu de la voiture, et, étendant les bras sur Paël :

— Que l'esprit de paix, qui est l'esprit de Dieu, repose sur toi, mon fils, lui dit-il. Nous sommes les messagers de résurrection qui venons visiter ta maison; réjouis-toi dans le Seigneur!

— Soyez les bien venus, leur répondit Paël; soyez-le doublement, car vous venez dans un moment de bonheur et vous partagerez ma joie; ma femme.....

— Nous le savons, interrompit Silova, nous le savons, mon fils, ta femme vient d'enfanter une fille; bénî soit le Seigneur, qui daigne avancer ta résurrection.

— Mais comment pouvez-vous connaître cet événement qui ne date que d'avant-hier?

— Ne t'étonne pas; les desseins de Dieu sont impénétrables et sûrs; il nous a révélé la joie dont il couvrira ta maison, afin que nous nous hâtions vers toi. — Mais entrons, ajouta Silova, car le temps nous presse.

Paël, ouvrant la porte, les fit pénétrer dans la salle où se prenaient en commun les repas et qui communiquait avec la chambre où se trouvait Anika.

— Entrez, leur dit-il, entrez, prenez place au foyer; je vais veiller à ce que l'on vous serve, car vous devez avoir faim et soif. Voici bientôt l'heure du repas.

Demeurés seuls, Silova et Ivanoff restèrent un instant silencieux. Silova rompit le premier le silence.

— La grâce de Dieu n'a pas encore pénétré dans cette demeure, fit-il. Vois ces murs où les saintes images

sont remplacées par de frivoles peintures; vois ces tentures qui sont celles des Gentils! L'Eternel a bien fait de hâter l'heure de la résurrection; qu'il soit loué!

— Maître, tu le sais, répondit Ivanoff, les événements ont été si rapides, que Paël n'a pu être suffisamment initié aux saintes pratiques. C'est là ce qui doit l'excuser à tes yeux.

— Oui, c'est vrai, reprit Silova d'un air pensif, mais ne crains-tu pas qu'il n'hésite à nous suivre? ne crains-tu pas chez lui la révolte de la chair?

— Pourquoi craindrions-nous? n'est il pas lié par son serment?

— Ce que je crains pour lui, Sélivanoff, je te l'ai déjà dit, c'est l'éducation qu'il a reçue chez cet homme pervers qui nous l'a ravi dès son enfance.

— Ne sommes-nous pas là pour l'aider? interrompit vivement Ivanoff, ne sommes-nous pas là pour lutter contre le démon s'il veut ravir son âme à Dieu?

— Certes nous ne faillirons pas à la tâche que l'Eternel notre Dieu nous a imposée! mais, encore une fois, que ferons-nous s'il résiste?

— S'il résiste? exclama Sélivanoff! non, non, Paël ne résistera pas; le sang du martyr coule dans ses veines et s'élèvera contre l'esprit des ténèbres!... mais s'il résistait? je te l'ai dit, ce serait à nous de l'aider dans sa lutte contre l'esprit du mal, ce serait à nous d'étouffer en lui les révoltes de la chair?

— Que veux-tu dire? s'écria Silova.

— Ce que je veux dire? reprit Ivanoff dont la voix s'éleva par degrés, ce que je veux dire? c'est que si l'ange du

mal s'élevait contre la volonté de Dieu, je le combattrais par tous les moyens; que si Paël, oubliant son serment, refusait de sacrifier à Dieu; que s'il refusait de nous suivre, d'accomplir nos saints mystères, de rompre les liens charnels qui le tiennent encore loin de son Dieu! ce que je veux dire? c'est qu'alors je serais prêt à employer la violence ou la ruse pour qu'il paye à Dieu ce qu'il doit à Dieu! car périsse plutôt son corps mortel que son âme immortelle!

Ivanoff achevait à peine ces mots, qu'un bruit sourd, semblable à celui de la chute d'un corps, accompagné d'un profond gémississement, se produisit dans la pièce voisine dont la porte était restée entr'ouverte.

— Qu'est-ce cela? fit Silova se soulevant à demi de son siège. Nous aurait-on épié? Quelle est cette trahison?

— Attends, je vais voir, répondit Ivanoff en s'avancant vers la porte de la chambre voisine, qu'il poussa lentement. Mais un obstacle empêchait cette porte de s'ouvrir complètement.

— Qu'y a-t-il donc? murmura-t-il, et aussitôt, passant la tête à travers l'entrebattement de la porte, il distingua dans la demi-obscurité la forme d'un corps étendu sur le parquet.

— Oh! oh! fit-il, elle aura tout entendu; c'est sa femme; vite aide-moi, Silova.

Leurs efforts réunis firent céder la porte, c'était bien le corps d'Anika qui était là.

D'un mouvement rapide, Ivanoff découvrit la poitrine et mettant la main sur le cœur : — Ce n'est rien, fit-il, ce n'est qu'un évanouissement, maître, prends-la avec

moi, remettons-la sur son lit; dépêchons-nous seulement.

Tous deux alors soulevèrent le corps inanimé d'Anika et le déposèrent sur le lit dont ils ramenèrent les couvertures. Cela fait, Ivanoff fit un geste silencieux à Silova, et tous deux sortirent muets de la chambre, dont ils refermèrent soigneusement la porte.

— Dieu nous protège, fit Ivanoff à voix basse; loin de nous empêcher, cet événement va au contraire nous servir.

— Comment cela?

— Mais Anika, évanouie, ne s'opposera pas au départ de Paël; celui-ci la croira endormie, il nous suivra sans avoir à lutter contre les larmes de sa femme, et tu le sais, la chair est faible chez ceux qui n'appartiennent pas encore au Seigneur.

— Mais ne crains-tu pas que cet évanouissement ne cesse avant notre départ. Ne conviendrait-il pas?.....

— Je sais ta pensée, j'y songeais..., attends quelques instants, j'ai dans la voiture tout ce qu'il nous faut, car j'avais prévu des cas de résistance.....

Ivanoff se dirigea vers la porte; au moment de l'atteindre, il se retourna vivement.—Surtout, ajouta-t-il, si Paël revenait, aie soin de l'éloigner sous un prétexte quelconque.

La recommandation n'était pas vaine, car à peine était-il sorti, que la porte se rouvrit et que Paël entra portant une lampe qu'il posa sur la table et dont les vifs rayons illuminèrent toute la chambre éclairant en même temps la face hideuse et cadavérique de Silova.

Un frisson glacial monta au cœur de Paël, mais se faisant violence :

— Maître, fit-il en s'approchant de Silova, pardonne-moi si je ne t'ai pas encore conduit auprès d'Anika; permets que je la préviennent de ta venue, car elle est encore souffrante.....

— Attends, mon fils, avant que nous ne nous rendions auprès de celle que le Seigneur a visitée par la souffrance, il conviendrait que tu viennes avec moi m'indiquer les écuries, afin que je puisse faire quelques recommandations relatives à nos chevaux.

— Volontiers, mon père, venez donc, fit Paël, et tous deux sortirent.

Quelques instants après, Ivanoff rentrait dans la salle; s'approchant de la lampe, il vérifia la couleur d'une petite fiole qu'il tenait en main; il la déboucha avec précaution, puis s'avancant sans bruit vers la chambre voisine, il se dirigea vers le lit de la jeune femme.

La lumière de la chambre voisine y répandait une demi-lueur; Anika, toujours évanouie, était là pâle comme un cadavre. Ivanoff s'approcha d'elle, se pencha de telle façon que son visage touchait presque celui de la jeune femme, et d'une main, écartant les lèvres décolorées, de l'autre il y versa plusieurs gouttes de cette fiole mystérieuse.

Un instant après il avait regagné la chambre voisine et, assis près du foyer, il attendait le retour de Silova.

XIX

— Il est temps maintenant que nous te disions le but de notre venue, mon fils, dit Silova, lorsque le couvert enlevé ils furent seuls et que les gens de service se furent retirés. Mais avant d'entamer cet entretien, assure-toi que nul ne peut nous entendre, et ferme cette porte afin que personne ne vienne nous interrompre.

Paël, surpris de ces paroles, jeta un regard interrogateur sur le vieillard assis à ses côtés, mais il ne put rien saisir.

— Pourquoi ces précautions? interrogea-t-il; nul ne peut nous entendre, vous pouvez parler sans crainte.

— Fais ce que je te dis, mon fils, les paroles du Seigneur doivent être recueillies par toi seul; fais vite et ne perdons point un temps précieux pour ta gloire.

Paël, de plus en plus surpris, se retourna vers Sélivanoff, mais il ne put rien lire sur ce masque; Sélivanoff, impassible, fixait son regard terne sur Silova. Se levant donc, il alla à la porte qu'il verrouilla, puis revenant vers les deux vieillards :

— Qu'y a-t-il donc? fit-il.

— Assieds-toi là, mon fils, écoute-nous, car l'heure est venue pour toi, et nous venons te dire les paroles que le Dieu de gloire dit à Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Carran, nous venons te dire :

— Sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans le pays que je te montrerai.

— Un danger menace-t-il Anika? devons-nous fuir? notre retraite serait-elle découverte?

— Ne m'interromps pas, fit Silova, écoute mes paroles avec recueillement, car c'est d'une œuvre de salut qu'il s'agit aujourd'hui. Je ne veux pas, mon fils, te rappeler le passé en remontant au jour où tu fus recueilli par un de ces Gentils, un de ces hommes dont les yeux sont remplis d'adultère et d'un péché qui ne cesse jamais; il me suffira de te rappeler le jour où, chassé par ce Moabite qui t'avait ravi aux tiens, tu vins guidé par la main du Seigneur, nous retrouver, comme si notre sang eut appelé ton sang. Esclave alors de la corruption, car on est esclave de celui par qui on est vaincu, tu vins chercher auprès de nous la liberté dont tu étais altéré, en même temps que tu nous demandais notre assistance pour soustraire la fille des Gentils à ses persécuteurs.

Tu vins à nous, tu juras sur le livre saint que tu appartiendrais désormais au Seigneur, et l'Eternel fit entrer cette jeune femme dans ta maison, comme il fit entrer Ruth la Moabite en la maison de Booz. L'Eternel lui fit la grâce de concevoir et voilà qu'elle vient d'enfanter pour la seconde fois; l'heure est donc venue, Paël, où Dieu réclame ton serment et nous venons te chercher pour te conduire vers lui.

Paël avait écouté, sans les comprendre, les paroles de Silova; les dernières seules le frappèrent.

— Me chercher? moi? s'écria-t-il; mais où donc voulez-vous m'emmener?

— Auprès de tes frères où t'attend la résurrection.

— Mais croyez-vous que je puisse quitter, en cet instant, ma pauvre Anika souffrante encore et qui n'a que moi?

— Qu'importe ta femme, lorsque son Dieu commande? fit Silova de sa voix sifflante.

— Non, Silova, non! exigez de moi ma fortune toute entière, vous en avez le droit; demandez-moi ma vie, je vous la donne; mais ne me demandez pas de quitter mon Anika lorsqu'elle est mourante, car je ne pourrais vous obéir.

— Qu'entends-je, s'écria Silova, quelles sont ces paroles de révolte? Ne te suffit-il pas d'avoir vécu dans le temps passé abandonné aux mêmes passions que les Gentils, vivant de toutes sortes d'impudicités et de convoitises, faut-il qu'encore aujourd'hui ta parole s'élève contre l'Eternel en blasphème?

— Le blasphème, mon père, répondit d'une voix lente Paël, n'est ni dans mon cœur, ni sur mes lèvres; le premier devoir que Dieu m'a imposé est de protéger ma femme et de veiller sur elle lorsque ses jours sont en danger; non, je vous le dis, je ne la quitterai pas, dussiez-vous me maudire. Plus tard j'irai rejoindre mes frères; j'ai eu tort, il est vrai, de rester si longtemps sans les visiter, mais.....

— Plus tard, interrompit Silova, tu dis plus tard lorsque l'heure de l'Eternel a sonné? ne sais-tu donc pas que c'est aujourd'hui même qu'il faut songer à accomplir le serment solennel que tu as prêté?

— De quel serment veux-tu parler?

— De quel serment! malheureux! nouveau Balaam, nouveau fils de Bozor, aimes-tu donc le salaire d'iniquité? As-tu donc oublié que la main sur le livre de Dieu que tu prenais à témoin devant tes frères assemblés tu as juré de répondre à notre premier appel et de quitter ce jour-là, pour nous suivre père, mère, femme, enfants!

Paël, aux derniers mots de Silova, s'était levé; pâle, les yeux fixés sur le vieillard, de sa main puissante il étreignait son front où le souvenir renaissait. Muet sous ce regard de fer rivé sur lui, Silova, semblable à une couleuvre qui se tord sous la pression d'un talon implacable, essayait en vain de s'y soustraire... une rapide angoisse agita les mille rides tortueuses de son visage blême... mais ce ne fut qu'un moment; Paël, vaincu par l'émotion, retomba sur son siège; accoudé sur la table, la tête dans les mains, il resta quelques instants immobile, puis soudain, relevant sa tête intelligente et fière :

— C'est vrai, j'ai juré, vous avez raison, je dois vous suivre. Où nous allons, peu m'importe, dites-moi seulement quand nous partons, et quand je pourrai revenir, afin que je prévienne Anika.

— Béni soit l'Eternel! s'écria Silova, bénis-toi, ô toi qui permets que ton flambeau éclaire son âme, afin que le temps qui lui reste à vivre dans la chair, il ne le vive plus selon les convoitises des hommes, mais bien selon ta sainte volonté! Le sang du martyr coule dans tes veines, ô mon fils, ton nom sera le saint, ta postérité sera bénie, le Seigneur te placera à sa droite, tu seras son fils bien-aimé. Viens, que je te donne le baiser de

paix et d'amour en Jésus; nous sommes doublement frères, car bientôt le même sacrifice nous aura consacré à l'Eternel. Viens, mon fils, viens!

Mais Paël ne l'entendait pas; immobile, l'œil fixé sur lui, il le regardait sans le voir, sa pensée semblait étreindre tout un passé, sonder tout un avenir. Quelques instants il resta dans cette espèce de contemplation muette, puis soudain, d'une voix lente et solennelle qui fit tressaillir les deux êtres placés devant lui :

— Quand partons-nous? fit-il, et quand pourrai-je revenir?

Silova regarda Ivanoff. — Nous partons dans six heures, fit ce dernier; il est maintenant près de dix heures, à trois heures nous monterons en voiture.

— Mais quel jour pourrai-je revenir? interrompit Paël d'une voix brève. Serai-je rentré demain soir?

Les deux vieillards se regardèrent; se consultaient-ils, ou bien ce regard exprimait-il l'étonnement que leur causait la demande de Paël? On n'eut pu le dire, car leurs yeux, privés de vie, n'avaient plus, pour tout autre que pour eux-mêmes, de sentiments appréciables; par un secret d'eux seuls connus, ils se comprprirent cependant; ils surent donner une interprétation à cet échange de regards, et Ivanoff s'adressant à Paël :

— Non, mon fils, ne compte pas revenir de sitôt, des semaines, peut-être même des mois, s'écouleront....

— Des semaines, des mois! hurla Paël, vous voulez que je quitte ma femme, ma pauvre malade, toute brisée de douleur! Vous voulez que je la quitte des semaines entières? Non, mille fois non, je vous l'ai dit, prenez

ma vie, mais ne me demandez pas un sacrifice impossible.

— Paël, l'esprit des ténèbres s'agitte encore en toi, fit Silova se levant à son tour de son siège et se tenant debout, écoute nos paroles, car nous sommes de Dieu, et nous venons, en son nom, te demander de tenir le serment que tu lui as fait. Quelle honteuse faiblesse s'empare donc de ton âme? Malheureux! tu invoques le nom de ta femme! mais penses-tu donc qu'elle-même te pardonne jamais ton parjure? Crois-tu que le Seigneur consent à laisser tes forfaits impunis? Insensé! il te frappera dans ta femme, il te poursuivra dans tes enfants, remplira ton cœur de sa malédiction. Quoi! lorsque, persécuté, tu es venu vers nous, ne t'avons-nous pas recueilli? ne t'avons-nous pas aidé? n'as-tu pas invoqué le saint nom de Dieu? ne t'es-tu pas tourné vers lui, et n'as-tu pas juré? Tu ne saurais te cacher à toi-même l'horreur de ton parjure, car le sentier des justes est une lumière resplendissante, et nous sommes là pour te remettre dans la voie que le Seigneur t'a tracée.

Pendant que Silova parlait, une révolution étrange s'opérait dans Paël. Oui, il avait juré, oui, il serait coupable à ses propres yeux, aux yeux même de sa femme. Esclave de son serment, il devait obéir, oui, il devait quitter sa bien-aimée; à cette pensée, il sentit son cœur se gonfler, sa poitrine oppressée se soulever avec effort, et une larme vint briller à sa paupière; Silova la vit, et baissant la voix se rapprochant de lui :

— Mais je le vois, mon fils, poursuivit-il, je le vois, la grâce de Dieu pénètre en ton âme, elle parle à ton

cœur et l'emplit de miséricorde. Viens, sois des nôtres, rejoins tes frères qui t'ont secourus aux temps de l'adversité. Ne te laisse point ébranler, appuie-toi sur nous, place ta force dans l'Eternel, viens, Paël, marche à nos côtés, tu marcheras avec assurance, car tu suivras la voie de Dieu.

En disant ces derniers mots, Silova voulut saisir la main de Paël, mais lui, la retirant comme s'il eut subi le contact d'un reptile, fit deux pas en arrière, et fixant son regard sur le vieillard, muet de surprise :

— J'obéirai, fit-il d'une voix sourde, à 3 heures je serai prêt, mais ces derniers instants, laissez-moi les passer auprès de ma femme, afin que je la prépare.

A ces mots il se retira dans la chambre d'Anika.

Un silence de mort y régnait. Rogie, assise au coin de l'âtre, veillait à la lueur d'une petite lampe dont les faibles rayons éclairaient à demi l'alcôve.

Etouffant le bruit de ses pas, Paël s'y dirigea.

— Elle dort, murmura-t-il en levant ses yeux au ciel comme pour le remercier de ce repos qui épargnait à la malade les angoisses anticipées de la séparation, puis faisant signe à Rogie de se retirer, sitôt qu'il eût entendu la porte se refermer derrière elle, il se laissa tomber à genoux au pied du lit, et cachant sa tête dans les couvertures, il pleura silencieusement.

Les heures s'écoulèrent; Paël avait repris sa place à cette même table où nous l'avons trouvé en reprenant ce récit, etachevait une longue lettre lorsque soudain relevant la tête, il vit Silova devant lui.

— Il est l'heure! fit celui-ci.

Paël ferma sa lettre, la laissa sur la table, puis se dirigeant vers l'alcôve, il appuya doucement ses lèvres sur le front d'Anika endormie; puis, par degrés et comme pris de vertige, il appuya plus fort, il serra à les briser ses lèvres sur ce front si pur... Anika, dont le souffle régulier soulevait les couvertures, ne s'éveilla pourtant pas, et Paël sortit, entraîné par Silova.

XX

En arrivant à Bucharest, la voiture dans laquelle se trouvaient Silova, Ivanoff et Paël, traversa rapidement les centres animés pour s'enfoncer bientôt dans le silencieux quartier des Scopits.

Elle s'arrêta devant cette maison mystérieuse où se trouvait le temple de la secte, et c'est là, dans une chambre voisine de ce temple, et y communiquant par un couloir secret, que nous retrouvons Paël 40 jours après qu'il eut quitté Anika.

Sitôt arrivé, on l'avait mené dans cette chambre, et Silova avait exigé de lui sa parole qu'il n'en sortirait pas, aussi longtemps que durerait son initiation. Paël, indifférent à tout, avait juré. Depuis ce jour il était resté seul, recevant seulement les visites de Silova et d'Ivanoff qui venaient tour à tour passer de longues heures auprès de lui, commentant les textes de la Bible, l'associant à d'interminables cantiques qu'ils l'enga-

geaient à répéter avec eux, l'initiant à l'histoire de la secte, exaltant surtout la vie et le martyr de Sélivanoff, son ancêtre, leur fondateur.

Paël avait d'abord écouté avec ennui ces longues prédictions; peu à peu cependant, il s'était pris à les suivre, puis à y trouver un certain attrait, car elles venaient rompre les heures si longues de sa réclusion. Il finit même par y prêter une attention soutenue, car Sélivanoff lui avait dit que sitôt son initiation terminée, il serait libre de retourner chez lui.

Ces 40 jours l'avaient d'ailleurs étrangement métamorphosé. Soumis à un jeûne continuuel des plus sévères, recevant une nourriture plus qu'insuffisante, consistant en un seul repas composé d'un morceau de pain et de poisson séché, privé de tout exercice, lui qui jusque là avait été accoutumé à une nourriture abondante, à un exercice violent, il avait senti peu à peu ses forces s'affaiblir, et un état de prostration indéfinissable s'était graduellement emparé de lui. Il sentait par moment sa pensée vague et incertaine flotter dans son cerveau comme un nuage bercé par les vents. Parfois même il essayait de ressaisir ses souvenirs confus sans y parvenir entièrement; une seule pensée, un seul souvenir vivait encore en lui : celui d'Anika, celui de ses enfants.

La chambre qu'il occupait était petite et ressemblait à une cellule; deux chaises, une table en sapin, une couchette formée de planches sur lesquelles étaient étendues quelques couvertures, en formaient tout l'ameublement. Les murs étaient ornés de saintes images, une fenêtre, ou plutôt une lucarne percée à raz du plafond, l'éclairait.

Au moment où nous y pénétrions, la nuit s'y faisait; accoudé à la petite table, la tête plongée dans ses deux mains, Paël rêvait.

Le bruit de la porte qui s'ouvrit le tira de sa torpeur. Silova entra.

— Mon père, fit Paël avec effort en relevant sa tête amaigrie, mon père, dites-moi, depuis combien de jours suis-je donc ici?

— Quinze jours se sont écoulés, mon fils, lui répondit Silova en posant une petite lampe sur la table, quinze jours se sont écoulés depuis que tu es entré dans la voie qui te rapproche du Seigneur. Que ton cœur se réjouisse, que la joie l'inonde, car le temps est proche où tu seras digne de t'offrir en holocauste. Le jour de la délivrance n'est plus éloigné, je venais te l'annoncer et t'initier aux derniers mystères; prions Dieu, mon fils, qu'il prépare ton âme à recevoir sa parole sainte. Et Silova, se dirigeant vers une image grossière représentant Sélivanoff martyr, se prosterna, murmurant une prière à voix basse.

Paël, anéanti, le regardait en silence.

Sa prière achevée, Silova s'assit à la petite table et ouvrant une Bible :

— Mon fils, étudions la parole de notre divin Maître dans ce qu'elle a de plus secret. Tiens, lis toi-même, j'aime à entendre ta bouche prononcer les saintes paroles; tiens, lis en commençant au verset 8 du chapitre XVIII de l'Evangile de Mathieu.

En disant ces paroles, il tendit à Paël le livre qu'il avait ouvert à l'endroit indiqué.

Verset 8. « Que si ta main ou ton pied te fait tomber dans le péché, coupe-les et jette-les loin de toi; car il vaut mieux que tu entres boîteux ou manchot dans la vie, que d'avoir deux pieds et deux mains, et d'être jeté dans le feu éternel. »

Verset 9. « Et si ton œil te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi; car il vaut mieux que tu entres dans la vie n'ayant qu'un œil, que d'avoir deux yeux, et d'être jeté dans la ghenne du feu. »

— Arrête, fit Silova, arrête.... puis, après s'être recueilliquelquesinstants : — Comprends, mon fils, l'enseignement contenu dans ces paroles du divin Jésus, médite-les avec moi pour en pénétrer ton âme, car elles sont le flambeau qui doit éclairer la voie où Dieu t'appelle. O mon fils, en même temps qu'il te donnait cette âme immortelle, divine émanation de sa puissance, cette âme qui doit un jour se réunir à lui, l'Eternel mit en toi des penchants et des passions honteuses qu'il fit exprès sortir de l'abîme des ténèbres, te donnant pour mission de les combattre et de les vaincre. Le prix de la victoire, il le fit infini, comme il fit aussi le combat redoutable afin que l'un fût digne de l'autre, afin que l'immensité du triomphe couvrit l'immensité de la lutte, que l'immensité de lumière fit resplendir l'immensité des ténèbres.

Tout ce qui est mortel en toi lutte contre ton essence immortelle, et pour éviter la défaillance, pour être sûr de la victoire, le divin Maître te le dit : il te faut immoler la chair et rejeter loin de toi les causes de perdition qui pourraient t'entraîner au fond de l'abîme.

Coupe ta main qui s'étend vers le mal, ton pied qui

se détourne de la voie du Seigneur; arrache ton œil s'il se remplit de convoitises impures, et puisque le Christ a souffert pour toi dans la chair, toi aussi, arme-toi de cette pensée et souffre dans la chair.

Mais pour mieux t'aider à soutenir la lutte contre l'esprit des ténèbres, l'Eternel notre Dieu a mis en toi une étincelle de son divin esprit afin que tu puisses mesurer l'étendue de l'infine splendeur qu'il te réserve et la comparer en même temps à la vanité de tout ce qui est dans le monde, où tout n'est qu'apparences trompeuses, séductions impures, orgueil et malédiction.

O mon fils, dis-moi si tu comprends, non pas la douleur du sacrifice, mais l'étendue du bonheur ineffable qu'il te réserve? dis-moi si tu serais prêt à l'accomplir? si ton âme y aspire et si tu veux, t'unissant par les souffrances au Christ, te confondre avec le père dans la gloire. Paël, cette heure est solennelle, c'est l'heure de la résurrection, c'est l'heure du triomphe, parle, que j'entende ta bouche consacrer ton union avec Dieu.

Paël, familiarisé avec ce langage mystique et ces fanatiques prédications, sentait peu à peu une exaltation étrange se produire en lui. Son cerveau, surexcité par la fièvre, suite naturelle du jeûne et de la réclusion, s'exaltait à ces paroles. Cette religion, qu'il ne connaissait guère et que depuis quarante jours on lui dévoilait, avait éveillé en lui des sentiments nouveaux d'admiration et d'amour pour le Christ dont jusqu'alors il n'avait point connu les préceptes d'amour et de pardon... Aussi ce fut avec un sentiment de conviction profonde et d'une voix émue qu'il répondit:

— Oui, mon père, je suis prêt à suivre en tout cette doctrine si belle, si féconde en amour, que le Christ a répandue parmi nous; oui, je suis prêt à tous les sacrifices pour suivre sa sainte loi. Fort de sa parole, je m'efforcerai de vaincre les passions qui jusqu'à ce jour m'ont souverainement dominé, je saurai en triompher en suivant l'exemple du divin Maître, et si je me sentais faiblir, j'irais à vous, mon père, et vous m'aideriez à vaincre comme vous m'avez appris à combattre.

— O mon fils, tes paroles sont ma plus douce joie; oui, je resterai près de toi pour t'aider à combattre l'esprit des ténèbres et te revêtir du casque du salut qui te rendra invincible; et puisque je te vois aspirant à la connaissance du Seigneur, altéré de la vérité,achevons ton initiation aux saints mystères, il me tarde de te dire ce que Jésus attend de toi, la part qu'il te réserve dans ses souffrances pour te conduire ensuite glorieux de ta victoire aux pieds du Père.

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Tu vas le savoir; tiens, reprends ta lecture, lis au chapitre XIX, verset 10, de Mathieu, lis, mon fils, les paroles de Dieu.

Paël reprit le livre et lut :

Verset 10. Les disciples lui dirent : « Si telle est la condition de l'homme avec la femme, il ne convient pas de se marier. »

Verset 11. Mais il leur dit : « Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux-là seulement à qui il a été donné. »

Verset 12. « Car il y a des eunuques qui sont nés

» tels du ventre de leur mère; il y en a qui ont été faits
 » eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont faits
 » eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. Que
 » celui qui peut comprendre ceci le comprenne. »

Paël, en finissant cette lecture, avait relevé la tête et regardait Silova d'un œil interrogateur.

— Eh bien, mon fils, ne comprends-tu donc pas?

— Non, mon père, le sens du texte m'échappe.

— Ecoute, mon fils, fit Silova se penchant sur la table pour se rapprocher de Paël, car sa voix était basse; écoute : et ses lèvres effleurèrent l'oreille de Paël...

Un cri, un rugissement s'éleva : — Misérable! hurla Paël debout, les yeux hagards, la face effrayante de contraction; misérable, répéta-t-il en étendant les mains pour saisir le vieillard.

Silova s'était levé; d'un coup d'œil, il avait vu l'effroyable tempête qui s'amassait dans le cerveau de Paël; lorsque celui-ci étendit la main vers lui il se sentit perdu, il tenta pourtant un supreme effort; du pied il rejeta sa chaise en arrière; d'un rapide mouvement, il précipita la lampe à terre, et, avant que Paël eut eu le temps de se reconnaître dans l'obscurité, il s'était élançé dehors et avait verrouillé la porte.

XXI

Silova, échappé à l'étreinte de Paël, courut à Ivanoff, auquel il conta la terrible scène qui venait de se passer, puis s'asseyant les coudes sur les genoux, la tête dans les mains : — Maintenant qu'allons nous faire? fit-il. Puis il reprit, après un instant de Silence : — Tout est perdu, l'opprobre de sa jeunesse a triomphé, et voici : la tempête de l'Eternel, la fureur est sortie, un tourbillon a grossi qui tombera sur sa tête et le couvrira de cendres. Tu nous a trompé, reprit-il en se redressant, la face blême de rage, tu nous a trompé, fils pervers d'un père doublement saint; tu as feint une douceur qui n'était point dans ton âme; tes lèvres ont prononcé des paroles de mensonge, mais le Seigneur mettra sur toi un opprobre éternel et une confusion qui ne sera jamais oubliée. Voici qu'à cause de toi j'ai souffert du fouet que ce Pharisien maudit a abattu sur mes épaules; voici que j'ai été chassé, traqué par lui comme une bête fauve sous les bois; l'heure de la vengeance avait enfin sonné; la fille du Moabite allait être des nôtres, sa conversion allait couvrir de honte et de confusion cet orgueilleux dont le front superbe défiait le Seigneur; et voici qu'à cause de toi encore la vengeance nous échappe. Maudis sois-tu! que la malédiction descende en ton cœur, cette même malédiction dont j'ai couvert Kéményffy!

— Maître, interrompit Ivanoff, le moment n'est point venu où nous devons nous laisser entraîner à de vaines paroles. Nous devons agir, l'heure a sonné, l'Eternel veut être obéi.

— Que veux-tu faire, Ivanoff? l'esprit de révolte s'est emparé de son âme, tout est perdu, te dis-je, tout est perdu.

— Non, maître, rien n'est perdu encore si tu veux suivre les conseils que Dieu met sur mes lèvres.

— Eh bien, quoi? que veux-tu faire?

— Reconnais-tu comme moi, reprit Ivanoff, que Paël est à nous par son serment?

— Certes, il a juré.

— Reconnais-tu encore, que depuis les 40 jours qu'a duré son initiation, il a maintes fois confirmé ce serment?

— Il y a une heure à peine, il le renouvelait.

— Dès lors que vois-tu dans cette révolte soudaine et inattendue de la chair?

Silova, muet, sembla interroger Ivanoff.

— Eh bien! reprit celui-ci, ce que j'y vois, moi, je vais te le dire. — J'y vois l'œuvre maudite de l'esprit des ténèbres; j'y vois une possession démoniaque, dont il est l'inconsciente victime; j'y vois un de ces artifices familiers employés par l'ange rebelle, pour arracher au Seigneur notre Dieu, une âme qui revenait à lui, j'y vois l'Enfer, j'y vois l'abîme!

— Eh bien? interrompit Silova.

— Eh bien, maître, si comme moi tu reconnais dans tout ceci l'action malfaisante de l'esprit du mal, il ne nous reste qu'un parti à prendre!

— Lequel? mais parle donc?

— Il nous faut, à la ruse opposer la ruse, à la force opposer la force, par ce moyen seul nous triompherons.

— Oserions-nous.....

— Oui, nous oserons, tu m'as compris, maître, dis-moi si tu y consens, je me charge de tout, demain je te le livre calme et résigné.

— Mais ne crains-tu pas qu'après le sacrifice.....

— Oh non! je ne crains rien; n'en avons-nous pas vu déjà maints autres exemples? l'esprit des ténèbres abandonnera sa proie; il n'essayera plus de la ressaisir lorsqu'elle aura échappé à son étreinte; Paël, d'ailleurs, sera à l'abri de ses perfides tentations, dis un mot seulement et l'œuvre de Dieu sera consommée.

— En es-tu certain? ne nous exposons-nous point à des dangers terribles? Mefie-toi, car derrière lui se trouve la fille du Gentil, que le démon pourrait inspirer! Souviens-toi, Ivanoff, des persécutions d'Ismaïl; souviens-toi que, traînés devant des juges pervers, nous n'avons échappé qu'au prix des plus grands sacrifices. Prends garde! l'ennemi tourne autour de nous, comme un lion rugissant, cherchant quand il pourra nous surprendre.

— Eh! qui pourrait nous surprendre? sait-on seulement si Paël est ici?

— Quoi! que veux-tu dire?

— Laisse-moi faire, repose-toi sur moi, ordonne seulement. O maître, oublie-tu donc la tâche que le Seigneur t'a imposée? il t'ordonne de sauver cette âme, de l'arracher aux artifices du démon, hésiteras-tu lorsque l'intérêt même de notre secte l'ordonne? que diraient nos frères s'ils

voyaient le descendant du saint martyr refuser de sacrifier au Seigneur? que leur dirions-nous nous-mêmes, qui leur avons annoncé pour demain l'heure de la résurrection de Paël? Veux-tu donc que l'orgueilleux Kéményffy triomphe?

Silova s'était levé à ces derniers mots : — Oui, tu as raison; l'Eternel a parlé par ta bouche, fais donc ce qu'il ordonne, moi-même je te dis : accomplis l'œuvre, je te bénis, mon fils, je te bénis dans le Seigneur.

— Maître, fit Ivanoff, tes ordres seront exécutés. Veuillez me donner la clef de la maison de Dieu, car je dois y prendre certaines choses qui me sont nécessaires.

Silova tendit la clef et Ivanoff, bien que la nuit fut tombée depuis longtemps, sortit aussitôt se dirigeant vers le temple.

En y entrant il alluma une petite lanterne et se dirigea vers le sanctuaire où nous avons déjà fait pénétrer le lecteur. L'opération qu'il méditait méritait sans doute grande attention, car il alluma cinq bougies d'un candélabre placé sur la table, puis il alla vers l'armoire d'où il tira une série de fioles de diverses grandeurs. S'assoyant près de la table, il ouvrit un vieux manuscrit, écrit en caractères bizarre, puis après l'avoir lu attentivement, il prit successivement diverses bouteilles dont il mélangea les contenus dans un récipient dosant avec un soin extrême chacune de ces drogues. Une heure se passa ainsi, au bout de laquelle il eut composé un liquide épais de couleur brunâtre; il le versa dans une demi-bouteille de vin rouge qu'il avait apportée, puis éteignant les lumières, il reprit sa lanterne, se dirigea vers le

temple, poussa un ressort caché sous un cadre, une ouverture se fit dans le mur, et il s'engagea dans un couloir menant à la chambre de Paël.

Arrivé à la porte, il écoute quelques instants, retenant son souffle. Nul bruit ne se faisait entendre.

— Paël, fit-il à voix basse, Paël, m'entends-tu?

— Qui donc m'appelle? fit la voix de Paël.

— Moi, Ivanoff, qui vient te secourir et te chercher pour te mener chez toi. Attends que j'ouvre, car je n'osais entrer, je craignais de troubler ton sommeil.

— Oh! je ne dors pas, fit Paël en voyant entrer Ivanoff et en s'avançant vers lui les traits bouleversés par une contraction effrayante. Pensez-vous que je puisse dormir dans l'horreur profonde où je me trouve?

— Réjouis-toi, mon cher fils, ta dernière épreuve est passée; réjouis-toi comme je me réjouis! demain tu seras libre...

— Non, pas demain, aujourd'hui même je veux sortir de cet antre. Arrière, je ne vous connais plus, arrière, vous dis-je! ajouta-t-il en repoussant Ivanoff.

— Quelles sont ces paroles de colère, mon fils? N'as-tu donc pas compris que ce que t'a dit notre maître n'était qu'une épreuve passagère destinée à sonder l'étendue de ta foi?

— Que voulez-vous dire? ces horribles paroles que j'entends encore...

— N'étaient que des paroles, mon fils, destinées à éprouver ton cœur. Tu es sorti vainqueur de la lutte, je veux te dire que demain, dès l'aube, si telle est encore ton intention, tu seras libre de nous quitter.

— Dites-vous vrai? puis-je croire en vos paroles? s'écria Paël se prenant à respirer comme s'il se fut senti dégagé d'un poids énorme.

— Et depuis quand t'ai-je donné le droit de douter de mon dire? t'ai-je jamais trompé? lorsque je t'ai promis mon aide, te l'ai-je ensuite refusé? Ne t'ai-je pas secouru à l'heure du péril?

— Oui, c'est vrai, mon père, c'est vrai, fit Paël renaissant à l'espérance, je vais donc être libre, me dites-vous, libre... et revoir enfin mon Anika chérie? Oh! dites-le moi encore, dites-le moi.

— Oui, mon fils, demain tu seras libre si, comme je te l'ai dit, tel est ton désir. Mais calme-toi. Répare tes forces, prépare-toi à la fatigue...

— Oh, merci, mon père, merci, mon sauveur, qui êtes venu me délivrer de l'horrible cauchemar qui m'étoffait! merci, soyez béni, mille fois béni!...

— Calme-toi, calme-toi, mon fils, répeta Ivanoff; tiens, prends...

— Mais ne puis-je partir de suite? fit Paël l'interrompant et tout entier à la joie qui l'envalissait à la pensée de revoir Anika, ne puis-je partir de suite?

— Où donc veux-tu aller maintenant? la nuit est avancée, où trouver la voiture qui doit t'emmener? peu d'heures nous séparent du lever du jour; patiente quelques instants, je veillerai à ton départ; tout sera prêt à l'aube. Viens, je t'ai apporté un vin généreux qui réparaera tes forces; tiens, prends; bois, puis repose-toi, bientôt je viendrai te chercher.

En disant ces mots, Ivanoff remplissait un plein verre

du vin qu'il avait apporté et le tendait à Paël. Celui-ci le prit, le porta à ses lèvres, mais se ravisant soudain :

— Mais vous, mon père, ne buvez-vous pas?

— Tu le sais, le vin ne me connaît point, c'est la boisson des faibles, de ceux qui n'ont pas la vie du Seigneur, mais bois, mon fils, bois à ta résurrection!

— Oui, à ma résurrection, à mon Anika, fit Paël, et d'un trait il vida le verre.

L'effet fut foudroyant. Un instant il regarda Ivanoff, son regard voilé devint fixe, il essaya quelques pas en trébuchant, puis poussa un éclat de rire qui ressemblait à un grognement. C'est, fit-il, c'est..., mais il n'acheva pas, il s'affaissa sur le sol.

Ivanoff s'approcha de lui, et se baissant, lui tâta le cœur; celui-ci battait faiblement; peu à peu la respiration, suspendue un instant, reprit son cours normal et régulier.

Ivanoff se redressa. « Dors, mon fils, dors, à demain le réveil. » Puis il se retira, laissant Paël étendu sur le carreau de sa cellule.

Le lendemain, à la même heure, le temple resplendissait de lumières, une foule hideuse l'emplissait. Le brasier placé près de la cuve était rempli de braises ardentes; un homme, vêtu d'une longue tunique blanche aux manches rouges et tenant un rasoir à la main, se tenait tout près. Les cantiques cessèrent tout à coup : Sillova, debout près de l'autel, étendit la main sur le sanctuaire.

— Amenez Sélivanoff, fit-il, amenez-le vers son Dieu, l'heure a sonné.

Un mouvement lent se produisit dans la foule semblable au mouvement que produisent des reptiles se repliant sur eux-mêmes, lorsque Paël, soutenu par Ivanoff, parut sur le seuil.

Il était vêtu d'une longue robe blanche; un rictus hébété crispait ses lèvres; il promena un regard stupide sur la foule et s'avança en chancelant jusqu'auprès de la cuve.

La robe qui le couvrait tomba tout à coup; le rasoir brilla dans la main de l'homme qui s'était agenouillé devant lui. Un cri, un cri horrible qui n'avait rien d'humain, remplit la voûte du temple..... Paël, inanimé, roula sur le sol, râlant au milieu d'un sang noir qui jaillissait d'une plaie béante...

Les échos finissaient à peine de répéter le cri lugubre, qu'une chair sanglante jetée sur le brasier se mit à grésiller, répandant une odeur nauséabonde. Alors, se prenant par la main, les figures monstrueuses se prirent à tourner en rond autour du brasier fumant et du corps inanimé de Paël, chantant le cantique :

C'est par l'eau
C'est par le feu
Qu'aura lieu la résurrection.

Puis les chants cessèrent; le corps, descendu par la trappe béante, fut déposé sanglant sur les coussins; lentement la foule s'écoula, les lumières s'éteignirent; le bruit cessa, seule la lampe du sanctuaire continua dans la nuit à jeter ses pâles rayons sur l'horrible profanation.

XXII

Trois jours après la scène que nous venons de retracer, Silova et Ivanoff se tenaient immobiles au pied du lit sur lequel Paël avait été déposé.

Silova venait d'arriver.

— Eh bien, fit-il, comment a-t-il passé la nuit?

— Mal, répondit Ivanoff, mal; le délire ne l'a pas quitté, la fièvre a été intense; cependant, depuis une heure environ, on dirait qu'il sommeille.

— As-tu jamais vu un délire se prolonger si longtemps? interrogea Silova.

— Non, jamais, jamais.....

— Et la plaie?

— Elle est ce que sont toutes les plaies; je l'ai laissée d'abord saigner abondamment, puis, lorsque j'ai remarqué les premiers symptômes d'inflammation, j'ai employé l'eau fraîche. Tout va bien de ce côté; la fièvre seule m'inquiète, mettons notre espoir en celui qui dispose de la vie et de la mort.

Une heure se passa silencieuse; Paël avait continué à dormir; soudain sa main droite s'agita, il fit un effort visible pour ouvrir les paupières. Ivanoff, saisissant Silova par le bras, l'entraîna rapidement derrière les rideaux du lit.

Ils y étaient à peine, qu'une voix d'un son étrange,

basse et voilée, s'éleva dans le silence; c'était Paël qui parlait. — Où suis-je? murmura-t-il; Anika, Sélivanoff. Quel rêve! Il voulut se redresser, mais une douleur aiguë le cloua sur sa couche, ses yeux s'ouvrirent démesurément et se fixèrent dans le vide. — Mais je ne rêve plus, murmura-t-il, et sa main, doucement, comme s'il eut craint de hâter le moment de l'horrible révélation, sa main se dirigea vers la mutilation, car ses sens encore engourdis ne percevaient aucune douleur, il devait s'assurer en touchant....

Soudain il poussa un cri, mélange horrible d'angoisse, de douleur, de rage, de honte; il étendit les bras en avant comme s'il eût voulu saisir un ennemi invisible et il retomba inanimé sur sa couche.

Ivanoff avait suivi toutes les phases de la crise. Dieu soit loué, fit-il, il vivra! Prions le Seigneur, adorons-le dans sa grâce et dans sa force.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette crise, Paël resta dans un accablement indéfinissable qui tenait le milieu entre le sommeil et le veille, entre le délire et la réalité. Pas une parole n'échappa de ses lèvres; rêvait-il, pensait-il, ou bien était-il dans cette période de transition où tout se renouvelle chez un être, où tout se transforme, et où la nature brusquement refoulée se replie sur elle-même, imprimant à l'esprit le mouvement qu'elle subit? Parfois son regard à demi-voilé sous sa paupière abaissée se fixait des heures entières sur Sélivanoff, assis au pied du lit, mais pas une parole ne s'échappait de ses lèvres.

Un jour vint pourtant où Sélivanoff lui adressa la parole.

— Comment te sens-tu, mon fils? lui dit-il. Ne voudrais-tu pas prendre un peu de nourriture?

Mais Paël, l'œil fixé sur lui, le regarda sans lui répondre. On eut dit qu'il craignait d'entendre sa propre voix; que se passait-il dans ce crâne?

Cependant le premier pas était fait, et d'autres interrogations succédèrent à la première. Paël répondit enfin, à voix basse, aux demandes d'Ivanoff.

La convalescence fut pénible; pendant ces longues heures le vieillard recommença ses prédications interrompues; avec un art infini, il réveilla le sentiment religieux dans l'âme de la victime, il le développa; il s'attacha surtout à le réhabiliter envers lui-même, à lui persuader que désormais, affranchi comme il l'était du joug des passions, il était supérieur à tous les autres hommes, que son martyr l'avait rapproché de la divinité.

Puis, éveillant un sentiment qui jusque là avait sommeillé dans l'âme du jeune homme, il lui parla de la gloire qu'il pourrait acquérir dans ce monde en devenant, à l'exemple de son aïeul, chef de la secte, maître de la foi, maître peut-être du monde! si le Seigneur daignait mettre sa main sur lui.

Alors il l'initiait aux détails de la légende de Sélivanoff, le fondateur de la secte, l'aïeul de Paël.

— Sélivanoff, lui disait-il, était le fils d'Elisabeth Petrowna, impératrice de Russie. Un sang royal coulait donc dans ses veines. Pierre III ne l'avait-il pas reconnu lui-même en rappelant à sa cour Sélivanoff exilé par Catherine II, et en le suppliant de reprendre son trône et sa couronne?

Il lui chantait alors les cantiques faits pour perpétuer la gloire, le désintéressement en même temps que la haute origine de son ancêtre, qui refusa le trône, préférant aux grandeurs humaines la splendeur du Père qui est aux cieux.

Pourquoi Paël, jeune et intelligent, ne rappellerait-il pas cette haute origine? Les Czars régnants depuis Pierre III n'étaient que des usurpateurs : d'ailleurs il aurait, pour triompher dans la lutte qu'il entreprendrait, le concours des milliers de Scopits répandus en Roumanie en même temps que celui des innombrables sectaires qui professaient en secret en Russie. L'argent ne manquerait pas pour une pareille cause; chacun tiendrait à honneur de déposer ses trésors aux pieds du jeune prétendant... Puis, la lutte terminée, la religion dominerait sans peine, et Paël, vainqueur, reprendrait le sceptre et la couronne, digne prix de son martyr...

Les journées s'écoulaient ainsi en longs entretiens; petit à petit, une métamorphose complète, morale et physique s'était opérée en Paël; un jour, peignant devant un miroir sa longue barbe soyeuse qui depuis quelque temps se détachait par larges plaques, il y vit un homme qu'il n'avait jamais vu; cet homme, avec sa barbe à demi-arrachée, sa figure dont les traits boursoufflés et non encore classés, formaient un cahos étrange, aux yeux ternes, aux cheveux longs et pendents, ne lui causa cependant pas d'épouvante, car il comprit que c'était lui qu'il voyait. Celui qu'il avait connu dans sa jeunesse, il ne devait plus le revoir... Y songea-t-il?...

XXIII

Depuis sa convalescence, Paël avait écrit à Anika, lui disant qu'une maladie qui l'avait surpris le retenait pour quelque temps encore éloigné d'elle. Sans s'en rendre compte il éprouvait une répulsion profonde à retourner chez lui; Sélivanoff s'en était aperçu, aussi proposa-t-il de l'accompagner.

— Il convient, mon fils, lui dit-il, que je te guide dans les premiers pas de cette vie nouvelle que tu entreprends. Tes relations avec ta femme doivent désormais être tout autres que par le passé; l'Eternel te confie une mission providentielle à remplir auprès d'elle, tu dois à l'avenir tendre tous tes efforts à la ramener au Seigneur en la faisant entrer dans la sainte communion dont toi-même tu fais partie. — Ne t'épouvante pas, ajouta-t-il en voyant le geste que faisait Paël, comme s'il eut voulu protester contre cette résolution, ne t'épouvante pas, et surtout ne cherche pas à résister aux ordres de Celui qui règle toutes choses, de Celui qui donne le soleil pour être la lumière du jour, les étoiles pour être la lumière de la nuit et qui a voulu que tu sois le flambeau qui éclaire la voie qu'elle doit suivre pour aller vers lui. L'union que tu as contractée a été jusqu'à ce jour l'union de la chair, elle doit devenir l'union dans le Seigneur par le sacrifice, ne recule pas devant l'accomplissement de ton devoir.

— Que voulez-vous dire? murmura Paël; est-il possible qu'une femme.....

— L'Eternel, mon fils, a permis à la femme, dans des mesures plus restreintes, il est vrai, de se rapprocher de lui; néanmoins, cette rédemption existe. Que deviendrait d'ailleurs une union semblable? L'esprit des ténèbres qui envahit encore ta femme s'élèverait contre toi à chaque instant du jour; tu aurais à subir le contact d'une âme impure, qui voudrait essayer par ses séductions de ternir ta gloire; tu verrais ta maison envahie par l'esprit de luxure, par l'adultère; te serait-il possible encore, au milieu de ce combat permanent, de te consacrer entièrement au Seigneur? J'ai d'ailleurs, sous l'inspiration de Dieu, conçu un dessein que je dois te communiquer.— Ta place désormais est ici au milieu de nous, et non dans une retraite isolée où tu ne pourrais exercer l'autorité qui bientôt doit te revenir après Silova; il conviendra donc que tu viennes te fixer au milieu de nous. Ici d'ailleurs Anika trouvera la compagnie de saintes femmes qui se sont vouées à Dieu par le sacrifice de la chair; l'exemple sera puissant; peu à peu son âme s'éclairera et ce sera sans efforts qu'elle offrira au Seigneur son corps en holocauste.

Paël, les yeux baissés, écoutait Ivanoff.

Que devait-il penser de tels discours?....

Une vision soudaine de son passé envahissait-elle son âme? songeait-il à ses amours passés? Il essayait de ressaisir les souvenirs de ces temps, mais aucune harmonie ne les faisait plus vibrer en son âme; semblable au luth dont les cordes détendues flottent inertes, de même

son cœur ne tressaillait plus à la pensée qui jadis l'enivrait. Il y avait même pour lui un sentiment de souffrance d'essayer à se ressouvenir.

Tout était brisé en lui. Sa pensée, diffuse et sombre, oscillait dans le vide de son cerveau.

Il écoutait Ivanoff, il eut voulu l'arrêter dans ses monstrueuses expansions, mais la parole expirait sur ses lèvres, un moment même il sentit une honte indicible l'envahir, de ce qu'il ne trouvait sa conscience nulle part en repos.

— Suis mes conseils, mon fils, la prudence et l'expérience les dictent. Prépare-toi au départ, demain, dès l'aube, nous nous mettrons en route, et le soir nous serons chez toi.

XXIV

Pendant que ces événements se passaient à Bucharest, Anika, en proie aux plus vives terreurs, roulait dans son esprit les projets les plus insensés.

La lettre que Paël lui avait laissée lui parlait d'une absence de quinze jours ou trois semaines, mais en termes mystérieux, et sans en indiquer le but.

— Où peut-il être? se disait-elle, se répétant sans cesse les paroles qu'elle avait entendu prononcer par Sélivanoff; elle pressentait un malheur, elle avait le sentiment d'une catastrophe, elle voyait bien qu'un immense péril planait sur la tête de Paël, mais quel était ce péril?

Les heures, les jours, puis les semaines s'écoulèrent sans qu'aucune nouvelle lui parvint, la certitude de la mort de son époux s'empara d'elle, une tristesse mortelle l'envalait tout entière.

Ce fut alors que dans l'isolement sa pensée remonta aux jours de son enfance; l'immensité de sa douleur lui fit concevoir l'immensité de celle de ses parents, et se sentant défaillir, pressentant une mort prochaine, elle voulut que sa tombe se refermât sur le pardon de son père. Mue par un sentiment indéfinissable d'angoisse et de tristesse, elle lui écrivit une longue lettre dans laquelle son cœur tout entier débordait en larmes et en prières.

Il fallait un messager sûr pour la porter; à qui se fierait-elle? Petrovitch lui avait toujours inspiré un sentiment de répulsion secrète; sa qualité de Russe, et surtout la pensée qu'il avait été mis chez elle par Sélivanoff, le lui rendait odieux. Qui donc chargerait-elle du message?

Rogie reçut ses confidences; la courageuse fille n'hésita pas à se charger de porter la lettre. Il fut résolu que pour ne pas éveiller les soupçons de Petrovitch, dont on se méfiait, elle feindrait une absence dans sa famille.

La distance à franchir était énorme; la jeune fille ne s'en effraya pas; un matin, le quatre-vingtième jour depuis le départ de Paël, elle baissa les mains de sa maîtresse et se mit courageusement en chemin, n'ayant que de vagues indications sur la route à suivre, mais confiante dans son dévouement pour arriver jusqu'à la demeure de Vilmos Kéményffy.

Nous allons l'y précéder.

Elle était bien changée, cette demeure naguère si gaie où tout respirait un bonheur tranquille, où l'ordre si parfait qui y régnait indiquait le travail joyeux, l'aisance et la prospérité!

Aujourd'hui, morne et glacée, cette maison semblait porter un deuil profond; c'est qu'en effet la mort y était entrée, Véronka n'avait pu survivre à la perte de son enfant, et Vilmos, resté seul, se désespérait dans son immense douleur.

Auprès de lui était resté le fidèle Ferrnez; l'exploitation avait été abandonnée, les terres en jachères appartenaient à qui voulait les prendre, les serviteurs avaient été congédiés un à un, les écuries naguère pleines de mouvement s'étaient vidées, l'herbe avait envahi la cour, et le silence s'était fait dans cette demeure autrefois si resplendissante de vie et de bonheur.

Au moment où nous retrouvons Vilmos, il était assis dans ce grand fauteuil que nous lui connaissons, ses cheveux avaient blanchi, sa taille s'était voûtée, la douleur, en passant, avait creusé sur son visage des sillons ineffaçables.

Il regardait dans l'âtre les tisons qui se consumaient lentement, il était là rêvant depuis de longues heures. La nuit venait lorsque la porte s'ouvrit et que Ferrnez entra.

Sans mot dire il vint s'accouder à la cheminée, et longtemps il resta là, l'œil fixé sur son maître qu'il couvrait d'un regard empreint d'une profonde et douloureuse compassion. Enfin, se redressant, il alla au buffet où il se mit en devoir d'allumer une lampe qu'il vint poser sur la

table. L'éclat de la lumière tira Vilmos de sa torpeur, il leva lentement les yeux sur Ferrnez et le considéra allant et venant dans la chambre, disposant le couvert pour le repas du soir. Le vieux serviteur avait senti le regard de son maître se poser sur lui, et soudain il avait repris une allure plus vive, tandis que ses traits exprimaient une douce sérénité.

— Maître, fit-il comme s'il s'apercevait seulement alors que Vilmos l'observait, voici bientôt l'hiver, les longues nuits se préparent, le froid commence à se faire sentir. Et il se mit à attiser le feu.

Vilmos, sans lui répondre, le regardait faire, sa pensée était loin, bien loin.

— Voilà un temps comme il convient à ces damnés de Russes pour commencer leurs opérations, poursuivit-il. Ferrnez avait exprès prononcé ce nom parce qu'il savait réveiller ainsi son maître de sa torpeur. L'effet prévu se produisit.

— Que dis-tu? ne parles-tu pas des coquins maudits.

— Si fait, maître, reprit Fernez, heureux du résultat de sa ruse, si fait j'en parle de ces damnés coquins, et aussi vrai que je vous le dis, nous allons les voir venir avec les loups.

— Quelles nouvelles as-tu donc reçues?

— Eh bien, dit Ferrnez attrapant une chaise près du feu, comme je revenais du marais où, soit dit en passant, les canards sont plus nombreux que je ne les ai jamais vus, eh bien, en revenant du marais, j'ai rencontré le vieux Grün Garten dans sa carriole, vous savez, le vieux juif?

— Oui, je le connais, Ferrnez. Celui qui nous achetait nos jeunes agneaux?

— Justement. Donc, le vieux, en me voyant, me reconnut de suite et arrêta sa bête. Que viens-tu faire dans ce pays, vieux suppôt du diable, lui dis-je, car, sauf votre respect, vous savez que je l'ai toujours appelé ainsi pour me réjouir de la grimace qu'il fait lorsqu'on lui parle de son père, mais contre mon attente son visage resta le même. — Ami Ferrnez, me dit-il, je n'ai à disposer que de peu de temps, dis-moi, as-tu des approvisionnements de beurre à vendre à la ferme?

— A ce point de son récit, Ferrnez, voyant que Vilmos retombait dans son abattement, abrégea pour en arriver de suite au point capital. — Et pour qui du beurre? ce n'est pas pour toi, je suppose, qui n'en mets sur tes cheveux que le samedi, pour aller au sabbat? — Tu as toujours aimé à rire, Ferrnez, me répondit-il, ce beurre, c'est pour les Turcs.

Du beurre pour les Turcs qui n'ont pas d'argent pour le payer, cela m'a semblé drôle, n'est-ce pas, M. Vilmos?

— Oui, fit Vilmos ainsi interpellé, en relevant tristement la tête.

— Et que feront-ils de ce beurre, les Turcs? demandai-je. — Tu ne sais donc pas ce qui se passe? — Comment veux-tu que je le sache? nous ne lisons plus les journaux. — Alors, M. Vilmos, le vieux Grün Garten se mit à me raconter que les Russes se massaient sur le Pruth, et qu'avant trois mois ils envahiraient la Turquie. Que les Turcs faisaient de grands approvisionnements à Routchouck et tout le long du Danube, que les Anglais

leur envoyoyaient je ne sais combien de navires chargés de blés, en attendant qu'ils viennent eux-mêmes les aider. Enfin, il m'a dit qu'avant trois mois la guerre aurait éclaté et que la danse serait dans son plein. En disant ces derniers mots, Fernez se frottait vivement les mains, comme pour les réchauffer, mais en réalité c'était de satisfaction.

— Ah ! il t'a dit cela ? interrogea Vilmos, et paraissait-il sûr de ce qu'il disait ?

— Tellement sûr, qu'il m'a dit qu'en prévision de la guerre il emmagasinait tout le beurre qu'il pouvait trouver pour le vendre aux Turcs pendant leur Ramzan, époque où ils ne peuvent toucher à aucune graisse. Il m'a même dit qu'il n'attendrait pas ce temps-là pour le vendre, parce que les Turcs préféraient le beurre de ce pays à celui arrivant d'Occident, parce que dans ce dernier il y avait de la graisse de porc et que le Koran leur défend expressément l'usage du porc.

— De sorte, Fernez, que la guerre est prochaine ?

— Oh ! pour sûr, car ces juifs ne s'aventurent que lorsqu'ils sont certains de leur fait.

— Eh bien ? mon vieux soldat, fit Vilmos, dont l'œil eut un éclair.

A cette interrogation, Fernez, mu comme par un ressort, s'était levé le visage rayonnant ; sa taille s'était redressée, et l'œil fixé sur celui de son maître, la main à la hauteur du front comme pour le salut militaire, le bras gauche collé au corps, il attendit une seconde.

Vilmos aussi s'était levé, et tapant vivement sur l'épaule du vieux soldat qui ne broncha pas malgré la

rudeesse du coup : — Hé bien, nous irons là-bas ! mon vieux camarade.

Fernez bondit de joie ; il courut hors de la chambre et revint bientôt avec une énorme cruche qu'il posa sur la table.

— Mets deux verres et assieds-toi près de moi, nous allons causer de tout cela, mon vieil ami, fit Vilmos en emplissant les verres. Puis élevant le sien : A la confusion des Russes maudits, au succès des Turcs, à la bataille, à la bataille, fit-il.

Ce jour-là, s'il ne fut pas gai, le souper fut au moins animé. Pour la première fois depuis deux ans, Vilmos reprit son calme et sa sérénité. La conversation tout entière roula sur les préparatifs à faire. Il fallait réunir le plus d'argent possible, songer aux chevaux, acheter des armes. Enfin il fut convenu que dès le lendemain ils iraient à Bucarest où se feraient tous les préparatifs. Pour la première fois depuis deux ans aussi, Vilmos demanda combien il leur restait en caisse. La vente du matériel avait produit plus de 17,000 ducats ; ils étaient encore là, intacts, c'était assurément plus qu'il n'en fallait, mais n'importe, on les prendrait.

A cette pensée qu'il allait enfin se trouver face à face avec ces Russes que tout Hongrois d'ailleurs exècre, Vilmos avait senti le calme renaître dans son âme ; il y voyait une vengeance, il y espérait secrètement la fin de ses tourments. Aussi la soirée se passa-t-elle rapide, et Vilmos se levait déjà pour regagner sa chambre, lorsque s'arrêtant, il prêta l'oreille aux aboiements furieux des chiens de garde.

— A les entendre, fit-il avec insouciance, ne dirait-on pas qu'une patrouille de Cosaques rode déjà aux environs !

— Vraiment, dit Ferrnez, il doit sûrement y avoir quelqu'un qui cherche à pénétrer ici. Je vais aller voir.

— A quoi bon ? que peut-on venir prendre ici ? peut-être est-ce déjà quelque loup qui rôde.

Un instant de silence se fit pendant lequel les abolements redoublèrent. Durant un léger intervalle, ils perçurent distinctement un appel. Tous deux tressaillirent, il leur avait paru reconnaître une voix de femme, et l'appel semblait être fait en magyar.

Sans dire un mot, mais pâlissant subitement, Vilmos se rassit. Il n'osa parler de peur de trahir l'émotion qui soudain lui avait étreint le cœur, mais il fit un signe et Ferrnez s'élança vivement au dehors.

Quelques instants après il rentrait, un tremblement convulsif agitait tous ses membres, il s'appuya à la cheminée en balbutiant : — Maître, c'est.....

— Mais parle, s'écria Vilmos se levant à son tour, serait-ce... il n'acheva pas, il s'arrêta court.

— Maître, c'est une lettre.

— Une lettre d'*elle* ?

— Oui, maître...

— Oh ! donne, donne, fit Vilmos se précipitant vers Ferrnez. Et au moment où celui-ci lui tendit le message il se mit à trembler, il retomba dans son fauteuil et montrant du doigt la table, il fit signe à Ferrnez de déplier la dépêche.

Un long silence se fit, puis il se prit à se parler bas

à lui-même. — Oui, j'ai juré à sa mère mourante, j'ai promis le pardon..... du reste il a toujours été au fond de mon cœur, je savais qu'elle reviendrait..... Ferrnez, fit-il tout à coup en se levant vivement, mon fidèle ami, allons-nous donc la revoir ?

— Allons, prends la lettre, lis, je ne saurais le faire, ma vue se trouble.

Ferrnez, d'une main tremblante, déchira l'enveloppe, il essaya, mais en vain, de lire, sa gorge serrée étranglait ses paroles... Vilmos la lui arracha des mains.

A mesure qu'il lisait, son visage se contractait d'une manière effroyable. — Oh, l'infâme ! il l'a abandonnée, s'écria-t-il. A cheval ! Ferrnez, à cheval ! Anika ! Anika ! oh ! tu seras vengée !

Laissons Vilmos et Ferrnez courir bride abattue dans la nuit, et revenons à Anika.

XXV

Depuis quatre jours Rogie était partie ; Anika seule, comptant les heures, attendait avec une inexprimable angoisse, son retour. Il fallait à la jeune fille trois jours pour atteindre la ferme de Vilmos ; et en ce moment — se disait Anika — son père avait reçu sa lettre, et que pensait-il ? Elle s'agenouilla au pied du berceau où reposaient ses enfants, et se prit à pleurer.

Soudain, un bruit se fit au dehors, elle releva la tête,

elle entendit un galop de chevaux, le roulement d'une voiture, et son cœur se prit à battre avec force.

— Lui! lui! Paël! serait-ce lui! — Elle écouta; des voix se faisaient entendre... mais ses bras levés au ciel retombèrent inertes. Non, ce n'était pas lui!

Elle voulut aller à la fenêtre, mais se sentant défaillir, elle se laissa choir sur une chaise.

Quels étaient ces hommes, venaient-ils de la part de Paël, qu'allait-il lui dire?

Soudain une voix étrange, qui prononçait son nom de la chambre voisine, la fit tressaillir.

Elle n'eut point la force de répondre.

La porte s'ouvrit, et ses yeux écarquillés rencontrèrent une figure hideuse dont le regard clignotant essayait de la fixer.

Une sueur froide lui perla le front.

— Anika! ne me reconnais-tu plus? fit l'être en s'arrêtant.

Par un effort surhumain, Anika fut debout, l'ombre du soir envahissait lentement la chambre; sans mot dire, le regard rivé par une force surnaturelle sur cet homme, d'un pas automatique elle fut à lui, l'amena près de la croisée, sous les rayons du jour mourant, elle ouvrit la bouche comme pour parler, mais aucun son n'en sortit, elle étendit les bras comme pour repousser une vision horrible et s'affaissa sur le parquet.

— Ne t'effraye pas, mon fils, dit Ivanoff qui entrat au même instant; aide-moi à la porter sur son lit, ajouta-t-il en voyant Paël immobile, considérant Anika inanimée. Cela ne sera rien; l'émotion de ton retour...

et puis... enfin demain nous causerons. Frotte-lui les lèvres avec ce cordial; tiens, voilà déjà la respiration qui reprend son cours, le cœur bat, allons, ce ne sera rien, laisse-la reposer un peu, et viens prendre quelque nourriture, car la course a été longue et il convient de réparer nos forces.

En disant ces mots, il entraîna Paël et referma la porte derrière eux.

Une impression indéfinissable serrait le cœur de Paël. Il refusa de prendre part à la collation, et prétextant la fatigue, il se retira bientôt dans la chambre voisine de celle d'Anika.

Le sommeil cependant ne lui venait pas; la vue de cette chambre réveillait en lui les souvenirs du passé, souvenirs qu'il n'avait plus perçus depuis longtemps; ses idées confuses essayaient de se classer dans son cerveau; à la lueur de la lampe qu'il avait laissé brûler, il revoyait tous ces objets qu'il avait connus jadis; chacun éveillait en lui une sensation douloureuse; la nuit était silencieuse et profonde, il entendait maintenant de la chambre voisine le tic-tac monotone de la grande pendule qui veillait dans son armoire de chêne; combien de fois ne l'avait-il pas entendue autrefois, lorsqu'après une journée de fatigue, elle le berçait dans son sommeil naissant. Pour mieux recueillir ses souvenirs, il ferma les yeux..... Depuis combien de temps rêvait-il, il n'eut su le dire, lorsque soudain il tressaillit au contact d'une douce main qui prenait la sienne et l'attirait hors du lit..... il sentit des larmes brûlantes couler sur cette main et bientôt une voix recueillie vint se mêler à ses rêves.— Pardonne-

moi, Paël, mon époux, ma vie, mon Dieu, si tantôt, en te voyant, ma tête s'est égarée, si je ne me suis pas jetée à ton cou, si je ne t'ai pas embrassé! Une hallucination étrange s'était emparée de moi, un rêve affreux me tourmentait sans doute, Dieu me punissait peut-être de ce que j'avais douté de sa bonté, de ce que j'avais cru qu'il t'avait ravi à mon amour. Un instant de silence se fit, puis la voix reprit : — Tu dors, mon Paël, je puis donc confier à ton âme qui veille auprès de la mienne les souffrances que j'ai endurées pendant ton absence. Oh! pendant ces longues heures, mon époux adoré, où j'ai eu à lutter contre le désespoir, une seule consolation m'a soutenue, celle que je puisais dans le souvenir de nos amours passés. Me diras-tu aussi, toi, que cette pensée t'est venue? me diras-tu que, comme moi, tu t'es rappelé de ces heures de bonheur qu'ensemble nous avons passées là-bas, alors que mon cœur bondissait dans ma poitrine à ton seul regard, et que toi-même tu tressaillais au seul contact de ma main. Me diras-tu que, comme moi, tu t'es rappelé ce baiser, ce premier, ce long baiser d'amour que tes lèvres donnèrent à mes lèvres, tandis que serrée sur ta poitrine je m'identifiais dans toi? me diras-tu que, comme moi, pendant la longue absence des rêves d'amour ont bercé ton sommeil? me diras-tu enfin que, comme moi, tu succombais alors sous ces douces extases d'amour infini de volupté sans borne? et qu'au réveil, tu me cherchais encore pour me donner les baisers inassouvis du rêve...

Un long sanglot, d'une expression indicible, souleva la poitrine de Paël.

Anika tressaillit... — Tu ne dors pas, tu souffres peut-être encore, mais mon amour est là qui veillera sur toi, tes souffrances, je les partagerai, je les prendrai; ne sont-elles pas à moi? Tu renaîtras sous mes baisers, ma force sera la tienne, ma vie n'est-elle pas à toi? Le bonheur passé resuscitera, je te bercerai comme un grand enfant, comme autrefois tu t'endormiras dans mes bras, tu t'éveilleras sous mon regard! et ton premier baiser sera ma récompense.

— Anika, Anika, grâce, murmura Paël; assez... assez, et les sanglots étouffèrent sa voix.

— Qu'as-tu donc, Paël, pourquoi pleurer quand je te dis que je t'aime? t'ai-je offensée? oh! non, car je t'aime trop, je ne saurais te déplaire. Et des larmes brûlantes inondèrent la main de Paël.

Celui-ci s'était redressé :

— Tu ne sais donc pas?... tu ne sais donc pas?... répéta-t-il avec exaltation.

Muette de surprise, atterrée d'épouvante, Anika le considérait, la vue de ce masque inconnu lui donnait le frisson.

— Oui, tu me regardes, je te fais horreur, n'est-ce pas? ces paroles d'amour que tu disais tantôt, tu ne saurais me les répéter en me voyant? O malheureux! malheureux! s'écria-t-il en poussant un cri guttural, faux, et il retomba sur l'oreiller.

A cette voix, Anika sentit son sang se glacer.

— Mais non, il faut que tu saches, il faut que tu voies, reprit-il avec une sorte de délire furieux qui le rendait horrible; une rage insensée contractait son

visage, tandis qu'un faux mouvement de luxure l'animait.

— Anika, tu sais si je t'aimais jadis? à ta voix si douce, à tes caresses si tendres, à ces souvenirs que tu as réveillés en moi, j'ai senti tout à l'heure que je t'aime même encore; oui, je t'aime encore, malheureux que je suis..... Mais il faut que tu saches, hurla-t-il, en proie à une fièvre croissante, il faut que tu saches ce que l'on a fait de moi!

Sautant alors à bas du lit, il courut à Anika, et, hideux, la face convulsionnée, avec un geste de désespoir inarrable, il se pencha à son oreille, lui révéla l'horrible mystère!.....

Un cri strident lui répondit. Anika, un instant foulroyée, blême de terreur, se rejeta tout à coup en arrière, et, comme une folle, s'élança hors de la chambre.

La face de Paël se crispa, et d'un mouvement violent, il éteignit la lampe.

XXVI

Le lendemain matin Paël et Sélivanoff, assis dans la première place, attendaient qu'Anika parut. Il était neuf heures déjà et aucun bruit ne s'était fait entendre dans la chambre de la jeune femme.

— C'est étrange, disait Paël; que penses-tu de ce silence?

— Je ne sais trop; peut-être que mal remise de l'émo-

tion d'hier, elle repose encore. — Attendons; rien ne nous presse, tu as des préparatifs à faire pour notre départ, achève-les, pendant ce temps je resterai ici, je veillerai dans la prière.

Une heure s'écoula au bout de laquelle Paël reparut.

— Eh bien? interrogea-t-il.

— Elle est levée ; je viens d'entendre un léger bruit, sans doute elle ne tardera pas à paraître.

Paël s'approcha à son tour de la porte et prêta l'oreille.

— Rien, fit-il. Es-tu certain, Sélivanoff, d'avoir entendu quelque chose?

— J'ai entendu comme le bruit d'un meuble que l'on refermait.

— Si j'appelais?

— Essaye toujours.

Paël retourna vers la chambre d'Anika et se pencha:

— Anika, dit-il, dors-tu? Anika, m'entends-tu?

Le silence continuant à régner dans la chambre, Paël se retourna vers Ivanoff comme pour prendre son avis.

— Frappe, dit celui-ci à voix basse.

Paël cogna quelques légers coups.

— Que me veut-on, fit la voix d'Anika.

— C'est moi, Paël, j'étais inquiet de ton silence, souffres-tu? qu'as-tu que tu ne viens pas?

Un silence obstiné fut toute la réponse. Inquiet, Paël, les yeux fixés sur Sélivanoff, semblait lui demander conseil.

Sur un signe de celui-ci, il reprit. — Ouvre, Anika, j'ai à te parler, ouvre, je t'en supplie.

Aucune voix ne répondit à son appel.

— Voyons, Anika, ne m'effraye point! qu'as-tu que tu ne veux répondre?

Toujours le même silence.

Faisant signe à Sélivanoff de le suivre, Paël sortit de la chambre, et lorsqu'ils furent dans la cour :

— Que dois-je faire? fit-il.

Pendant ce temps, Anika, pâle de terreur et de honte, agenouillée au pied de son lit, essayait de prier, mais aucune parole ne montait de son cœur à ses lèvres; les yeux fixés dans le vide, elle voyait toujours l'image horrible de la mutilation subie par son époux. Elle ne sentait rien, elle ne pensait rien, seul le souvenir hideux de l'horrible cicatrice s'imposait à son esprit.

Un nouvel appel de Paël la fit tressaillir; elle se leva et se réfugia à l'autre bout de la chambre comme si elle eut voulu fuir un contact odieux. Haletante elle attendit, puis entendant les pas s'éloigner, elle revint au berceau de ses enfants.

Le bruit les avait éveillés tous deux, l'un tendit ses petits bras, implorant la caresse de chaque jour; l'autre, tout mignon, regardait dans le vide. Anika, sanglotant, saisit dans ses bras les deux êtres chérirs, et les couvrant de caresses, les arrosant de ses larmes, de ce langage que les mères seules possèdent, elle leur dit ses douleurs. Ces êtres si faibles lui communiquèrent une force surnaturelle; vivre pour eux et avec eux était désormais sa tâche, l'espoir lui rentra au cœur; son père lui pardonnerait, elle retrouverait auprès de sa mère la consolation de son bonheur brisé. Sa pensée ne s'arrêta plus sur le misérable; Paël était mort pour elle. Elle ne le rever-

rait plus; son père allait d'un moment à l'autre arriver, elle fuierait avec lui.

Elle en était là de ses pensées, lorsqu'un appel violent retentit.

— Anika, disait une voix sifflante, Anika, ouvre, je veux te parler.

Anika s'était redressée, muette de surprise et d'effroi. Un silence de mort régna quelques instants.

— Anika, reprit la voix, je veux, entends-tu bien, je veux te parler, si tu n'ouvres pas, j'enfoncerai la porte.

Un choc violent ébranla la cloison, un second coup, et la serrure céda. Paël se précipita dans la chambre.

Anika, ses deux enfants serrés sur sa poitrine, se tenait debout au milieu de la pièce. Son regard arrêta Paël.

— Je te croyais malade, murmura-t-il confus, je ne savais comment expliquer ton silence, alors...

— Que me voulez-vous? fit-elle.

— Je suis heureux de te voir bien portante, je craignais, comme je te le disais, que tu ne fusses souffrante.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

— Mon Dieu! pourquoi te fâcher? reprit Paël de plus en plus troublé, j'étais réellement très-inquiet...

— Si ce n'était que pour me débiter vos platitudes, vous auriez pu vous éviter d'entrer ici comme un misérable bandit. Sortez, fit-elle en lui indiquant d'un geste la porte; sortez!

Paël, le front courbé, fit un pas en arrière, subjugué; il allait obéir à l'ordre de sa femme, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son épaule. C'était Sélivanoff qui, de

la pièce voisine, avait tout entendu et venait à son secours.

— Eh bien, Paël, ta femme sera-t-elle bientôt prête pour le départ? Reconnaissez, ma fille, ajouta-t-il, reconnaisez, dans ce changement qui survient, la main puissante du Dieu fort qui vient vous tirer de captivité, comme il fit autrefois pour Bath...

— Que voulez-vous dire? fit Anika tressaillant, de quel départ voulez-vous parler?

— Mais de notre voyage à tous. Paël ne vous a-t-il pas dit qu'il vous emmenait à Bucharest?

— Lui? exclama Anika.

— Mais c'est convenu, il me semble.

Anika fit un pas vers Paël.

— Que dit cet homme? exclama-t-elle, avez-vous pu croire que je vous reverrais jamais? que je consentirais à vous suivre?

— Femme, interrompit Ivanoff, songe à qui tu parles, songe que tes paroles s'adressent à celui que le Seigneur t'a donné pour maître, t'ordonnant d'être son esclave soumise, de t'attacher à ses pas, de le suivre dans toutes ses voies!

XXVII

Anika se retourna frémissante vers Sélivanoff.

— Femme, poursuivit celui-ci en élevant la voix et le-

vant la main au ciel, femme, songe que l'Eternel t'a mis en cette maison afin qu'elle soit comme celle de Pharez que Termar enfanta à Juda afin que le nom du Saint martyr ne périsse point et ne soit point retranché d'entre ses frères. Songe que tes paroles s'élèvent contre Dieu en blasphème, car il a dit à la femme de suivre les volontés de son époux et de ne point prétendre contre lui. Il veut aujourd'hui t'emmener dans la ville de ses frères, comme autrefois Salomon emmena dans la ville de David la fille de Pharaon; soumets-toi sans murmure, ne détruis point ses voies. D'ailleurs, lorsque ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays où tu vas entrer pour le posséder, ton cœur se réjouira; tu trouveras nos filles et nos femmes qui seront pour toi de fidèles compagnes, et ton âme se confondra avec elles dans le Seigneur. Prépare-toi donc, car dans une heure nous quitterons ces lieux.

Anika, muette de surprise, l'avait écouté jusqu'au bout.

— Qui que vous soyez, vous que je ne connais pas, fit-elle, sachez que je ne consentirai jamais à quitter cette demeure; de ce jour je suis veuve; mon époux est mort; je n'ai d'autre volonté à suivre que la mienne... jamais, entendez-vous? jamais je ne suivrai cet homme!

— Malheureuse, quel démon t'inspire donc ces paroles de révolte? penses-tu que le Seigneur...

— Cessez, interrompit Anika avec violence, cessez de blasphémer le saint nom de Dieu en l'invoquant au nom de votre ignominie et de votre honte. Votre vue me fait horreur, mon cœur se soulève de dégoût à chacune de

vos paroles... Sortez, vous dis-je, sortez, ou je vous fais chasser d'ici.

— Nous chasser, glapit Ivanoff, nous chasser? Entends-tu, Paël, les paroles insensées de cette femme.

Paël avait relevé la tête :

— Anika, dit-il, je veux, je vous ordonne de nous suivre. A quoi vous sert une inutile résistance? Vous êtes à moi, vous m'appartenez, vous me suivrez.

— Jamais, fit Anika se reculant comme si elle eut craint l'attouchement de cette main que Paël tendait vers elle, jamais.

— Jamais? hurla celui-ci; prends-y garde, je saurai t'y contraindre.

— Oseriez-vous porter la main sur moi?

Paël fit un pas vers elle. — Et qui donc pourrait m'en empêcher? fit-il d'une voix sourde.

En voyant cet être hideux étendre la main vers elle, en voyant ce visage monstrueux grimaçant sous l'effort de la rage, Anika poussa un cri terrible, les forces qui jusque-là l'avaient soutenue lui manquèrent, le vertige la prit et, serrant d'une étreinte désespérée ses enfants dans ses bras, d'un bond elle s'élança hors de la chambre et s'enfuit éperdue laissant Paël et Sélivanoff immobiles de surprise.

Ils étaient là, muets encore lorsque soudain de grands cris se firent entendre. Sans échanger une parole, pressentant une catastrophe, ils se précipitèrent dehors.

Des appels déchirants retentissaient dans le fond du jardin, ils y coururent.

Un spectacle terrifiant les glaça d'horreur. Anika, fran-

chissant les barrières élevées autour de la fontaine du Drakului, s'y était précipitée, tenant serrés sur son sein ses deux enfants

Et celui qui veut savoir ce qu'est devenu Paël, n'a qu'à se rendre à Bucharest et se faire mener au quartier des Scopits. Au milieu de la foule hideuse qui y circule, il remarquera un être surchargé de graisse, jeune encore, mais qui semble entouré d'une considération profonde, c'est Paël qui a remplacé Silova et qui, chef de la secte, acquiert une réputation de Sainteté.

Quant à Vilmos et à Ferrnez, ils n'arrivèrent à la mochée que pour apprendre la mort d'Anika.

Pendant deux mois, ils fouillèrent avidement tout Bucharest, espérant y découvrir les traces de Paël. Bientôt la guerre devint imminente et craignant de ne pouvoir rejoindre le camp des Turcs, il passèrent une nuit le Danube, ajournant leur vengeance à la fin de la campagne.

Peu de jours avant le passage du Pruth par l'armée russe, ils firent partie de la première embuscade et brûlèrent leurs premières cartouches.

Que sont-ils devenus depuis? nul n'a pu nous le dire.

FIN

TABLE

| | Pages. |
|---|--------|
| INTRODUCTION, la secte des Scopits. | 1 |
| CHAPITRE I. LE SCOPIT, histoire d'un eunuque européen | 15 |
| II | 25 |
| III | 35 |
| IV | 53 |
| V | 64 |
| VI | 71 |
| VII | 77 |
| VIII. | 81 |
| IX | 84 |
| X | 100 |
| XI | 110 |
| XII | 120 |
| XIII. | 131 |
| XIV | 137 |
| XV. | 145 |
| XVI. | 152 |
| XVII | 156 |
| XVIII | 163 |
| XIX | 173 |
| XX. | 180 |
| XXI | 187 |
| XXII | 195 |
| XXIII | 199 |
| XXIV | 201 |
| XXV | 209 |
| XXVI. | 214 |
| XXVII. | 218 |

FIN DE LA TABLE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'ABBÉ
DELACOLLONGE

(MŒURS CLÉRICALES)

PAR
FRANCIS ENNE